



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

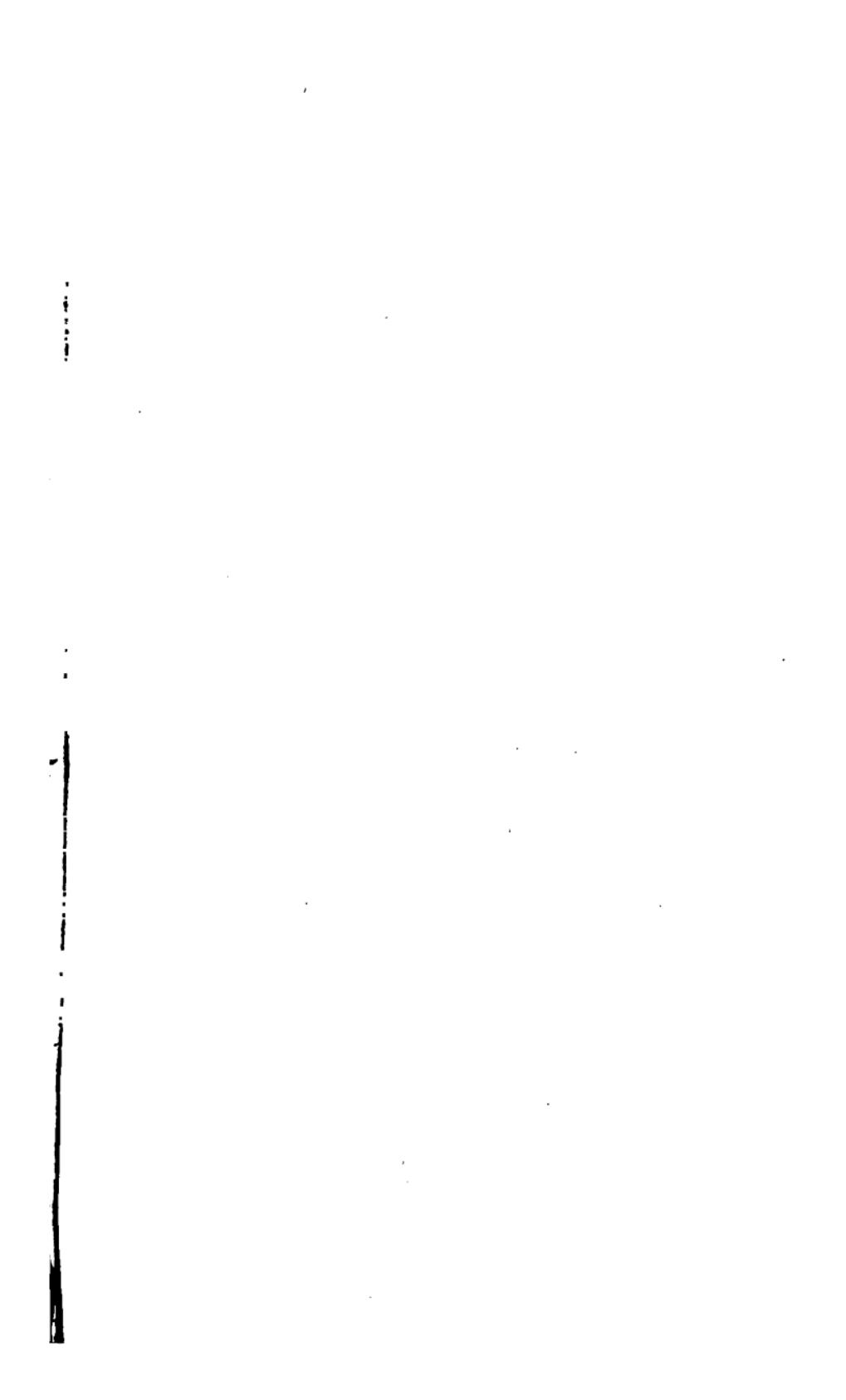
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

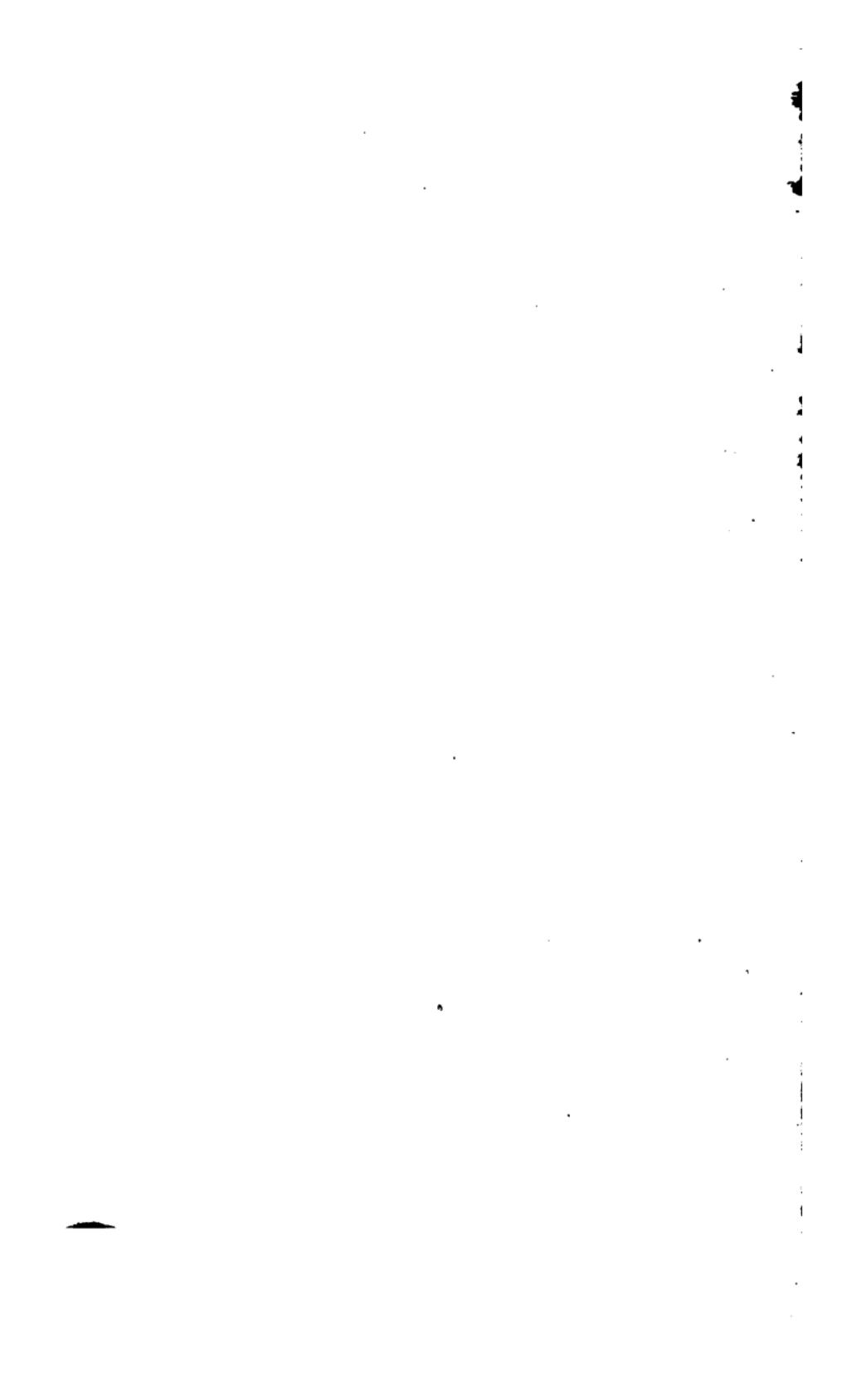
37.55



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

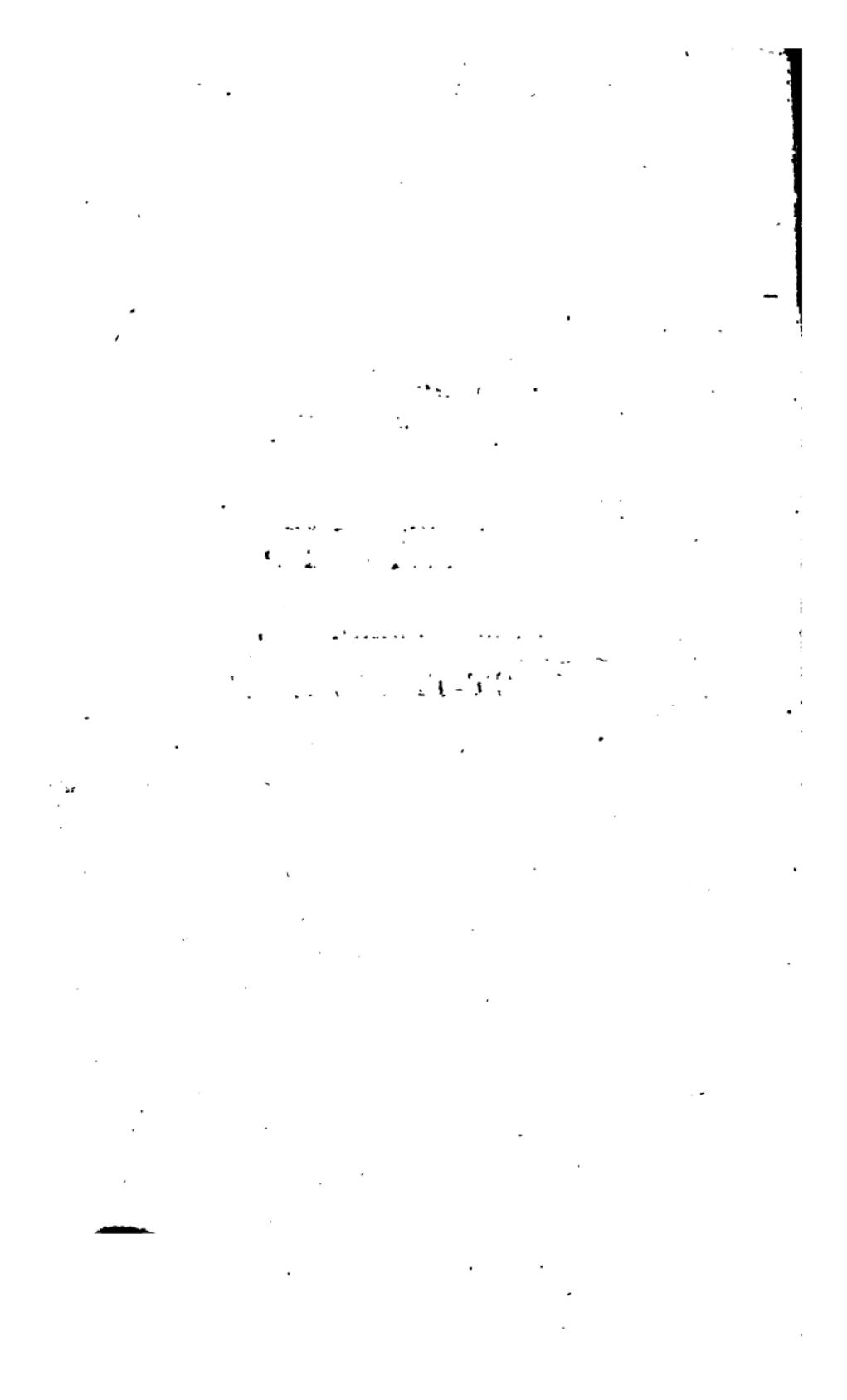






HISTOIRE MODERNE.

TOME VINGT-TROISIEME.



HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS,
ET DES AMÉRICAINS.

*Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne
de M. ROZLIN.*

*Continuée par M. RICHER, depuis le douzième
volume.*

TOME VINGT-TROISIEME.

Trois livres reliés.



A PARIS,

SAILLANT & NYON, Libraires;
Chez } **rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-**
} **à-vis le Collège;**
& Veuve DESAINT, Libraire, rue
du Foin.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

H 67.55

1979
44-68
2/25



HISTOIRE DES AMÉRICAINS.



CHAPITRE II.

Royaume du Pérou.

Il est borné au Nord par le nouveau Royaume de Grenade ; au Levant par le Brésil , & par la mer du Nord ; au Midi par le détroit de Magellan , & au Couchant par la mer du Sud. Il s'étend depuis le golfe de Guayaquil , & la côte de Tombez , par le troisième degré 26 minutes de latitude australe , jusqu'aux terres Magellaniques , vers le cinquante-quatrième degré de la même latitude ; ce qui fait , à-peu-près , 1250 lieues Françoises ; & du Levant au Couchant ,

Tome XXIII.

A

2 HISTOIRE

depuis la ligne de démarcation , jusque vers le soixante-troisième degré de longitude Occidentale.

Ce Royaume comprenoit autrefois toute la partie de l'Amérique Méridionale , qui est soumise à la Couronne d'Espagne : mais depuis l'an 1739 il ne renferme que les trois Audiences de *Lima* ou du *Pérou* , *proprement dit* , de *Los Charcas* , & du *Chili*.

ARTICLE I.

Audience de Lima ou du Pérou ; proprement dit.

L'AUDIENCE de Lima fut érigée en 1542 : elle étoit fort étendue ; mais elle a été démembrée successivement par l'érection des autres Audiences qu'on établit dans le pays. Elle s'étend aujourd'hui le long de la côte de la mer du Sud , depuis le troisième degré vingt-cinq minutes de latitude australe , jusque vers le vingtième , ce qui forme un espace de quatre cens lieues communes de France du Midi au Nord : mais on

ne connoît pas son étendue du Levant au Couchant, parce que sa partie Orientale est occupée par divers peuples qui ne sont pas encore soumis.

Cette Audience comprend dans sa Jurisdiction, l'Archevêché de Lima, les Evêchés de Truxillo, Guamanga, Cusco & Aréquipa : c'est la division que les Géographes & les Historiens suivent.

Le Dioceſe de Lima eſt diſié en 15 Corrégimens ou Provinces, qui ſont 1, *Lima*; 2, *Chancay*; 3, *Santa*; 4, *Can- ta*; 5, *Cagnété*; 6, *Ica, Pisco & Nasca*; 7, *Guarachiri*; 8, *Guanuco*; 9, *Yauyos*; 10, *Caxatambo*; 11, *Tarma*; 12, *Jau- xa*; 13, *Conchucos*; 14, *Guaylas*; 15, *Guamalies*.

§. I.

Corrégiment de Lima.

IL peut avoir cinq lieues de circuit dans lesquelles on trouve huit petites peuplades qui environnent la ville de *Lima*, qui eſt la capitale du Pérou. Ce pays, qui étoit couvert d'habitans avant la conquête, eſt réduit à ces petites peu-

HISTOIRE

plades parmi lesquelles il se trouve en-
core deux Caciques ; mais ils sont si
misérables & si pauvres, que pour vivre,
ils montrent à jouer des instrumens dans
Lima. La description de cette capitale
fera mieux connoître le corrégiment
qui porte son nom.

§. II.

Description de Lima.

Nous prenons pour guides Dom Juan ;
& Dom Ulloa, & nous la ferons con-
noître telle qu'elle étoit avant le trem-
blement de terre du 28 Octobre 1746
qui la ruina presqu'entièrement. Elle fut
fondée le 6 Janvier 1535, & prit de-là
le nom de *Los Reyes* ou ville des Rois.
Sa situation est dans une grande & belle
vallée qu'on nomme la vallée de *Rimac*,
mot qui en langue Indienne signifie ce-
lui qui parle ; le mot *Lima* n'en est
qu'une corruption. C'est encore le nom
du sieuve sur lequel elle est bâtie. On
prétend qu'il vient d'une Idole à laquelle
on faisoit des sacrifices humains de-
puis que les Incas eurent étendu jusque-
là les bornes de leur Empire. Cette Idole

le, suivant la tradition populaire, répondit un jour aux prières qu'on lui adressoit, & fut nommée *Rimac*, ou le Dieu qui parle, pour la distinguer des Idoles muettes.

Lima, disent les deux écrivains cités ci-dessus, est à douze degrés deux minutes, trente une secondes de latitude australe : sa longitude est au deux cens quatre-vingt-dix-neuf degré, vingt-sept minutes, sept secondes du méridien de Ténérife. L'aiguille varie à Lima de neuf degrés deux minutes une seconde au Nord-Est. Cette ville domine la vallée sans aucunes bornes pour la vue : on voit cependant au Nord quelques monticules de la Cordeliere des Andes. La riviere est du côté du Nord : on y a construit un beau pont de pierre : il est terminé par une arcade qui sert de porte à la ville & à la grande place qui en est peu éloignée. Cette place est spacieuse, de forme quarrée & fort ornée : on voit au centre une grande & belle fontaine, sur le sommet de laquelle est une statue de bronze, qui représente la renommée : l'eau jaillit de sa conque & de la gueule de huit lions de même métal qui embellissent ce monument.

6 HISTOIRE

Le côté de la place , qui fait face à la fontaine , est occupé par l'Eglise Cathédrale & par le Palais Archiépiscopal qui s'élèvent au-dessus de tous les édifices de la ville : la façade du palais , ses colonnes , ses pilastres & ses fondemens sont de pierre de taille : elle est bâtie sur le modèle de la Cathédrale de Séville ; mais elle est moins grande. Au milieu du frontispice est un portail accompagné de deux belles tours. Un large escalier garni de balustrades regne autour de cet ouvrage : il est d'un bois qui imite la couleur du bronze. Des pyramides de hauteur médiocre s'élèvent à quelque distance les unes des autres. Du côté qui est tourné vers le Nord , la place contient le Palais du Vice-Roi : cet édifice étoit autrefois d'une singulière magnificence : mais ayant été ruiné par un tremblement de terre en 1687 , on substitua aux parties qui avoient été ruinées , des appartemens bas qui servent aujourd'hui de demeure au Vice-Roi. Le côté occidental qui fait face à la Cathédrale offre l'Hôtel de Ville & les Prisons. Le côté méridional est rempli par des maisons particulières qui n'ont qu'un étage , mais

dont les deux façades ont des portes de pierre de taille. Leur uniformité, leurs arcades & leur dégagement donnent beaucoup d'éclat à la place qui a trente toises de long à chaque côté.

La ville, prise en général, forme un triangle. Le grand côté est le long du fleuve & n'a pas moins de 1920 toises, & sa plus grande largeur depuis le pont jusqu'à l'angle opposé à la base est de 1080. Elle est environnée d'un mur de brique, assez large, mais fort irrégulier dans ses proportions. Il est flanqué de trente-quatre bastions, sans terre-plein ni embrasures, parce qu'on n'a eu d'autre intention que de fermer la ville pour la mettre à couvert de toute surprise de la part des Indiens. Dans toute l'enceinte que forme le mur, on compte sept grandes portes & trois porternes.

Au-delà de la rivière, à l'opposite de la ville, on trouve un faubourg assez étendu. Il se nomme *San-Lazaro*. Les rues, comme celles de la ville, en sont fort larges, tirées au cordeau dans toute leur longueur & parallèles, de sorte que les unes allant du Nord au Sud & les autres de l'Est à l'Ouest, elles

HISTOIRE

forment des quarrés de maisons chacun de cinquante toises.

Les rues de la ville sont en général bien pavées & traversées par des canaux tirés sur le fleuve , dont les eaux passent sous des voûtes & servent à la propreté , sans aucun danger. Les maisons , quoique fort basses , sont agréables à la vue. Le corps de ces édifices est construit de pièces de bois emmortoïsées avec les solives du toît : on couvre le tout en dedans & en dehors de cannes sauvages ou d'osier : on le recrépit ; on blanchit l'extérieur avec une couche de chaux , & on le peint ensuite en forme de pierre de taille. Le toît est fait avec des planches sur lesquelles on met de la terre grasse qui suffit pour arrêter la chaleur du soleil : comme il ne pleut point dans ce pays , on n'a pas besoin d'autres précautions. Ces maisons étant construites de cette maniere , cedent aux secoufes des tremblemens de terre & sont beaucoup moins sujettes à la destruction que si elles étoient plus solides. Dans l'enclos des principales maisons , il y a des jardins ou des vergers remplis de toutes sortes de fruits & de légumes : les canaux donnent toujours la facilité de les arroser.

La ville de Lima est partagée en cinq Paroisses ; celles du *Sagrario*, de *Santa Anna*, de *San Sebastian* ; chacune de ces trois est desservie par deux Curés ; celles de *San-Marcello* & de *San-Lazaro* n'ont qu'un Curé chacune. Comme celle de *San-Lazaro* s'étend fort loin dans la vallée , il y a plusieurs Chapelles où les Prêtres de cette Paroisse vont dire la Messe tous les jours de Fête. Il y a en outre deux succursales , *San-Salvador* & *Sant'Anna*.

Il y a beaucoup de maisons Religieuses dans cette ville. On en compte quatre de Dominiquains ; trois de Franciscains ; trois d'Augustins ; trois de la Merci : les Jésuites y avoient six maisons : les Peres de l'Oratoire , les Bénédictins , les Religieux des Agonisans , les Minimes , les Hospitalieres de Saint Jean-de-Dieu y ont chacun un Couvent. Les derniers en ont trois. Il y a en outre neuf Hôpitaux qui ont chacun leur destination particulière. Outre les dix-neuf Couvents d'Hommes dont on vient de parler , il y en a quatorze de Filles qui , si l'on en croit Ulloa , sont assez peuplés pour former ensemble une petite ville. Il faut y ajouter quatre Com-

münautés du Tiers-Ordre : il y en a une qui est destinée pour les Indiennes, une autre pour les femmes qui se sont fait séparer d'avec leur mari, enfin une pour les pauvres femmes qui y trouvent un asyle contre la misère. La maison des Orphelins est partagée en deux Colleges, l'un pour les Garçons, l'autre pour les Filles.

Toutes les Eglises de Lima sont grandes, bâties en pierres, enrichies d'ornemens précieux, principalement la Cathédrale. Les autels sont couverts d'argent massif d'un travail admirable. Les murs sont revêtus de tentures de velours, garnies de franges & de houppes d'or & d'argent. Deux files de chandeliers d'argent massif bordent toute la longueur de l'Eglise, avec des tables qui sont dans les intervalles & portent des piedestaux chargés de figures d'anges, le tout d'argent. Les vases sacrés & les châsses sont d'or massif, couverts de diamans. Tous les vêtemens sacerdotaux sont d'étoffe d'or ou d'argent. L'Architecture des colonnes, des frises, des chapiteaux, des portes, des frontispices, imite parfaitement la pierre. Les tours qui s'élevent au-dessus font

un effet assez agréable. Le nombre & la grosseur des cloches sont beaucoup plus considérables qu'en Europe.

Les Vice-Rois du Pérou font leur demeure ordinaire à Lima. Leur administration n'est ordinairement que de trois ans : mais elle est quelquefois continuée par un ordre exprès du Souverain : leur autorité est absolue : ils sont à la tête de tous les Tribunaux , & les Officiers qui les composent ne sont que leurs ministres. La pompe extérieure d'un Vice-Roi du Pérou ne diffère point de celle d'un Roi. Il a deux Compagnies de Gardes ; l'une à cheval composée de 160 hommes : leur uniforme est bleu avec des paremens d'écarlate garnis de franges d'argent : les bandolieres sont de même espéce. Cette Compagnie qui n'est composée que d'Espagnols monte la garde à la principale porte du Palais. Le Vice-Roi ne sort jamais , sans être accompagné d'un piquet de huit de ces Gardes , dont quatre le précédent & quatre le suivent. L'autre Compagnie est de 50 Hallebardiers Espagnols qui sont vêtus de bleu comme les Gardes à cheval ; mais les vestes & les paremens sont de velours cramoisi galonnés en or.

Ils font la garde à la porte des sallons par où l'on se rend à l'Audience publique. Le Vice-Roi a en outre un détachement de cent Soldats qui sont dans l'intérieur du Palais, & toujours tout prêts à exécuter ses ordres.

Les affaires qui concernent le Gouvernement sont expédiées par un Secrétaire d'Etat : c'est de ce Bureau que sortent toutes les expéditions Militaires & Civiles. Celles qui regardent l'administration de la Justice se terminent au Tribunal de l'Audience : c'est le principal des Tribunaux de Lima : rien ne s'y décide sans la participation du Vice-Roi. Il est composé de huit Auditeurs & d'un Fiscal Civil qui ont trois salles d'assemblées dans le Palais ; l'une pour les délibérations, & les deux autres pour les plaidoyers. Les affaires civiles & criminelles se jugent dans la quatrième salle. Les Indiens ont leur Fiscal Protecteur. Le second Tribunal est celui de la Chambre des Comptes composée d'un Régent qui préside, de cinq Maîtres des Comptes, deux Maîtres des Résultats & deux Ordonnateurs avec quelques furnuméraires des deux dernières classes. C'est-là qu'on juge définitivement

Les comptes de tous les Corrégidors qui ont été chargés du recouvrement des Tributs. On y règle aussi tout ce qui appartient à la distribution & l'administration des Finances.

Un troisième Tribunal, qu'on nomme *la Caisse Royale*, est composé d'un Facteur, d'un Maître des Comptes & d'un Trésorier. Leur inspection s'étend sur tous les biens du Domaine Royal & sur le quint du produit des mines. Les Magistrats qui composent le Corps de Ville sont tirés de la principale Noblesse de la ville.

Les causes de ceux qui sont morts intestats ou chargés des deniers de quelques particuliers, sont portées à un Tribunal qu'on appelle *Caisse des Morts*. Il est composé d'un Juge supérieur, d'un Avocat & d'un Trésorier.

Les Négocians ont un Tribunal à Lima : c'est un Consulat qui est composé d'un Prévôt des Marchands & de deux Consuls que les Négocians élisent & prennent dans leur propre Corps. On y juge suivant les réglemens de Cadix & de Bilbao.

Le Chapitre de la Cathédrale de Lima est composé d'un Doyen, d'un Archi-

T4 HISTOIRE

diacre, d'un Chantre, d'un Ecolâtre & d'un Trésorier ; de neuf Chanoines, dont quatre obtiennent leurs Canoniciats par concours, & les cinq autres par présentation. L'Archevêque & son Official forment seuls le Tribunal Ecclésiastique. Le Siège de Lima fut érigé en Archevêché, vers l'an 1546, par Paul III.

Le Tribunal de l'Inquisition est composé de deux Inquisiteurs & d'un Fiscal qui sont tous trois à la nomination de l'Inquisiteur d'Espagne. Cette ville a un Hôtel des Monnoies avec les Officers nécessaires.

Il y a une Université qui porte le nom de *Saint Marc* : les Chaires des Colleges sont fondées & sont occupées par des hommes savants. Les bâtimens de l'Université sont fort beaux. Cette Université fut fondée en 1545 par Charles-Quint : en 1572, elle fut incorporée à celle de Salamanque : on y compte près de deux mille étudiants. Frezier dit que l'Université a plus de quatorze mille piastres du Pérou de revenu.

Frezier,
Voyage à la
mer du Sud.

Habitans de
Lima.

La ville de Lima est peuplée d'Espagnols, de Nègres, de descendants de Nègres, d'Indiens, de Métis. On fait

monter le nombre des Espagnols à seize ou dix-huit mille ; dont un tiers est composé de Noblesse : on y compte jusqu'à quarante-cinq Comtes & Marquis, avec un nombre proportionné de Chevaliers des Ordres d'Espagne. Entre les autres familles Nobles, il y en a qui sont fort illustres, quoique sans titre. Celle d'Ampuero tire son origine des anciens Incas par une Princesse de leur sang qu'un Capitaine Espagnol épousa au tems de la conquête : elle est dans une grande considération. Les Rois d'Espagne lui ont accordé de grandes prérogatives, ce qui porte les personnes du plus grand nom à rechercher son alliance. Toutes ces familles ont beaucoup d'esclaves, de domestiques, de carrosses & de caleches.

La qualité de Commerçant n'est point incompatible à Lima avec celle de Noble. Comme Lima est le centre du commerce du Pérou, on y voit arriver une multitude d'Européens, dont la plupart, charmés des agréments du climat, y demeurent & y contractent des mariages souvent fort avantageux.

Les Nègres & les Mulâtres font la plus grande partie des habitans de Li-

Nègres &
Mulâtres de
Lima.

ma : ce sont eux qui exercent les Arts Méchaniques. Les Indiens & les Métis composent la dernière espece de ceux qui habitent cette ville : ils ensement les terres , font des ouvrages de poterie , & vendent les denrées aux marchés.

Habillement
des Hommes.

L'habillement des hommes de Lima ne differe de celui des hommes de Madrid que par le luxe qui regne dans toutes les conditions. Celui qui peut acheter une étoffe est en droit de la porter ; le Mulâtre qui exerce un vil métier porte quelquefois des habits plus magnifiques que l'Espagnol de la premiere distinction. De-là il arrive que l'on invente tous les jours de nouvelles étoffes : celles qui arrivent de l'Europe sont aussitôt débitées ; le prix n'y fait rien ; chacun se pique d'avoir les plus belles.

Habillement
des Femmes.

La maniere dont les femmes de Lima sont habillées paroît indécente à ceux qui sont nouvellement arrivés dans ce pays : mais on s'y accoutume insensiblement , & elle paroît plus supportable. Cet habillement consiste en un pourpoint , une jupe ouverte , une autre jupe de toile blanche , la chemise & la chaussure. Quelques-unes mettent autour du corps une mante qui n'est pas

fermée. Le jupon ne descend qu'au milieu des mollets ; de-là , pend une dentelle fine & large : on voit aussi pendre les bouts des jarretières , bordés d'or ou d'argent & quelquefois ornés de perles. La jupe de dessus , qui est d'une étoffe riche , est toute chargée d'ornemens. Les manches de la chemise sont longues d'une aulne & demie , larges de deux , garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies & diversement attachées. Le pourpoint qu'on met par-dessus la chemise a des manches fort grandes ; elles forment une figure circulaire , sont presque toutes de dentelles avec des bandes de batiste très-fine. La chemise est arrêtée sur les épaules par des rubans qui tiennent au corset : les manches du pourpoint se retroussent sur les épaules & celles de la chemise par-dessus : ces manches forment une espece d'ailes dont le bas descend jusqu'à la ceinture. En été toutes les femmes ont la tête couverte d'un voile assez semblable à la chemise & au corps du pourpoint : il est de batiste ou de linon très-fin , garni de dentelles. L'attention & le goût que les femmes apportent au choix des dentelles dont leurs habillees

mens sont parés , étonnent tous les étrangers. La rivalité à ce sujet est parvenue jusqu'aux Négresses. Les dentelles sont cousues à la toile si près les unes des autres, qu'on ne voit qu'une petite partie de la toile qui est dessous. Ces dentelles sont des plus fines du Brabant : toutes les autres sont rejettées comme trop communes. En hiver les femmes dans la maison s'enveloppent d'un *rebos* qui n'est qu'une simple pièce de flanelle : mais lorsqu'elles sortent , elles en prennent un qui est garni comme le jupon : quelques unes y mettent des franges d'or ou d'argent ; d'autres des passements de velours noir. Au-dessus du jupon elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint qui ne passe pas les bords de celui-ci. On ne doit pas être étonné de la prodigieuse dépense que les femmes font dans ce pays pour leur ajustement & que leur chemise seule revienne quelquefois à plus de mille écus.

Les femmes de Lima se piquent d'avoir le pié petit : on trouve celui des Européennes ridiculement grand. Dès l'enfance on fait porter aux filles de Lima des souliers si étroits , que dans un

âge avancé la plupart n'ont les pieds longs que de cinq ou six pouces. Leurs souliers sont plats & sans semelles. Une pièce de maroquin sert tout-à-la fois de semelle & d'empeigne. Ils ont la pointe aussi longue & aussi large que le talon, ce qui leur donne la forme d'un 8. Ils sont attachés avec des boucles de diamans ou d'autres pierreries. Les bas sont de soie blanche, parce que cette couleur est la plus propre à faire paraître la beauté de la jambe qui est presqu'entiièrement découverte.

La coiffure est d'autant plus agréable qu'elle est naturelle. Les femmes de Lima ont généralement les cheveux noirs, fort épais & si longs qu'ils leur descendent jusqu'au-dessous de la ceinture. Elles les relevent & les attachent derrière la tête en cinq ou six tresses qui en occupent toute la largeur : elles y passent une aiguille d'or un peu courbe & terminée au bout par deux boutons de diamans de la grosseur d'une noisette. La partie des tresses qui n'est point attachée à la tête retombe sur les épaules dans la forme d'un cercle aplati : on n'y met aucun ornement, pour ne rien dérober de leur beauté : mais le

devant & le derriere de la tête sont ornés d'aigrettes de diamans. Les pendans d'oreilles sont des brillans accompagnés de glands ou de houppes de soie noire. A leurs colliers , qui sont toujours de perles , elles attachent des rosaires qui sont aussi de perles fines : leurs mains sont couvertes de pierreries & leurs bras de perles. Elles ont sur l'estomac une plaque d'or enrichie de diamans. Les plus riches garnissent leurs habits de diamans , ce qui jette tant d'éclat qu'on a beaucoup de peine à le supporter. Les femmes même des particuliers ne vont point en visite sans avoir sur elles pour trente ou quarante mille écus de perles & de pierreries ; & , par surcroit de luxe , elles affectent beaucoup d'indifférence pour toutes ces richesses : elles en ont si peu de soin , qu'il y a toujours quelque réparation à faire , & qu'une partie se perd ou s'use avant le terme ordinaire de sa durée. Lorsqu'elles vont à l'Eglise , elles ont un voile de taffetas noir & une jupe fort longue. Pour la promenade elles prennent une cappe & une jupe ronde. Elles sont toujours accompagnées de trois ou quatre esclaves de leur sexe , qui sont Négres .

ses ou Mulâtres, en livrée comme les laquais.

Les femmes de Lima sont presque Figure des femmes. toutes de taille moyenne : toutes sont belles, ou jolies : leurs cheveux sont, comme on l'a dit, tout noirs ; leur peau est fort blanche ; leurs yeux sont grands & vifs & leur teint est admirable. Dom Ulloa dit que les agréments de l'esprit seconcent ceux du corps : elles ont de la vivacité, de la pénétration, pensent avec justesse & s'expriment avec élégance : leur conversation est douce & amusante. Ce Voyageur les trouve enfin si aimables qu'il n'est pas étonné de voir une prodigieuse quantité d'étrangers se fixer à Lima par les noeuds du mariage. Il ajoute cependant qu'elles sont un peu hautaines, à l'égard même de leurs maris qu'elles veulent gouverner : mais si les maris se conforment au caractère de leurs femmes, elle poussent les attentions & les complaisances pour eux plus loin que celles de tout autre pays.

Elles aiment beaucoup les odeurs, mettent de l'ambre derrière leurs oreilles, dans leurs robes & dans tous leurs ajustemens. Leurs bouquets mêmes en sont chargés, ce qui gâte le parfum na-

turel des fleurs. Elles mettent dans leurs cheveux les fleurs les plus éclatantes : l'approche d'une femme de Lima est annoncée par la variété d'odeurs qu'elle exhale. La grande place est un jardin perpétuel par l'abondance & la variété des fleurs que les Indiens y étaient. Les femmes y vont dans leurs caleches dorées , pour acheter ce qu'elles y trouvent de plus agréable & de plus rare , sans que le prix les rebute. Ce spectacle y attire beaucoup d'hommes. Les femmes du plus bas état se font une loi d'imiter les femmes de qualité.

Toutes les femmes de ce pays aiment la musique : de toutes parts , on n'entend que des chansons vives & ingénieuses ; des concerts de voix ou d'instrumens. Les bals y sont très-fréquens : on y danse avec une légéreté surprenante. Rien n'est plus opposé à la mélancolie que l'humeur des habitans de Lima , & leur goût pour la danse & la musique augmente beaucoup la joie qui regne dans ce pays.

Caractère des habitans. Outre la vivacité & la pénétration naturelles , les habitans de Lima ont beaucoup de goût pour les sciences : ils recherchent avec soin la conversation

des personnes éclairées qui arrivent d'Espagne : ils forment entre eux des assemblées qui ne servent pas peu à leur donner de l'émulation & à les instruire. D'ailleurs ils ont le caractère docile, quoiqu'un peu fier. En ménageant leur amour propre on les amène à la complaisance. Ils aiment les manières douces, & l'exemple fait en cela beaucoup d'impression sur eux. Ils passent pour courageux ; mais ils se font un point d'honneur qui ne leur permet ni de dissimuler un affront, ni de se faire la réputation de querelleurs, & vivent entre eux dans une société fort tranquille. Les gens Nobles ont une politesse sans bornes pour les étrangers : les Mulâtres étant moins instruits sont plus sujets aux défauts qui blessent la société. Ils ont le caractère altier & inquiet & ont souvent entre eux de vifs démêlés : cependant les désordres qui naissent de ces vices ne sont pas considérables.

Il ne manque aux agréments de Lima & de sa situation que de la pluie pour arroser son terroir : mais l'industrie y supplée au point que les environs de cette ville sont fertiles en toutes sortes de grains & de fruits. On a construit plus

Fertilité du
terrein de
Lima.

sieurs canaux par lesquels l'eau des rivières se répand dans la campagne & la rend féconde. Ces canaux sont l'ouvrage des Incas, & les Espagnols ont eu soin de les entretenir. C'est par ce moyen qu'on cultive dans le territoire de Lima du froment, de l'orge, des luzernes pour les chevaux, des cannes de sucre, des oliviers, des vignes : la récolte se fait ordinairement au mois d'Août. Dans ce pays les arbres se dépouillent de leurs feuilles, suivant leur nature : ceux qui sont propres aux pays chauds perdent seulement la vivacité de leur verdure & ne s'en dépouillent que pour faire aussi-tôt place à de nouvelles feuilles qui chassent les autres. Il en est de même des fleurs : elles ont aussi leurs saisons. Ainsi le canton de Lima, où l'on distingue l'hiver & l'été, comme dans la Zone tempérée, a les mêmes avantages pour les productions des fleurs & des fruits.

Les Voyageurs observent qu'avant le tremblement de terre arrivé en 1687, lequel causa beaucoup de dommage à la ville, les récoltes de froment & d'orge étoient d'une abondance admirable ; mais qu'après cet accident, le terroir s'y

s'y trouva tellement changé que le blé y pourrissoit sans pousser aucune espece de germe. Cette altération fut attribuée à la quantité de vapeurs sulfureuses qui s'étoient exhalées & aux particules de nitre qui étoient restées sur la terre. Les propriétaires, instruits par l'expérience, employèrent leur terre à d'autres usages : ils y semerent de la luzerne & y plantèrent des cannes de sucre, dont ils tirerent un profit assez considérable. On recommença au bout de quatre ans à y semer du froment, mais en petite quantité : lorsque le sol eut achèvé de reprendre sa force, on sema, comme on l'avoit fait auparavant, & les récoltes se firent avec la même abondance. Les champs sont cultivés par des esclaves Négres : les oliviers sont une richesse pour les environs de Lima : on en fait des plantations qui ressemblent à des forêts : ils sont plus hauts, plus gros, plus touffus que ceux d'Espagne, & on ne les taille jamais, ce qui leur fait pousser tant de rameaux, qu'entrelassés les uns dans les autres ils ne laissent aucun passage à la lumiere. La seule culture qu'on peut leur donner est de nettoyer les rigoles qui conduisent l'eau.

au pied de chaque arbre , & d'arracher tous les trois ou quatre ans les petits rejettons qui croissent autour. Avec ce seul soin ils produisent une multitude incroyable de belles olives , dont on tire d'excellente huile , qu'on regarde même comme supérieure à celle d'Espagne.

Les environs de la ville de Lima sont remplis de jardins où croissent des légumes & des fruits de toutes les espèces. Leur bonté répond à leur abondance , & on assure qu'aucun pays n'en produit qui égalent ceux de Lima. D'ailleurs on y en trouve toute l'année , parce que les saisons étant alternatives dans les montagnes & dans les vallées , les fruits mûrissent d'un côté lorsqu'ils cessent de l'autre , & Lima , qui n'est qu'à vingt-cinq ou trente lieues des montagnes , en tire beaucoup. On trouve à Lima du raisin de plusieurs espèces : celui qui est de la même que le raisin d'Italie est fort gros & a très-bon goût : on n'en tire cependant point de vin. Les vignes de treilles s'étendent sur la terre où elles croissent & produisent beaucoup , sans qu'on en prenne d'autre soin que celui de les tailler.

La qualité du terroir est pierreuse & sablonneuse : les pierres sont des cailloux lisses , ce qui rend les chemins fort incommodes aux gens de pié & de cheval. Les lieux où l'on sème ont environ deux piés de bonne terre : mais si l'on creuse au de-là , l'on n'y trouve plus que cette sorte de cailloux , ce qui fait croire que la mer couvroit autrefois tout cet espace : on n'y creuse pas à quatre ou cinq piés sans y trouver de l'eau : il y a même des rivières que l'on n'aperçoit point , parce que leur lit est rempli de cailloux : mais on n'y peut remuer les piés , sans y faire sourdre l'eau. Cette abondance d'eau souterraine contribue à la fertilité du pays , principalement pour les hautes plantes dont les racines pénètrent assez loin pour être sans cesse arrosées.

Outre les vergers , les jardins & les plantations qui mettent une charmante variété dans les campagnes , il y a des lieux où la nature seule fournit un spectacle charmant & une nourriture abondante pour les troupeaux. Les collines sont couvertes au printemps d'une belle verdure & d'une variété admirable de fleurs. Ces collines peuvent servir de

promenades : mais il y en a de publiques dans la ville ; celle d'Alameda au faubourg San-Lazaro , composée de cinq allées d'orangers & de citronniers , longues d'environ deux cens toises ; celle d'Acho qui offre aussi de belles allées d'arbres sur le bord de la riviere , & quelques autres où l'on voit chaque jour une multitude de carrosses & de caleches.

Dans le voisinage de Lima on voit des *Guacas* ou d'anciens sépulchres d'Indiens & quelques restes de murailles qui bordoient les grands chemins : mais à trois lieues de la ville au Nord-Est on trouve encore les murs d'une grande bourgade. Ces murs, quoique bâtis sur la superficie de la terre , sans mortier & sans ciment ont résisté jusqu'à présent aux plus violentes secousses des tremblemens de terre ; & les plus solides édifices bâtis par les architectes Espagnols y ont succombé. L'expérience servoit de maître aux Indiens & leur apprenoit que dans un pays si sujet aux tremblemens de terre , le mortier n'étoit pas propre à rendre les bâtimens plus fermes. Les Historiens assurent que les Indiens , voyant la maniere de bâti-

des premiers conquérans, disoient, en riant, que les Espagnols creusoient des tombeaux pour s'enterrer. On ne s'est cependant pas corrigé sur la maniere de bâtir, & les anciennes villes du Pérou, bâties par les Espagnols, ne sont que des ruines. Le plaisir d'avoir des appartenemens spacieux & des palais, l'emporte dans l'esprit des Espagnols sur la crainte d'être écrasé sous des ruines.

A tous les agrémens dont on vient de parler, se joint la fertilité de la terre. Le pain qu'on mange dans ce pays n'est pas moins estimé pour le goût que pour la blancheur. On en distingue trois sortes ; l'un nommé *Criollo* : il est fort persillé & fort léger ; l'autre nommé *Pain à la Françoise*, & le troisième *Pain Mollet*. Ce sont les Nègres qui fabriquent tous ces pains pour le compte des boulangers. Les boutiques en sont toujours bien fournies. Les boulangers y sont fort riches, & une grande partie de leur bien consiste dans les esclaves. Outre ceux qui leur appartiennent ; ils reçoivent ceux que leurs maîtres veulent faire châtier pour quelque faute : ils se chargent de leur nourriture & payent encore aux maîtres leur travail

journalier, en pain ou en argent. C'est le plus grand châtiment auquel on puisse condamner les esclaves : les galères n'en approchent point. Ils sont obligés de travailler continuellement le jour & la nuit : leur nourriture est fort mauvaise : en peu de tems l'esclave le plus vigoureux est affoibli. Cette punition est si redoutable pour eux, que la crainte seule est capable de les contenir, & ceux qui y sont condamnés font l'impossible pour obtenir leur grace. La même punition étoit établie chez les Grecs & les Romains.

La viande la plus ordinaire dans ce pays est le mouton : le goût en est excellent. Le bœuf est aussi fort bon : mais on en mange peu, & deux ou trois bœufs par semaine suffisent pour toute la ville. La volaille y est excellente & en grande abondance. Le gibier consiste en perdrix, tourterelles & sarcelles, La plus grande consommation est de chair de porc qui passe pour être fort bonne sans être cependant aussi délicieuse qu'à Carthagène. Toutes les viandes & le poisson même sont accommodés avec la graisse de porc. Cet usage s'est conservé depuis l'arrivée

des Espagnols au Pérou : ils n'y trouverent point d'huile. Quoiqu'il y en ait à présent on s'en sert peu. Ce fut Antoine de Ribiera , qui planta en 1560, le premier olivier qu'on ait vu dans cette région ; c'est de lui que sont venus ceux qui forment aujourd'hui des forêts dans le Pérou.

On fait geler du veau sur les montagnes , & on le regarde comme un mets fort délicat : les étrangers mêmes l'aiment beaucoup. La préparation consiste à tuer les veaux & à les laisser un jour ou deux dans les brieres qui sont sur les montagnes : lorsqu'ils sont gelés , ils se conservent fort long-tems sans corruption.

Le poisson qu'on mange à Lima vient des ports de Chorillos , de Callao & d'Ancon. La rivière en produit de plusieurs sortes , entr'autre une crevette qui a deux ou trois pouces de large. Les côtes sont remplies d'une multitude incroyable d'anchois : on y prend beaucoup de moules qui sont plus grosses que les nôtres & qui ont le goût d'huîtres.

Le commerce contribue beaucoup à l'abondance qui regne à Lima : les

Consuls envoient des députés dans toutes les villes de la dépendance du Vice-Roi : il y a en outre à Lima un comptoir général où l'on porte toutes les marchandises qui arrivent par les galiots, les vaisseaux de registre & tout ce qui se fabrique dans les autres Provinces. Pour donner une idée de la richesse de ce pays, M. Frezier assure qu'en 1682, lorsque le Duc de la Plata alla prendre possession de sa Vice-Royauté, les marchands firent paver en lingots d'argent deux rues par lesquelles il devoit passer.

§. III.

Corrégiment de Chancay.

IL comprend le bourg de la Baranca, la ville de Gaura & celle de Chancay. On ne compte que soixante à soixante-dix maisons dans la Baranca. La ville de Gaura ne consiste qu'en une rue : mais elle a près d'un quart de lieue de long, & contient environ deux cens maisons : les unes sont de brique cuite, les autres de brique crue, avec quelques cabanes d'Indiens. Il n'y a qu'une Paroisse & un Couvent

qui est aux Franciscains. Le bout de la rue qui va du côté du Midi est fermé par une grande tour , avec une porte au-dessus de laquelle est une espèce de donjon. Cette tour donne entrée sur un pont de pierre , sous lequel passe la rivière de Gaura qui est assez profonde & si proche de la ville qu'elle en baigne les fondemens , sans cependant les endommager , parce qu'ils sont sur le roc. Au de-là de la rivière on trouve une espèce de faubourg qui s'étend l'espace d'une demi-lieue le long du chemin. Chancay est à quatorze lieues. C'est une ville composée d'environ trois cens maisons, Parmi les habitans il y a des Espagnols de grande distinction : c'est la demeure du Corrégidor qui gouverne Gaura par un Subdélégué. On compte douze lieues de Chancay à Lima.

§. I V.

Corrégiment de Santa.

IL tire son nom d'un fleuve très-rapide qu'on traverse en venant de Truxillo. Il contient plusieurs bourgades , entre lesquelles sont Moche qui est com-

posé de cinquante maisons & d'environ soixante-dix familles ; Bira, le Tambo de Chao qui sont entre Truxillo & Santa, Guaqua, Manchan, Casma la Baxa, Guarmey, Callejones, Guammnayo, Pativilca. Le fleuve du Santa qu'on passe près du Tambo de Chao, s'élargit au gué d'environ un quart de lieue & forme cinq principales branches, par lesquelles il coule en toute saison, & conserve toujours beaucoup de profondeur. Pour le traverser, on prend des chevaux que des hommes, préposés à cet usage, tiennent toujours sur ses bords, & qui sont dressés à résister au courant qui est très-rapide. La ville de Santa ou *Santa Maria de la Paille*, car c'est son propre nom, fut d'abord bâtie sur la plage dont elle est à présent éloignée de plus d'une demi-lieue. Elle étoit alors très-peuplée : on y voyoit divers Couvents, & le Corrégidor y faisoit sa demeure ; mais elle fut détruite en 1685 par Edouard David, Pirate Anglois, & ses habitans se transportèrent dans le lieu où elle est aujourd'hui : elle n'a pas repris son ancien éclat ; à peine est-elle composée de cinquante familles Indiennes ou Mulâtres. Gua-

qua & Manchan sont deux hameaux. Casma la Baxa , qui est à une lieue du dernier, est un fort petit bourg. Guarmey est à quinze lieues de Manchan. C'est un bourg d'environ soixante-dix familles, & qui n'est considérable que par la demeure du Corrégidor qui étoit autrefois à Santa. Entre Guarmey & Callejones , qui en est à treize lieues , les chemins sont presqu'impraticables. On trouve ensuite Guamanayo , dépendance du bourg de Pativilca , qui est à huit lieues de Callejones & le dernier du ressort de Santa. Pativilca n'est composé que de cinquante à soixante maisons & d'un nombre proportionné d'habitans , la plupart de races mêlées. Il est remarquable par les restes d'un édifice Indien situé sur le bord de la mer, qui n'est qu'à trois quarts de lieues de Guamanayo. Ce sont des murs de brique que leur grandeur fait prendre pour les ruines du Palais de quelqu'ancien Cacique.



§. V.

Corrégiment de Canta.

Ce Corrégiment est à cinq lieues au Nord-Est de Lima : son étendue est de plus de trente lieues : la plus grande partie occupe les premières branches des montagnes qu'on nomme *les Cordillères des Andes*. Le climat y est varié suivant la disposition du pays : celui des vallées est chaud : celui des parties hautes est tempéré, & froid sur les collines. On trouve dans ce Corrégiment de vastes campagnes de Bambous. On y nourrit beaucoup de moutons, & parmi les fruits, on regarde les papas comme les meilleurs du Pérou. Ces campagnes appartiennent à la principale Noblesse de Lima.

§. VI.

Corrégiment de Cagnete.

Il tire son nom de sa Capitale. Sa Jurisdiction commence à six lieues au Sud de Lima, & s'étend à plus de trente le long de la côte. Le climat

y est semblable à celui de Lima. Les vallées y sont fertilisées par une rivière & divers ruisseaux qui les traversent : elles produisent quantité de froment & de maïs. Il y a beaucoup de cannes à sucre. On trouve quantité de salpêtre dans le voisinage du bourg de Chilca. Ce canton abonde en fruits, en légumes, en oiseaux domestiques des Indes.

§. VII.

Corrégiment d'Ica, Pisco & Nasca.

Ce Corrégiment porte le nom de ces trois villes. Sa partie antérieure s'étend le long de la côte du Sud. Sa Jurisdiction comprend plus de soixante lieues de longueur : cet espace est si sablonneux que les campagnes sont incultes dans tous les endroits où les rivières & les canaux ne peuvent atteindre. Il y a cependant quelques cantons où la terre est assez humide pour qu'on y plante des vignes qui produisent assez de raisin dont on fait du vin qui n'est pas désagréable. On trouve dans quelques cantons des oliviers qui rapportent de fort bonnes olives dont on tire de l'huile ex-

cellente. Les cantons qui sont arrosés par les canaux produisent beaucoup de froment, de maïs & des fruits de toutes les espèces. Il y a dans la Jurisdiction d'Ica des forêts d'Algorrobales qui servent à nourrir une prodigieuse quantité d'ânes. Ceux qui habitent sur les bords de la mer s'occupent à la pêche & salent leur poisson qu'ils envoient dans les montagnes où le débit est sûr.

§. VIII.

Corrégiment de Guarachiti.

C'est dans ce Corrégiment que l'on trouve la première branche de la Cordeliere & une partie de la seconde : il s'étend par l'une & par l'autre à plus de quarante lieues. Ce Corrégiment commence à six lieues à l'orient de Lima. Il n'y a de fertile & de peuplé que les vallons & les lieux bas : ils abondent en grains & en fruits. On trouve des mines d'argent dans les montagnes.



§. IX.

Corrégiment de Guanuco.

Le climat de ce canton est tempéré; le terrain y est fertile en grains & en fruits. La principale place de ce pays s'appelle *Guanuco*: elle est à quarante lieues Nord-Est de Lima. Les premiers conquérans en avoient autrefois fait choix pour leur séjour: mais elle est aujourd'hui fort déchue de sa splendeur, quoique leurs maisons y subsistent encore.

§. X.

Corrégiment de Yanyos.

Il commence à vingt lieues de Lima au Sud-Est, contient une partie de la première & de la seconde branche de la Cordeliere. Il a plus de trente lieues d'étendue dans sa plus grande largeur. Le climat est inégal. On y recueille du froment, de l'orge, du maïs & d'autres grains avec les fruits ordinaires du pays. Les campagnes y sont perpétuellement couvertes d'herbes, qui

40 HISTOIRE
nourrissent une prodigieuse quantité de gros & de menu bétail, dont la plus grande partie se vend à Lima.

§. XI.

Corrégiment de Caxatambo.

C E canton est situé à trente-cinq lieues au Nord de Lima. Sa plus grande étendue est d'environ vingt lieues, dont une partie est située dans les montagnes. Tout le territoire est fertile en grains. Il s'y trouve aussi des mines d'argent : mais elles sont peu abondantes.

§. XII.

Corrégiment de Tarma.

C'EST un des plus considérables de l'Evêché de Lima. Sa Jurisdiction commence à quarante lieues de Lima, vers le Nord-Est, & confine, vers l'Orient, aux habitations des sauvages nommés *Marancochar* qui insultent assez souvent les Espagnols établis dans les environs de leurs habitations. Ce canton est fertile en grains ; on y nourrit

quantité de bestiaux. Il y a des mines d'argent qui sont assez riches , & le canton s'en ressent. On y fabrique différentes étoffes. Ces manufactures occupent un grand nombre d'Indiens.

§. XIII.

Corrégiment de Jauxa.

Ce Corrégiment commence à quarante lieues de Lima , vers l'Est : son étendue est du même nombre de lieues. Il comprend les vallées & les plaines qui sont entre les Cordelieres. Une rivière qui le traverse prend sa source dans le lac Chicay-Cocha , & passe par un des bras du fleuve des Amazones. Cette rivière divise tout le Corré-giment en deux parties : il est rempli de belles bourgades peuplées d'Espagnols , de Métifs & d'Indiens. Son territoire est assez fertile en grains & en fruits , & le commerce y est fort considérable. Il confine comme le précédent aux habitations des Indiens sauvages , parmi lesquels les Religieux Franciscains ont commencé des Missions. On trouve quelques mines d'argent dans cette Province.

§. XIV.

Corrégiment de Conchucos.

IL commence à quarante lieues de Lima, vers le Nord-Nord-Est, & s'étend par le centre des montagnes, ce qui en rend le climat fort inégal : il abonde en grains & en fruits : on y nourrit quantité de bestiaux. On y fabrique des draps qui se vendent assez bien.

§. XV.

Corrégiment de Guaylas.

IL occupe le centre des montagnes & commence à cinquante lieues de Lima. Sa Jurisdiction est assez grande & son terroir a les mêmes propriétés que le précédent. On y nourrit une très-grande quantité de bestiaux.

§. XVI.

Corrégiment de Guamalies.

C'EST le dernier Corrégiment de l'Archevêché de Lima. Il est situé dans le centre des Cordelieres & le climat y

est fort inégal. Sa Jurisdiction commence à quatre-vingt lieues de Lima vers le Nord-Est. Le froid y est plus commun que le chaud , ce qui fait que le terroir y est peu fertile : il peut avoir quarante lieues d'étendue. Ses bourgades sont peuplées de Tisserands , de Cardeurs & de Drapiers.

Ces seize Corrégimens sont remplis de bourgs , de villages & de hameaux , tous habités par des Espagnols , des Métifs & des Indiens. Il y a un Corrégidor pour toutes ces habitations ; & chacune a son Curé. Ces Curés sont ou séculiers ou réguliers , suivant le droit que chaque ordre prétend avoir acquis dans le tems de la conquête.

EVÊCHÉ DE TRUXILLO.

C'EST le premier Diocèse de l'Archevêché de Lima : il s'étend au Nord où il termine la Vice-Royauté du Pérou. On compte dans ce Diocèse sept Corrégimens qui sont *Truxillo* , *Sagna* , *Piura* , *Caxamalca* , *Chachapoyas* , *Llulla* & *Chillaos* , *Patas* ou *Caxamarquilla*.

§. I.

Corrégiment de Truxillo.

IL n'a pas plus de vingt lieues de long. Sa Capitale est à huit degrés six minutes trois secondes de latitude australe : elle est située dans la vallée de Chimo : sa situation est agréable : elle peut être mise entre les villes du troisième rang : sa distance du rivage de la mer n'est que d'une demi-lieu : le port d'Yuanchaco , quoiqu'éloigné de deux lieues , sert à son commerce. Elle est enceinte d'un mur de briques : ses maisons ont une assez belle apparence. Les principales sont de briques cuites , ont de grandes portes & des balcons. Les autres sont de briques crues : toutes sont fort peu exhaussées , ce qui vient de la crainte des tremblemens de terre. Le Palais Episcopal , les Edifices Publics , les Hôpitaux , les Couvents , &c. augmentent beaucoup la beauté de la ville. Les habitans sont un mélange de toutes sortes de races : il y a parmi les Espagnols des familles très-distinguées : ils sont tous assez civils. Les usages & l'habillement sont les mêmes qu'à Lima. Il n'y a point

de Bourgeois un peu aisé qui n'ait une calèche, parce que les rues étant remplies de sable, il est fort difficile d'y marcher. La vallée est extrêmement fertile en grains, en fruits, en raisins, en cannes de sucre. Les arbres qui entourent la ville font d'agréables promenades : l'on y jouit toujours d'un beau ciel.

§. II.

Corrégiment de Sagna.

Ce Corrégiment est au Nord de celui de Truxillo, & s'étend environ trente lieues. Il y a plusieurs bourgs parmi lesquels on compte Chocopé qui a soixante-dix familles, la plupart Espagnoles & le reste Indiennes. On remarque, comme une chose singulière dans ces climats, qu'en 1726, il plut dans ce canton pendant quarante jours : la pluie commençoit le soir à quatre ou cinq heures & finissoit le matin, à-peu-près à la même heure. Toutes les maisons qui n'étoient pas de brique cuite furent détruites. Pendant ce déluge les vents du Sud ne varierent point & soufflèrent avec tant de force qu'ils agitoient

46 HISTOIRE

le sable, quoiqu'il fût changé en limon. Deux ans après il y plut pendant onze jours, mais avec moins de force : depuis on n'a pas vu de pareil phénomène. comme on ne se souvient pas d'en avoir vu auparavant.

A treize ou quatorze lieues de Chocopé, l'on rencontre le bourg de *San-Pedro*, dont le terroir est fertilisé par la rivière de Chiloma. Il produit en abondance des cannes de sucre, des raisins & des fruits de toutes les espèces. On trouve ensuite celui de *Lambayeque*, qui est à vingt lieues de San-Pedro : mais avant d'y arriver, il faut traverser la rivière de Xaquetepeque. Il y a plusieurs autres bourgs dans les environs. Celui de Sagna qui a donné son nom au Corrégiment fut saccagé en 1681 par les Pirates Anglois : tous les habitans se transporterent à Lambayeque qui est devenu la résidence du Corrégidor. Ce bourg contient près de quinze cens maisons & trois mille chefs de famille. A peu de distance coule une rivière que l'on passe à gué : elle est cependant sujette aux débordemens : alors on la passe sur un pont de bois. Les environs du bourg de Lambayeque, sont fertiles

autant que la rivière & les canaux les arrosent.

§. III.

Corrégiment de Piura.

IL y dans ce Corrégiment un espace de terrain assez considérable qu'on nomme *Désert*, parce qu'on n'y trouve que du sable, sans aucune habitation. Ce terrain est si égal, même si uni, qu'il arrive souvent aux Voyageurs de manquer leur route : le sable y est tellement agité par les vents, que les guides perdent la trace. Leur ressource dans ces occasions est d'observer si on a le vent en face, lorsqu'on va du côté de Lima, & au dos lorsqu'on en revient. Parce moyen on est sûr de ne pas s'égarer, parce que les vents du Sud régnent continuellement dans cette contrée. Les guides pratiquent encore un autre moyen : ils prennent dans leurs mains, en différents endroits, des poignées de sable & le flairent : ils distinguent à l'odeur s'il a passé des mules, parce que leur fiente y laisse de l'odeur. Ceux qui vont sans guide, & s'arrêtent pour dormir, courront risque de ne savoir

Désert

quelle route tenir à leur réveil : ils périssent souvent de fatigue & de misere.

Le premier bourg de ce Corrégiment est *Sechura*. Il fut d'abord établi proche de la mer : mais ayant été submergé, on le construisit à une lieue du rivage. Il peut contenir deux cens maisons. Il y a une assez belle Eglise construite de brique. Ses habitans sont des Indiens presque tous voituriers ou pêcheurs. Il y a une riviere dans les environs : mais elle séche dans l'été. Alors on creuse des puits qui fournissent une eau saumache & bourbeuse.

A dix lieues de-là, on trouve la ville de *Piura* qui est assez considérable. Elle fut fondée, en 1531, par François Pizzare. C'est la première Colonie des Espagnols au Pérou. On lui donna d'abord le nom de *Saint Michel de Piura*. Elle étoit dans la vallée de Targasala : mais l'air y étoit si mal sain, qu'on fut obligé de la transférer : elle est aujourd'hui sur un terrain sablonneux & fort élevé. Sa latitude est à cinq degrés, onze minutes, une seconde du Sud, & l'on observe que l'aiguille y varie de huit degrés treize minutes Nord-Est. Ses maisons sont de brique & toutes assez basses.

basses. Outre la Jurisdiction du Corrégidor , elle a un Bureau des Finances avec un Contador & un Trésorier. Le nombre de ses habitans monte à quinze mille , Espagnols , Métifs , Indiens & Mulâtres. L'air y est assez sain , mais chaud & sec , parce qu'il n'y pleut jamais. Le terrain y est arrosé par une rivière qui le rend très-fertile : elle disparaît en été au point qu'il ne reste pas la moindre trace de son passage. Il y a dans cette ville un Hôpital qui est destiné pour guérir les maladies vénériennes : il est desservi par des Religieux Béthléemites. Le climat de Piura est si favorable à cette maladie , qu'on y accourt de toutes les parties du Pérou ; & l'on assure qu'avec moins de remedes & moins de lenteur que dans tout autre pays , les malades y reçoivent une parfaite guérison. Les productions les plus communes de ce pays sont des algarrobales , du maïs , du coton , du grain , des fruits & des racines , dont les habitans se nourrissent. Leurs plus grandes richesses consistent dans les pâturages , où ils engrangent de nombreux troupeaux. On y fabrique beaucoup de maroquin : le commerce des mules y

procure des richesses considérables.

Au Nord de Piura , on trouve le bourg d'Amotapé , & dix lieues plus loin celui de Parignas ; à quatorze lieues celui de Mancora : ces trois bourgs sont des annexes de la cure de Tumbez , & font partie de sa Lieutenance , qui dépend du Corrégiment de Piura .

Tumbez étoit un port très-florissant avant la conquête : il n'offre aujourd'hui qu'un bourg de cent cinquante familles , Métifs , Indiens , Mulâtres & quelques Espagnols. Il est situé sur les bords d'une riviere que les barques peuvent remonter. Le terrain est sablonneux & fort inégal : l'air y est chaud & sec : il se passe plusieurs années sans qu'il y pleuve. Depuis Tumbez jusqu'à Lima , tout le pays qui s'étend des Andes à la mer est nommé vallées. On compte de Tumbez à Lima deux cens soixante-quatre lieues.

§. IV.

Corrégiment de Caxamalca.

Il est situé à l'Orient de Truxillo , & sa Jurisdiction s'étend dans tout l'es-

pace que laissent entr'elles les Cordeliers des Andes. Le terroir est fertile en grains, en légumes & en fruits : on y nourrit beaucoup de gros & de menu bétail : il y a un grand nombre de haras. Presque tous les Indiens qui l'habitent sont tisserands : ils fabriquent des toiles de coton qui servent à faire des toiles de navire, des pavillons, des couvertures de lit : ce commerce ne laisse pas d'être considérable. On y trouve quelques mines d'argent ; mais elles sont d'une médiocre valeur.

§. V.

Corrégiment de Chachapoyas.

IL est situé à l'Orient des Cordeliers. Son étendue est très-considérable ; mais la plus grande partie est déserte. Les Indiens y fabriquent aussi des toiles de coton, dont on se sert pour faire des tapisseries & d'autres meubles. Les couleurs qu'ils mêlent dans le tissu rendent ces tapisseries fort agréables.



§. VI.

Corrégiment de Llulla.

A l'extrémité Méridionale du dernier Corrégiment , on trouve celui de Llulla & Chillaos, dont le terrain est fort bas, ce qui le rend humide & chaud : il y a beaucoup de forêts. Il confine à la rivière de Moyabamba qui , prenant sa source dans les Provinces Méridionales du Pérou , forme le fleuve des Amazones. La principale denrée que l'on tire de ce district est le Tabac : on en tire aussi beaucoup de ce fruit qu'on nomme *Amandes des Andes*.

§. VII.

Corrégiment de Patas , ou de Caxamarquilla,

Le climat , les fruits de ce dernier Corrégiment de l'Evêché de Truxillo sont fort variés. On y trouve beaucoup d'or , & le principal commerce des habitans consiste à troquer ce métal pour de la monnoie courante.

EVÊCHÉ DE GUAMANGA.

CET Evêché contient neuf Corrégiemens qui sont *Guamanga*, *Guanta*, *Vilcas Guaman*, *Andaguaylas*, *Guancabélica*, *Angaraés*, *Castro Virréna*, *Parina-Cocha*, *Lucanas*.

§. I.

Corrégiment de Guamanga-

CE Corrégiment s'étendoit d'abord depuis celui de Jauxa jusqu'au pont de Vilcas. Il a maintenant pour bornes les provinces qui l'environnent, & renferme le bourg d'Anco. Son climat est tempéré, assez fertile en grains & en fruits. Les troupeaux qu'on y élève, les cuirs qu'on y fabrique, les confitures en gelée & en conserve qu'on y fait, lui procurent un fort bon commerce. La ville de Guamanga fut fondée en 1539, par François Pizare, sur les ruines d'un village Indien. On lui donna d'abord le nom de *San-Jouan de la Vittoria*, en mémoire de l'Inca Mango, qui se renferma dans les montagnes : elle fut bâ-

tie pour faciliter aux Espagnols la communication entre Lima & Qusco : mais sa première situation ayant paru incommodé pour les besoins de la vie , parce qu'elle étoit trop près des Andes , elle fut transférée où elle est aujourd'hui. Elle est située sur le penchant de quelques collines qui s'étendent vers le Sud , renferment à l'Orient une plaine traversée par une belle rivière. On y compte environ vingt familles nobles qui en occupent le centre & dont les maisons sont hautes , bâties de pierres , bien travaillées & généralement couvertes de tuiles avec des jardins & des vergers. Les faubourgs qui environnent cet espace sont habités par des Indiens dont les maisons , quoique basses , sont de pierres. L'Eglise Cathédrale est aussi fort ornée : son Chapitre est composé d'un Doyen , d'un Archidiacre , d'un Chantre , de deux Chanoines. Les Canoniciats s'obtiennent par le concours. Il y a en outre deux Prébandiers & un Pénitencier. Le Séminaire de l'Evêque se nomme *San Christoval*. L'Eglise de ce Séminaire est la Paroisse des Espagnols. Celle des Indiens se nomme *Sainte Anne* , & a pour Succursales les

Chapelles de Cormença , de Belen , de Saint Sébastien & de Saint Jean Baptiste. L'Eglise des Dominiquains est encore une Paroisse des Indiens : le Curé est un Religieux de cet Ordre. Il y a dans cette ville une Université Royale : les Professeurs en Philosophie , en Théologie & en Droit y jouissent d'un revenu assez considérable. Les Magistrats de la ville sont des Nobles qui ont le Corrégidor pour Président. Outre les Dominiquains , il y a dans cette ville des Cordeliers , des Peres de la Merci , des Augustins , un Hôpital , un Collège , une Hospice , des Religieuses de Sainte Claire , des Carmélites & une Communauté de Dévotes.

§. II.

Corrégiment de Guantá.

Il est à l'Ouest-Nord-Ouest de Guamanga , & commence à quatre lieues de cette ville. Il a vint-cinq à trente lieues de longueur. L'air y est assez bon & le terrain abondant en fruits & en grains. On y trouve des mines d'argent ; mais elles produisent aujourd'hui fort

peu. La riviere de Jauxa forme , dans l'endroit où elle commence à porter le nom de *Tayaxaca* , une Isle où croît en abondance la fameuse herbe qui se nomme *Coca*. Cette herbe , le plomb que l'on tire de ses mines , & les denrées que la Province produit , font le principal commerce de ce Corrégiment.

§. III.

Corrégiment de Vilcas Guaman.

A u Sud-Est de Guamanga , à six ou sept lieues de cette ville , commence le Corrégiment de Vilcas Guaman : il a plus de trente lieues d'étendue. L'air y est tempéré ; les grains , les fruits , les pâturages & les bestiaux y sont en abondance. La plupart de ses habitans sont Indiens : ils fabriquent des Bayettes , des Cordelots & d'autres étoffes de laine , qui se transportent à Cusco , à Potosi & dans d'autres lieux. On trouve dans ce Corrégiment une ancienne Forteresse des Indiens : nous en rapporterons l'inscription dans un autre article. Le bourg de Vilcas Guaman en avoit une qui a été ruinée , & l'on a bâti l'Eglise de ses débris.

§. IV.

Corrégiment d'Andaguaylas.

A l'Orient de Guamanga , en tirant un peu vers le Sud , on trouve le Corrégiment d'Andaguaylas , dont la Jurisdiction s'étend plus de vingt lieues vers l'Est , dans un espace qui est entre deux rameaux de montagnes. Plusieurs petites rivieres qui arrosent son terroir le rendent très-fertile : il produit des cannes de sucre , du maïs , du froment en abondance. Ce pays est un des plus peuplés du Pérou : les familles nobles de Guamanga y ont des Domaines qui leur produisent beaucoup.

§. V.

Corrégiment de Guanca-Belica.

C E Corrégiment commence à trente lieues du Nord de Guamanga. Le terroir est sec & aride : mais il y a une mine abondante de vif argent. La ville de Guanca-Belica est peu considérable , quoiqu'elle ait un Gouverneur particu-

lier. Il y a dans cette ville une fontaine dont l'eau pétrifie tout ce qu'on y jette : on peut même se servir pour les bâtiments de ce qu'elle a pétrifié.

§. VI.

Corrégiment d'Angaraés.

IL dépend du Gouvernement de Guanca-Belica , quoiqu'il ait une Jurisdiction particulière : elle commence à vingt lieues de Guamanga , vers l'Ouest-Nord-Ouest. L'air y est assez sain ; le terrain y produit beaucoup de grains , de fruits , de très-bons pâturages où l'on engrange une multitude de bestiaux.

§. VII.

Corrégiment de Castro Virréna.

IL est à l'Occident de Guamanga , & peut avoir trente lieues d'étendue. Son terroir est rempli de bruyères : on y nourrit beaucoup de cette espece de bétail qu'on nomme *Vicounas* au Pérou , & dont la laine fait une grande partie du commerce de cette contrée.

§. VIII.

Corrégiment de Parina-Cocha.

C E Corrégiment est à vingt lieues de Guamanga vers le Sud : il peut en avoir vingt d'étendue. On y nourrit quelques troupeaux : il y a des grains & des fruits en abondance. Sa plus grande richesse consiste dans des mines d'or & d'argent qui sont plus riches à présent qu'elles ne l'ont jamais été.

— §. IX.

Corrégiment de Lucanas.

A vingt-cinq ou trente lieues de Guamanga , entre l'Ouest & le Sud , on trouve le Corrégiment de Lucanas. Le climat est assez tempéré. Le terrain est fertile ; il produit beaucoup de grains , de fruits & de pâturages dans lesquels on nourrit un grand nombre de troupeaux. Il y a dans ce canton des mines d'argent si abondantes , qu'on les met au nombre des plus grandes richesses du Pérou : les Marchands qu'elles y

Cvj

60 HISTOIRE
attirent y rendent le commerce très-
considérable.

EVÊCHÉ DE CUSCO.

CET EVÊCHÉ, qui est le troisième de l'Audience de Lima, contient quatorze Corrégimens. 1 *Cusco*; 2 *Quispicanchi*; 3 *Abancay*; 4 *Paucartambo*; 5 *Calcaylares*; 6 *Chilques & Musqués*; 7 *Cotabamba*; 8 *Canas & Cauchés ou Tinta*; 9 *Aymaraes*; 10 *Chumbivilcas*; 11 *Lampa*; 12 *Caravaya*; 13 *Asangaro & Asilo*; 14 *Apolobamba*.

§. I.

Corrégiment de Cusco.

L'AIR de ce Corrégiment est assez tempéré, excepté sur les montagnes où il fait plus froid que chaud. On élève des troupeaux dans les lieux élevés, & dans les bas on recueille des grains & des fruits en abondance. Il y a plusieurs villes, bourgs & villages. La Capitale est Cusco, située à treize degrés & demi de latitude australe, & à soixante-dix-huit de longitude du Méridien de

Tolede : elle est à cent vingt lieues Espagnoles de Lima. Du tems des Incas c'étoit la plus grande , la plus peuplée , & la plus belle ville du Pérou , dont elle étoit la Capitale. Sa fondation est attribuée à Mango-Capac , premier Empereur du Pérou : il la peupla d'Indiens sauvages qu'il avoit ramassés sous ses loix. Il la divisa en deux parties qu'il nomma *Hanam Cosco* & *Hurin Cosco* , c'est-à-dire , haut & bas Cusco. L'une étoit occupée par les Indiens qui s'étoient attachés volontairement à Mango-Capac ; l'autre par ceux que Mama Oello , son épouse , avoit attirés avec la même adresse & le même bonheur. Dans le commencement de la fondation de cette ville , les maisons n'étoient que des cabanes qui ne différoient de celles du pays que par l'ordre & l'arrangement : mais , à mesure que l'Empire s'agrandit , sa Capitale s'étendit & s'embellit. Tous les Historiens assurent qu'à l'arrivée de François Pizare , les Espagnols furent étonnés de trouver une ville de cette importance.

Au milieu de la ville , les Incas avoient fait construire une place , où aboutissoient quatre grandes rues qui

reprézentoient les quatre parties de la Monarchie du Pérou. Le concours des Indiens qui venoient s'y établir augmentant tous les jours, on assigna des quartiers pour chaque Province. Ceux qui y étoient une fois établis n'avoient plus la liberté de choisir un autre lieu pour leur demeure : chacun pouvoit y suivre les usages du pays de sa naissance : mais tout le monde étoit obligé d'adorer le Soleil , que les Incas regardoient comme leur pere. On lui avoit élevé un Temple que l'on nommoit *Caracan-cha* : le Grand-Prêtre portoit le nom

Garcilasso , de *Villouna*. Les murailles du Temple
liv. vii , ch. 8 , François Corréal , part. 3 , chap. 6 . étoient incrustées d'or & d'argent , ornées de diverses figures : on y voyoit comme en trophée toutes les figures des

Idoles des peuples que les Incas avoient subjugués. Il y avoit en différents endroits de la ville des édifices souterrains habités par les Devins & les Enchanteurs : les Espagnols y trouverent , après la conquête , une quantité prodigieuse d'or & d'argent.

Vers le Nord de la ville , on voit encore les ruines d'une fameuse Forteresse que les Incas avoient fait bâtir pour leur sûreté. Elles donnent lieu de

croire que les Souverains du Pérou avoient encéint leur principale demeure d'un grand mur taluté , pour fermer tous les passages extérieurs , & pour se conserver en même-tems une communication libre avec la ville par des voûtes souteraines qui conduisoient à trois différents Forts situés dans la ville même : ils entretenoient une nombreuse garnison. Le rempart qui environnoit la Forteresse étoit d'une hauteur extraordinaire , construit de pierres , bien travaillées & d'une grosseur prodigieuse. Celles qui ont résisté au tems sont si grosses , qu'on ne comprend pas comment on a pu , sans le secours d'aucune machine , les tirer des carrières & les transporter dans le lieu où elles sont employées. Les vuides que laisse l'irrégularité de ces grosses masses sont remplis d'autres pierres ajustées avec tant d'art & de proportion , que leur liaison ne s'apperçoit pas facilement. Il y en a qui sont d'une si énorme grosseur , qu'on ne peut même concevoir de machine assez forte pour les remuer. Plusieurs Voyageurs pensent que cette grosseur extraordinaire est formée de diverses parties , dont l'art a

caché les liaisons. Les ouvrages intérieurs de la Forteresse sont presqu'entièrement détruits ; mais la plus grande partie de ceux du dehors subsistent encore , & semblent devoir durer autant que le monde.

Les rues de l'ancien Cusco étoient longues & étroites. Toutes les maisons étoient de pierre , & l'on y comptoit un asiez grand nombre d'édifices Royaux : l'or & l'argent en faisoient la principale décoration. On assure que l'on apportoit à Cusco toutes les richesses de l'Empire , & lorsqu'elles y étoient entrées , il étoit défendu , sous peine de mort , de les en faire sortir. La ville étoit divisée en différents quartiers & traversée par une riviere. De la Forteresse des Incas descendoit un ruisseau qui coupoit la ville du Nord au Midi. Cet espace , qui étoit séparé du reste de la ville par le ruisseau , contenoit trois ou quatre rues où demeuroient tous les Princes du Sang Royal , & leurs logemens étoient rangés suivant les degrés de consanguinité. Cette Capitale de l'Empire du Pérou avoit plusieurs places considérables. Corréal , qui étoit du Sang des Incas , fait la description de ces places , & dit que la

plus grande avoit au moins quatre cens pas de longueur du Nord au Sud , & cent cinquante de largeur de l'Est à l'Ouest.

Cette ville est aujourd'hui de la grandeur de Lima : elle est située dans un ^{Etat présent} de Cusco. terrain fort inégal & sur le penchant de plusieurs collines dont le voisinage offre un emplacement fort commode. Celles qui l'environnent au Nord & à l'Ouest forment un arc. La ville est bordée au Sud-Est par une plaine où aboutissent des allées fort agréables. La plupart des maisons sont bâties de pierres & couvertes de tuiles fort rouges qui produisent un assez bel effet : les appartemens sont bien distribués : tous les ouvrages de menuiserie sont dorés , jusqu'aux moulures des portes : les meubles répondent à cette magnificence.

L'Eglise Cathédrale ressemble à celle de Lima par la grandeur , par l'ordonnance ; mais son architecture est d'un meilleur goût. Il y a neuf Paroisses à Cusco : la premiere est desservie par trois Curés , deux pour les Espagnols , un pour les Indiens.

Il y a un Couvent de Dominicains , dont les principaux murs sont ceux de

l'ancien Temple du Soleil , & le Saint Sacrement se trouve placé dans l'endroit même où cet astre étoit représenté en or. Les Franciscains ont aussi un grand Couvent à Cusco : les Augustins & les Peres de la Merci en ont un assez considérable. Les Jésuites y avoient trois maisons pour l'instruction des jeunes gens. Il y a deux Hôpitaux, l'un pour les Espagnols , l'autre pour les Indiens. Les Couvents de Filles sont au nombre de trois.

La ville est gouvernée par un Corrégidor & des Régidors qui sont tirés de la première Noblesse. Le Chapitre est composé de cinq Dignitaires , de quatre Chanoines. Il y a trois Collèges dans Cusco : l'un est un Séminaire sous la direction de l'Evêque ; on y enseigne le Latin , la Philosophie & la Théologie : les Jésuites enseignoient les Belles-Lettres dans le second ; le troisième est destiné à l'instruction des jeunes Indiens. Les deux premiers ont le titre d'Université , & l'on y confere tous les degrés , jusqu'au Doctorat.

Il y a trois Tribunaux de Justice ; l'un pour les Droits Royaux ; l'autre est l'Inquisition ; le troisième se nomme *la Cruzada*.

On compte dans cette ville trois ou quatre mille Espagnols & douze mille Indiens. L'air y est très-pur, quoiqu'un peu froid à cause du voisinage des Andes. On voit dans la vallée d'Yucai, qui en est à quatre lieues, les débris des maisons de campagne des anciens Incas. La plus grande partie de cette belle vallée appartient à l'Evêque de Cusco ; le reste est aux Nobles Espagnols de la ville. On y transporte les malades, & ils ne sont jamais long-tems à se rétablir.

D'autres vallées rendent le voisinage de cette ville extrêmement agréable : il y a des mines d'or très-riches.

§. II.

Corrégiment de Quispicanchi.

IL commence presque aux portes de Cusco, du côté du Sud, & s'étend plus de vingt lieues de l'Est à l'Ouest : presque tout ce terrain appartient aux familles Nobles de Cusco. On y recueille du froment, du maïs, des racines & des fruits en abondance. On y fabrique des baguettes & des droguets de laine. Une

partie de cette Jurisdiction confine à des forêts qui sont habitées par des Indiens sauvages. Ce canton du Corrégiment de Quispicanchi produit beaucoup de Coca, qui fait un des principaux commerce du pays.

§. III.

Corrégiment d'Abancay.

Ce Corrégiment commence à quatre lieues Nord-Est de Cusco : il a plus de trente lieues d'étendue : l'air y est assez chaud. On y voit de vastes plantations de cannes douces, dont on tire du sucre admirable. Il y a du froment, du maïs & d'autres denrées. C'est dans ce Corrégiment qu'on trouve la fameuse vallée de Xaquixaguana, par corruption Xajaguana, où Gonzale Pizare fut défait & pris par le Président de la Gasca.

§. IV.

Corrégiment de Paucartambo.

Il est à huit lieues de Cusco vers l'Est ; a une étendue assez considérable.

Du tems des Incas il produisoit plus de Coca que les autres : mais ce commerce y a diminué depuis que les autres Provinces l'ont adopté : il est d'ailleurs assez fertile en grains & en fruits.

§. V.

Corrégiment de Calcaylares.

IL commence à quatre lieues de Cusco vers l'Ouest. Il l'emporte sur tous les autres par la douceur de son climat , par son extrême fertilité en grains & en fruits fort délicats. Le sucre y est d'une bonté admirable : il est naturellement aussi ferme & aussi blanc que celui qui sort des raffineries d'Europe.

§. VI.

Corrégiment de Chilques & de Musqués.

C E Corrégiment commence à sept ou huit lieues au Sud-Ouest de Cusco , & s'étend à plus de trente. Le terroir produit des grains en abondance , & nourrit beaucoup de bestiaux. Les Indiens qui y sont établis fabriquent plusieurs sortes d'étoffes de laine.

§. VII.

Corrégiment de Cotabamba.

IL est à vingt lieues au Sud-Ouest de Cusco, s'étend entre les deux rivières d'Abancay & d'Apurima, a plus de trente lieues. L'air y varie selon la situation des lieux ; le terroir nourrit beaucoup de bestiaux, produit quantité de fruits & de grains. Il y a des mines d'or & d'argent ; mais elles rendent beaucoup moins qu'autrefois.

§. VIII.

Corrégiment de Canas & Cauchés, ou Tinta.

IL commence à vingt lieues au Sud de Cusco, & s'étend du même nombre au Nord, au Midi, à l'Est & à l'Ouest. La Cordeliere le divise en deux parties : l'une nommée *la partie haute*, qui est située dans les montagnes & s'appelle *Canas*; l'autre, *la partie basse* : elle porte le nom de *Cauchés*. La dernière jouit d'un air tempéré & produit toutes for-

tes de grains : la premiere est plus exposée au froid & n'a gueres que des pâturages où l'on nourrit toutes sortes de bestiaux. Dans les grandes prairies , qui sont entre les Cordelieres , on nourrit tous les ans vingt-cinq à trente mille mules qu'on y amène du Tacuman , & qui se vendent aux Foires du pays où l'on se rend de toutes les Provinces du Pérou. On trouve dans Canas une célèbre mine d'argent à laquelle on a donné le nom de *Condanama*.

§. IX.

Corrégiment d'Azmaras.

On le trouve à quarante lieues au Sud-Ouest de Cusco : son étendue est de trente lieues. Le terrain produit beaucoup de grains & de sucre. On y nourrit quantité de troupeaux : il y a beaucoup de mines d'or & d'argent ; mais elles ne sont pas si riches qu'elles l'étoient autrefois.



§. X.

Corrégiment de Chumbi-Vilcas.

A l'Ouest de Cusco , & à la distance de quarante lieues , on entre dans le Corrégiment de Chumbi-Vilcas. Il peut avoir trente lieues d'étendue , fournit beaucoup de grains & de bestiaux. On y trouve des mines d'or & d'argent.

§. XI.

Corrégiment de Lampa.

Ce Corrégiment est à trente lieues de la même ville : c'est la principale des Provinces comprises sous le nom de Collao. Ce pays est mélé de plaines & de collines très-riches en pâturages , & toujours couvertes d'un grand nombre de troupeaux : le climat est cependant froid ; il ne produit que des Papas & des Quinoas. Il y a des mines d'argent qui sont fort riches.



§. XII.

§. XII.

Corrégiment de Caravaya.

IL commence à soixante lieues au Sud-Est de Cusco , & peut en avoir cinquante d'étendue. L'air y est généralement froid , à l'exception de quelques lieux bas où l'on recueille un peu de Coca. Il y a beaucoup de grains , de fruits & de bons pâturages. Tout ce pays est rempli de mines d'argent. Il y a des lavoirs qui sont fort renommés. Cette Province est séparée des Indiens Idolâtres par une rivière qui charriant d'or dans son sable , qu'en divers tems de l'année , les Chefs de ces Sauvages envoient des détachemens pour le recueillir , & qu'ils en ramassent assez pour payer le tribut qu'ils doivent à l'Espagne. En 1713 , on découvrit sur la montagne d'Ucuntaya une croûte d'argent presque pur , dont on tira plusieurs millions : mais le dessous étoit de la pierre. Il y a plusieurs mines d'or entre lesquelles on vante celle d'Aporoma , dont l'or est à vingt-trois carats. On y trouve aussi des mines d'argent.

§. XIII.

Corrégiment d'Asangaro & d'Afilo.

Le Corrégiment d'Asangaro & d'Afilo est à cinquante lieues au Sud de Cusco. L'air y est fort froid : il n'y a que des pâturages où l'on nourrit de nombreux troupeaux qui font tout son commerce. Il y a cependant quelques mines d'argent au Nord-Est. Les Papas, les Quinoas & la Canuaga y croissent en abondance. Ce Corrégiment est du ressort de l'Audience de Charcas.

§. XIV.

Corrégiment d'Apolobamba.

A soixante lieues de Cusco, sur les frontières des Moxes qui sont des Missions, on trouve sept villages Indiens de diverses Nations nouvellement convertis : on leur a donné un Officier revêtu de l'autorité civile & militaire, qui commande à la Milice de leurs sept Communautés, autant pour faire respecter les Missionnaires, que pour les

DES AMÉRICAINS. 75
défendre contre les entreprises des Indiens Idolâtres.

EVÊCHÉ D'ARÉQUIPA.

CET EVÊCHÉ est divisé en six Corpstégimens qui sont 1 Aréquipa ; 2 Camana ; 3 Condéhuas ; 4 Caylloma ; 5 Maquagua ; 6 Arica.

§. I.

Corrégiment d'Aréquipa.

CE Corrégiment contient la ville d'Aréquipa & quelques villages qui sont aux environs. Le terroir de ce canton est toujours couvert de fruits , de grains & de verdure , parce qu'on n'y éprouve jamais la stérilité de l'été. Les pâturages y sont si abondans , que les troupeaux toujours nombreux & gras ne peuvent les consumer.

La ville d'Aréquipa , qui est la Capitale du Dioceſe , fut fondée , par François Pizare , dans un lieu qui portoit déjà ce nom : on la transféra ensuite dans la vallée de Quilca à vingt lieues de la mer. C'est aujourd'hui une

Dij

des plus grandes villes du Pérou. Elle est fort avantageusement située : les maisons sont bâties en pierres & fort richement meublées. Son climat est si doux qu'on n'y ressent jamais aucun excès de froid & de chaud. La campagne est sans cesse émaillée de fleurs : ce printemps continual en éloigne toutes les maladies qui viennent de l'intempérie des saisons. Une rivière qui passe sous les murs de la ville , entraîne , par des canaux qu'on a conduits dans les rues , toutes les immondices qui pourroient infecter l'air. Tous ces agréments sont diminués par les tremblemens continuels auxquels cette ville est sujette : on en a subi quatre dans les années 1582 , 1600 , 1604 , 1625. Elle est cependant très-peuplée. Le Gouvernement civil & militaire est entre les mains du Corrégidor. Il y a en outre un Conseil de Régidors , qui sont élus tous les ans à la pluralité des voix & pris entre les Nobles. Cette ville étoit autrefois du Diocèse de Cusco : elle en fut séparée en 1609 , & on y établit un Siège Episcopal. Le Chapitre est composé de cinq Dignitaires , le Doyen , l'Archidiacon , le Chantre , le Trésorier .

xier, l'Ecolâtre : il y a en outre cinq Canonicats. Il y a deux Paroisses pour les Espagnols & une pour les Indiens. Il y a dans cette ville sept Communautés d'Hommes, un Séminaire pour les Ecclésiastiques employés au service de la Cathédrale, & trois Couvents de Filles. Il y a des Commissaires de l'Inquisition & de la Croisade, avec un Tribunal pour les deniers Royaux.

§. II.

Corrégiment de Camana.

EN suivant les Côtes de la Mer du Sud, on traverse le Corrégiment de Camana qui renferme plusieurs déserts. Il s'étend, du côté de l'Est, vers les premières montagnes de la Cordeliere. On y trouve beaucoup d'ânes & quelques mines d'argent qui sont assez négligées.

§. III.

Corrégiment de Condéfuios.

A cinquante lieues d'Aréquipa vers le Nord, on entre dans ce Corrégiment.

D iiij

qui peut avoir trente lieues d'étendue : L'air & le terroir y sont différents , suivant la situation des lieux. On y trouve une sorte de cochenille sauvage , dont les Indiens font commerce avec les Provinces où l'on fabrique des étoffes de laine. Ils la réduisent en poudre & la mélangent avec du maïs violet , pétrissent le tout ensemble , en font de petits pains quarrés auxquels ils donnent le nom de *Mango* : ils les vendent une piastre la livre. Il y a dans ce pays beaucoup de mines d'or & d'argent : mais elles ne sont pas , à beaucoup près , si riches qu'autrefois.

§. IV.

Corrégiment de Caylloma.

IL est à trente lieues d'Aréquipa. Il y a des mines d'argent qui fournissent beaucoup , quoiqu'on y ait continuellement travaillé , depuis leur découverte qui fut faite dès le commencement de la conquête. Le pays est si froid qu'il n'y croît ni grains ni fruits : on en trouve cependant sur la pente des montagnes & des espaces qui les séparent. On

trouve, dans certains cantons, une prodigieuse quantité d'ânes sauvages.

§. V.

Corrégiment de Maquagna.

IL commence à quarante lieues d'Arequipa, vers le Sud, & en a quarante d'étendue, à la distance de feize des côtes. Il y a plusieurs bourgs dont le principal se nomme *Maquagna*: il est peuplé d'Espagnols, entre lesquels on compte plusieurs Nobles qui sont assez riches. L'air de ce canton est fort doux, & le terroir est rempli de vignobles qui fournissent beaucoup de vin & d'eau-de-vie. Il y a des papas & des olives.

§. VI.

Corrégiment d'Arica.

C'est le dernier de cet Evêché : il est situé le long des Côtes de la Mer du Sud. Comme l'air y est chaud, mal sain, la plus grande partie du terroir est stérile : on y trouve cependant de l'axi & du piment en abondance, &

cette épicerie qui est fort recherchée dans toute l'Amérique Méridionale , fait un commerce considérable pour les habitans. Il y a dans quelques cantons des olives qui sont de la grosseur d'un œuf de poule , & sont aussi délicates que les meilleures de l'Europe.

ARTICLE II.

Audience de Los Charcas.

CETTE Province est , à peu de chose près , aussi grande que celle de Lima ; mais elle est beaucoup moins peuplée , parce qu'il y a des déserts & des montagnes couvertes de bois épais , & qu'elle est traversée par les hautes montagnes de la Cordeliere des Andes. On compoit autrefois , sous le nom de Charcas , diverses contrées peuplées par un nombre prodigieux d'Indiens : mais aujourd'hui sa Jurisdiction commence , du côté du Nord , à Vilcanota , lieu appartenant au Corrégiment de Lampa dans le Diocèse de Cusco ; de-là , elle s'étend vers le Sud jusqu'à Buenos-Aires. A l'Orient elle touche au Brésil , & n'a pour bornes

de ce côté que la célèbre ligne de démarcation. Elle touche , à l'Occident , la Côte de la Mer du Sud : le reste de cette Province confine au Royaume du Chili. Elle est entre le quinzième & le trente-cinquième degré de latitude Méridionale , le trente-unième & le cinquante-cinquième de longitude Occidentale, Les Empereurs du Pérou n'avoient encore soumis qu'une partie de ce pays , lorsque les Espagnols en entreprirent la conquête. On compte dans cette vaste étendue un Archevêché , qui est *la Plata* , & cinq Evêchés , qui sont 1 *la Paz* ; 2 *Santa-Cruz de la Sierra* ; 3 *Tacuman* ; 4 *Paraguay* ; 5 *Buenos-Aires*. Ils sont divisés comme ceux de Lima en plusieurs Corrégimens.

ARCHEVÊCHÉ DE LA PLATA.

IL y a quatorze Corrégimens dans cet Archevêché qui sont 1 *Plata* ; 2 *Tomina* ; 3 *Porco* ; 4 *Taya ou Chichas* ; 5 *Lipes* ; 6 *Amparaès* ; 7 *Oruro* ; 8 *Pillaya ou Paspaya* ; 9 *Cochabamba* ; 10 *Chayantas* ; 11 *Paria* ; 12 *Carangas* ; 13 *Cicacica* ; 14 *Atacama*.

§. I.

Corrégiment de Plata.

La ville de Plata , qui porte aussi le nom de *Chuquisaca* , est la Capitale de ce Corrégiment , mense de l'Archevêché. Elle fut fondée en 1539 , par le Capitaine Pedro d'Anzurez , sous les ordres de François Pizare , & sur les ruines d'un bourg Indien nommé *Chuquisaca* , à peu de distance d'une montagne nommée *el Porco* , où il y avoit quelques mines d'argent qui en avoient fourni une prodigieuse quantité aux Empereurs du Pérou. Ce fut à cause de ces mines que les Fondateurs de la ville lui donnerent le nom de *Cusdad de la Plata* , qui signifie , *cité d'argent*. Celui du bourg s'est cependant conservé , & l'on nomme la ville indifféremment *Plata* ou *Chuquisaca*.

Elle est située dans une petite plaine , à huit degrés vingt minutes dix secondes de latitude Australe , est environnée de montagnes qui la mettent à l'abri des vents. La chaleur n'y est point excessive en été : mais pendant l'hiver ,

qui dure depuis le mois de Décembre jusqu'à celui de Mars , les pluies y sont fréquentes & presque toujours accompagnées de tonnerre & d'éclairs. Dans tous les autres mois de l'année l'air y est tranquille & serein. Les maisons y sont de pierres & couvertes de tuiles. Celles de la principale place ont un étage , sans compter le rez-de-chaussée. Elles sont grandes , bien distribuées , accompagnées de jardins & de vergers. L'eau courante y est rare ; mais il y en a une quantité suffisante pour la consommation des habitans , depuis qu'on a pris le soin de la distribuer par des fontaines publiques , dans plusieurs quartiers de la ville. On y compte quatorze mille habitans Espagnols & Indiens.

L'Audience Royale de Charcas fut établie à Plata en 1559 : elle a pour Chef un Président qui est en même-tems Gouverneur & Capitaine Général de toutes ces Provinces , à l'exception de celles de Santa-Cruz de la Sierra , de Tucuman , du Paraguay & de Buenos-Aires , qui sont indépendans pour le Militaire. L'Audience de Plata est composée , outre le Président , de cinq Auditeurs , d'un Fiscal , d'un second Fiscal

qui est Protecteur des Indiens, & de deux Auditeurs supernuméraires. Le Corps de Ville est, comme celui des autres villes, composé de Régidors qui sont ordinairement choisis dans le Corps de la Noblesse de la ville : ils ont le Corrégidor pour Chef. Il y a deux Alcades pour la Police.

L'Eglise de cette ville fut érigée en Evêché dès l'an 1551 : elle reçut le titre de Métropole en 1608. L'Archevêque & l'Official forment le Tribunal Ecclésiastique, indépendamment de celui de l'Inquisition, de celui de la Croisade, & de celui du bien des Défunts : le premier dépend de l'Inquisiteur de Lima.

La ville de Plata a deux Paroisses : la première est desservie par deux Curés ; l'un pour les Espagnols, l'autre pour les Indiens : la seconde est presqu'entièrement composée d'Indiens. On compte dans cette ville huit Couvents, six d'Hommes, & deux de Filles : les Eglises de ces Couvents sont magnifiques. Il y a une Université assez considérable : on y donne pendant toute l'année des leçons publiques dans deux Collèges. Il y en a un qui est en même-tems Sémi-

naire , & qui dépend de l'Archevêque.

On trouve à deux lieues de Plata une rivière nommée *Cachimayo* , dont les bords sont ornés d'un grand nombre de maisons de campagne. Il y en a une autre nommée *Pilco-Mayo* qui coule à six lieues de la ville sur le chemin du Potosi , à six lieues de Plata : elle fournit d'excellent poisson pendant une partie de l'année : on la traverse sur un grand pont de pierre.

La Jurisdiction de ce Corrégiment est si étendue vers l'Occident , qu'elle renferme la ville de Potosi , à laquelle les Voyageurs donnent le titre d'Impériale. Ville de
Potosi.
Les fameuses mines d'argent qu'on découvrit en 1545 dans la montagne de ce nom , & dont nous parlerons dans la suite , y attirerent tant de monde , qu'il s'y forma une ville également opulente que peuplée. On ne lui donne pas moins de deux lieues de circuit. L'air de la montagne est froid & sec , ce qui rend le terroir de la ville aride & stérile. Il n'y croît ni fruits , ni grains , ni herbe : mais on y apporte tant de vivres des autres Provinces du Pérou , qu'on y est dans une abondance continue. Il s'y fait un commerce presqu'aussi considérable que dans les autres villes.

rable qu'à Lima. On y a établi le Conseil des Finances qui étoit autrefois à Plata. Il y a des Eaux Minérales dont on vante la vertu : elles sont chaudes, & on les nomme *Bains de Dom Diégo.*

§. III.

Corrégiment de Tomina.

IL commence à dix-huit lieues au Sud de Plata, & cotine aux Indiens sauvages, nommés *Chiriguans*. L'air y est chaud : son terroir produit des grains, des fruits & beaucoup de sucre. Il peut avoir quarante lieues d'étendue.

§. III.

Corrégiment de Porco.

Ce Corrégiment commence près de la ville de Potosí, à vingt-cinq lieues de Plata, & s'étend environ vingt lieues vers l'Occident. L'air y est froid & peu favorable aux semences & aux fruits ; mais il y a de beaux pâturages. C'est dans ce Corrégiment qu'on trouve la célèbre montagne de Porco, dont les

mînes, ouvertes par les Incas, furent les premières auxquelles les Espagnols firent travailler après la conquête.

S. IV.

Corrégiment de Taya ou Chichas.

IL est à trente lieues au Sud de Plata ; en a environ trente-cinq d'étendue. L'air y est chaud dans une partie , froid dans une autre , & le terroir est fertile à proportion. On y nourrit beaucoup de bestiaux. Il y a un grand nombre de mines d'or & d'argent. A l'extrémité de sa Jurisdiction , sur les confins des Indiens Idolâtres , on trouve un fleuve nommé *Tipuanys* , dont le sable est mêlé de beaucoup d'or.

S. V.

Corrégiment de Lipes.

Du même côté , en tirant un peu vers le Sud-Ouest de Plata , on trouve le Corrégiment de Lipes , dont l'étendue est aussi de vingt-cinq lieues. L'air y est très-froid : le terroir est couvert

de pâturages où l'on nourrit de nombreux troupeaux de *Vicunas*, d'*Alpuca*s, ou *Tarugas* & de *Llamas*, animaux assez communs dans les hautes montagnes où le froid est continu. Il y a des montagnes d'or dans le Corrégiment de Lipes ; mais elles sont abandonnées aujourd'hui , quoiqu'elles aient été exploitées autrefois avec beaucoup de profit , principalement celle d'*Abitanis* où le métal étoit si abondant , qu'on le coupeoit avec le ciseau.

§. VI.

Corrégiment d'Amparaès.

Il est à peu de distance de Plata ; vers l'Orient , & s'étend jusqu'aux Corrégimens de l'Evêché de Santa-Cruz de la Sierra. Le Corrégidor de cette Province a sous sa Jurisdiction les Indiens qui résident à Plata. Le terroir est fort varié ; on y trouve quelques troupeaux & beaucoup de grains , principalement de l'orge qui est son principal commerce.



s. VII.

Corrégiment d'Oruro.

Au Nord de Plata , on trouve le Corrégiment d'Oruro. La Capitale se nomme *Saint Phippe d'Austria d'Oruro* : elle est située à quarante lieues de Plata. Ce pays n'est fertile qu'en pâtures ; mais il renferme quantité de mines d'or & d'argent. Les premières sont peu exploitées par les Espagnols , parce qu'ils sont persuadés que les Incas les ont épuisées : mais les secondes ont fourni de grandes richesses à l'Espagne. Elles sont aujourd'hui remplies d'eau qu'on a beaucoup de peine à épuiser. Celles de Papo , qui sont à douze lieues de Saint Philippe , rendent encore abondamment. La ville d'Oruro ou de Saint Philippe , est grande , bien peuplée & fait un très-grand commerce.

s. VIII.

Corrégiment de Pilaya ou Paspaya.

IL commence à quarante lieues de distance , vers le Sud , de Plata : la

plus grande partie de son district est située dans les coulées, où l'air est fort bon : elles produisent toutes sortes de grains & de fruits, de légumes, & quantité de raisin, ce qui procure à ses habitants un commerce avantageux avec les Provinces voisines.

S. IX.

Corrégiment de Cochabamba.

Ce Corrégiment commence à cinquante lieues Sud-Est de Plata, & à cinquante-six de Potosí. Sa Capitale, qui porte le même nom, est une des principales villes du Pérou, & sa Jurisdiction s'étend, de quelques côtés, à plus de quarante lieues. La ville de Cochabamba est située dans une plaine fertile & fort agréable. Tout le pays est arrosé d'un grand nombre de rivières & de ruisseaux, qui le rendent très-fertile, & l'ont fait nommer le *Grenier de l'Archevêché de Plata* & de *l'Evêché de la Paz*. L'air y est généralement sain : l'on trouve des mines d'argent dans quelques endroits.

§. X.

Corrégiment de Chayantas.

A cinquante lieues au Nord-Est de Plata , on entre dans le Corrégiment de Chayantas qui a quarante lieues d'étendue. Ce pays est fameux par ses mines d'or & d'argent. Celles d'or fournissoient beaucoup autrefois ; mais on les néglige aujourd'hui. Celles d'argent sont exploitées avec soin & rendent quantité de métal. Il y a dans cette Jurisdiction une rivière qui roule beaucoup d'or dans son sable. Le terroir nourrit assez de bestiaux pour la subsistance de ses habitans.

§. XI.

Corrégiment de Paria.

Ce Corrégiment commence à soixante-dix lieues Nord-Est de Plata : il en a plus de quarante d'étendue. L'air y est froid , & le terroir n'y offre que des pâturages qui nourrissent une prodigieuse quantité de bestiaux. Cette

Province fournit d'excellens fromages à tout le Pérou. Elle tire son nom d'un grand lac qu'elle renferme , & qui est formé de l'écoulement des eaux de celui de *Titicaca* ou *Chacuita*.

§. XII.

Corrégiment de Carangas.

IL est à soixante & dix lieues Ouest de Plata , & en a plus de cinquante. L'air y est si froid qu'il ne produit que des Papas , des Quinoas & des Canaguas : mais il nourrit beaucoup de bestiaux. On y trouve quantité de mines d'argent , entre lesquelles on donne le premier rang à celle de Turco , parce qu'elle est entièrement de *Machacado* , c'est le nom que les Mineurs donnent au Minerai , lorsque les filons du métal forment un tissu dans la pierre avec laquelle ils sont mêlés. Il y a dans cette contrée d'autres mines qui ne sont pas , à la vérité , si riches ; mais on les trouve plus singulieres. Ce n'est ni dans le roc ni dans les montagnes qu'il faut creuser ; c'est dans le sable , où il suffit de faire un trou , pour en tirer des

morceaux d'argent qui n'ont presque point de mélange de sable.

s. XIII.

Corrégiment de Cicacica.

Le Corrégiment de Cicacica est au Nord , à quatre-vingt-dix lieues de Plata & à quarante de la Paz. Le bourg qui donne le nom à la Province appartient à l'Archevêque de Plata avec tout ce qui est au Sud. La plus grande partie des terres qui sont au Nord , dépendent du Diocèse de la Paz. On donne à ce Corrégiment plus de deux cens lieues d'étendue. Dans les parties où l'air est chaud , il produit une grande abondance de Coça qui lui fait un commerce considérable. Les parties froides n'ont que des pâturages où l'on nourrit diverses sortes de bestiaux. Il y a des mines d'argent ; mais elles n'approchent pas de celles de Carangas,

s. XIV.

Corrégiment d'Atacama.

Il s'étend assez loin sur les Côtes

Occidentales de la Mer du Sud, & prend son nom d'un bourg qui est à plus de cent vingt lieues de Plata. Le terroir est fertile; mais rempli de sable en quelques endroits, principalement vers le Sud, où le Pérou est séparé du Chili par un grand désert. On pêche sur cette côte une prodigieuse quantité de Tollos, espèce de poisson qui se transporte salé dans toutes les Provinces intérieures, & dont il se fait un grand commerce.

EVÉCHE DE LA PAZ.

LA Province où la ville de la Paz est située, portoit autrefois le nom de Chuquiapu, & par corruption Chuquiabo. Ce pays avoit été conquis par les Incas. Lorsque les Espagnols s'en furent rendus maîtres, le Président de la Gasca y fit bâtir une ville & lui donna le nom de la Paz, pour éterniser l'honneur qu'il avoit eu d'éteufer une révolte qui s'étoit formée, & de donner la paix au Pérou. Il vouloit d'ailleurs favoriser le commerce entre les villes d'Aréquipa & de Plata, éloignées de cent soixante-dix lieues l'une de l'autre, sans qu'il y eût aucune place de considéra-

tion dans l'intervalle. Elle fut érigée en Siège Episcopal en 1608, après avoir dépendu près de soixante ans du Diocèse de Plata. L'Evêché de la Paz contient six Corrégimens, qui sont 1 *la Paz*; 2 *Omasnios*; 3 *Pacajes*; 4 *Lericaxas*; 5 *Chicuite*; 6 *Paucar-Colla*.

§. I.

Corrégiment de la Paz.

Ce Corrégiment est fort borné : sa Jurisdiction n'a d'autre étendue que la ville & son territoire. La ville est de médiocre grandeur : elle est bâtie dans les coulées de la Cordelière, sur un terrain inégal. Les collines qui l'environnent bornent la vue de toutes parts, excepté du côté d'une rivière qui traverse la vallée : elle s'étend même fort peu au-delà. Cette rivière est peu considérable : mais elle déborde quelquefois &c; devient alors si rapide, qu'elle entraîne des rochers considérables : elle roule dans ses eaux des morceaux d'or, qu'on ramasse après le débordement. En 1730, un Indien, se lavant les pieds sur la rive, en trouva un si gros que le Marquis de

Castel Fuert l'acheta douze mille piastres , & l'envoya au Roi d'Espagne comme une rareté digne du Cabinet Royal.

La ville de la Paz est gouvernée par le Corrégidor & les Magistrats ordinaires. Outre la Cathédrale , il y a une Paroisse qui est desservie par deux Curés , & trois autres Eglises qui sont Sainte Barbe , Saint Sébastien & Saint Pierre ; six Couvents d'Hommes & deux de Filles ; enfin un Séminaire pour les jeunes gens qui se destinent à l'Etat Ecclésiastique. Le Chapitre est composé d'un Doyen , d'un Archidiacre , d'un Chantre & de six Chanoines.

Le voisinage des montagnes , qui ne sont éloignées que de douze lieues des murs , rend la plus grande partie du pays froide & sujette aux gelées fortes , aux neiges & aux frimats ; mais la ville est à couvert de ces désagréemens par sa situation. Il y fait même chaud , & l'on cultive aux environs des cannes de sucre , de la cora , du maïs & diverses sortes de fruits. Les montagnes voisines sont couvertes d'arbres dont on estime le bois. On y trouve des ours , des tigres & des léopards. A quatorze lieues vers l'Est , dans les mêmes montagnes ,

tagnes, on en distingue une fort haute qui renferme de grandes richesses. Un coup de tonnerre en détacha une roche vers le commencement de ce siècle, on y trouva tant d'or, que, pendant un tems assez considérable, l'oncse ne valut que huit piaftres dans la ville. On a fait plusieurs tentatives pour exploiter cette mine, mais elles ont toutes mal réussi, parce que la montagne est continuellement couverte de neige.

§. II.

Corrégiment d'Omasnios.

IL commence presqu'aux portes de la Paz, vers le Nord-Ouest. Il a vingt lieues d'étendue & ses bornes du côté de l'Occident sont les rives du fameux lac de Titicaca, ou Chicuito. L'air y est froid, aussi le terroir ne produit que des pâturages où l'on nourrit beaucoup de bestiaux. Les Indiens qui habitent près du lac, s'attachent à la pêche, & font un commerce avantageux de leur poisson.



§. III.

Corrégiment de Pacajes.

Au Sud-Est de la Paz , on entre tout-d'un-coup dans le Corrégiment de Pacajes , qui ressemble beaucoup au précédent par les qualités de l'air & du terroir : mais il y a un grand nombre de mines d'argent : les Espagnols en exploitent cependant fort peu. Ils craignent que les Incas ne les aient épuisées , & d'y faire des dépenses inutiles. On y a découvert des mines de jaspe : il est d'une blancheur extrême ; on s'en sert dans tout le Pérou pour mettre aux fenêtres des maisons & des Eglises. On y trouve encore des carrières de marbre de diverses couleurs ; une mine d'émeraude : mais la difficulté du travail décourage les Espagnols : ils n'en tirent pas un grand profit. C'est dans les mines de ce Corrégiment que se trouve le fameux mineraï d'argent , nommé *Vereguenla* , & les montagnes de Santa Juana & de Tampaya , d'où l'on a tiré tant de richesses.

§. IV.

Corrégiment de Laricaxas.

À peu de distance des terres de la Paz, on entre dans le Corrégiment de Laricaxas. Il a cent dix-huit lieues de l'Est à l'Ouest, & trente du Nord au Sud. Ce pays jouit de toutes sortes de climats : ses productions sont à peu près les mêmes que celles du district de Carabaya, auquel il confine du côté du Nord. Il y a une prodigieuse quantité de mines d'or dont le titre ordinaire est de vingt-trois carats & trois grains. Une de ses montagnes en donnaït vers le commencement de ce siècle une très-grande quantité à ce titre : mais la mine s'est remplie d'eau, & l'on s'est efforcé en vain de la saigner en perçant la montagne.

§. V.

Corrégiment de Chicuito.

IL commence à vingt lieues de la Paz, vers l'Ouest, & s'étend l'espace
E ij

de vingt-huit du Nord au Sud, & de plus de quarante de l'Est à l'Ouest. L'air y est toujours si froid que la gelée & la neige y règnent successivement pendant toute l'année. Le terroir ne produit que des Papas & des Quinoas. On engraisse avec leur racine des troupeaux, pour lesquels on reçoit en échange toutes sortes de denrées de Cochabamba. Il y a dans les montagnes des mines d'argent qui étoient autrefois fort riches.

Lac considérable. Le Lac Titicaca dont ce Corrégi-
ment touche le bord occidental, est
situé dans les Provinces connues sous
le nom de Collao. C'est le plus grand de
tous les Lacs connus dans cette partie
de l'Amérique. Il a quatre-vingt lieues
de circuit & autant de profondeur. Il
reçoit les eaux de dix à douze grandes
rivieres & de plusieurs petites. Celle du
Lac est si épaisse & si dégoûtante qu'on
ne peut en boire. On y prend deux for-
tes de poissons ; les uns fort gros & très-
bons : les Indiens les nomment Suchis ;
les autres petits & très-mauvais, que
les Espagnols nomment Bogas. Il s'y
trouve aussi beaucoup d'oiseaux aqua-
tiques. Ses bords sont couverts d'une
espèce de glayeul de jonc.

Il renferme plusieurs îles : il y en a une remarquable par sa grandeur : elle formoit anciennement une colline que les Incas firent aplanir. Manco-Copac, Fondateur de l'Empire du Pérou, publia que le Soleil, son pere, lui avoit ordonné aussi bien qu'à Mama Aëllo Hu-ca, sa femme & sa sœur, de composer dans cette île des loix raisonnables & justes pour délivrer leurs peuples de la barbarie. Depuis ce tems l'île fut respectée comme un Sanctuaire, & les Incas, après en avoir aplani le terrain, y firent bâtir un Temple au Soleil. Ce Temple étoit un des plus somptueux de l'Empire : les murailles étoient revêtues de plaques d'or & d'argent : mais ces richesses n'égaloient pas celles qui s'étoient accumulées autour, où tous les sujets de l'Empire, obligés de le visiter une fois l'an, apportoient en offrande une certaine quantité d'or, d'argent & de pierres précieuses. On est persuadé que les Péruviens, voyant leur pays soumis aux Espagnols, jetterent tous ces trésors dans le Lac. Ses bords se rétrécissent & forment vers le Sud une espece de golfe au bout duquel sort une rivière qui va former le Lac Par.

Pont singu-
lia-
ria. On voit encore sur cette riviere un
Pont de glayéuls & de joncs , inventé
par les Incas , pour faire passer leur ar-
mée en allant à la conquête des Provin-
ces de Collafuio. Quoique l'eau de cet-
te riviere paroisse dormante à la super-
ficie , elle coule cependant avec beau-
coup de rapidité en dessous. L'Incas qui
entreprit cette conquête fit couper une
forte de paille nommée *Ichu* , qui se
trouve en abondance sur toutes les col-
lines des bruyeres du Pérou. Il en fit
faire quatre gros palans qu'on tendit au-
dessus de l'eau , d'une rive à l'autre. Il
fit mettre dessus , en travers , une pro-
digieuse quantité de bottes de jone &
de glayéuls sécs , liées les unes sur les
autres & bien amarrées aux palans. On
mit sur le tout deux autres palans bien
tendus , qui furent couverts de maté-
riaux , liés & amarrés comme les pre-
miers. Ce Pont singulier a six aunes de
largeur , & n'est élevé que d'une & demie
au-dessus de l'eau. On a toujours pris
soin de l'entretenir ou de le renouveler ,
& toutes les Provinces voisines sont
également obligées de contribuer aux ré-
parations. Ce Pont sert au commerce des
Provinces qui sont au-delà de la riviere.

§. VI.

Corrégiment de Paucar-Colla.

C'EST le dernier de cet Evêché. Sa Jurisdiction confine , du côté du Sud , à celle de Chicuito , & son climat est à peu près le même. On y nourrit quantité de moutons tant de l'Europe que du pays. Les Indiens en employent la laine à faire des sacs , en quoi consiste une partie de leur commerce. Il a pour Capitale une ville nommée *Puno*. Les montagnes renferment des mines d'argent : mais la difficulté d'en tirer l'eau , les fait négliger aujourd'hui. Elles étoient autrefois si riches qu'on y coupeoit le métal au ciseau.

EVÊCHÉ DE SANTA-CRUZ DE LA SIERRA.

CET Evêché ou cette Province forme un Gouvernement particulier. Quoi qu'il soit d'une vaste étendue , il contient peu d'Espagnols. Presque tous ses bourgs sont des Missions auxquelles on donne le nom de *Missions du Paraguay*.

La Capitale, qui porte le nom de *Santa-Cruz de la Sierra*, fut érigée en Siège Epicopal l'an 1605. Son Chapitre n'est composé que d'un Doyen & d'un Archidiacre : il n'y a ni Canonicats ni Prébendes. L'Evêque fait sa résidence ordinaire dans la ville de Misque Pocona qui est à quatre-vingt lieues de Santa-

Misque Po-
cona ville du
Pérou.

Cruz. La Jurisdiction de Misque Pocona a plus de trente lieues d'étendue : elle est presque déserte ; mais les bourgs des environs sont fort peuplés. L'air y est chaud : la vallée où elle est située a plus de huit lieues de circonférence & produit toutes sortes de grains, de légumes & de fruits, sans en excepter le raisin. Les montagnes & les bois fournissent du miel & de la cire, qui font partie du commerce de ce pays. Les Indiens habitent le pays qui est situé depuis Santa-Cruz de la Sierra jusqu'au Lac Xarayes, d'où sort la rivière du Paraguay, qui, se joignant à d'autres, forme le fleuve connu sous le nom de *Rio de la Plata*. Les Jésuites commenceront à répandre la Foi dans ce pays vers le commencement du dernier siècle. En 1731, ils avoient formé plusieurs bourgs composés de six cens familles. Ces In-

diens sont bien faits & courageux. Les Portugais ont fait plusieurs fois l'expérience de leur courage. Leurs armes sont le fusil, le sabre & les flèches empoisonnées. Ils ont un langage différent de celui des autres Nations du Paraguay : mais leurs usages diffèrent peu de ceux des autres Indiens.

Ils ont pour voisins des Indiens Idolâtres, nommés *Chiriguans*, ou *Chiriguanes* qui persistent avec opiniâtreté dans l'Idolâtrie. Les Missionnaires pénètrent dans leur pays, & se font accompagner de quelques Chiquitos. Ils emmènent dans leurs peuplades ceux qu'ils peuvent convertir : mais le nombre en est toujours peu considérable.

La ville de Santa-Cruz est éloignée de celle de Plata d'environ quatre-vingt-dix lieues. Nuno de Chavez en jeta les premiers fondemens en 1548, & la nomma *Santa-Cruz* en mémoire d'un bourg de même nom où il étoit né. Elle est médiocrement grande & fort mal bâtie.



**ÉVÈCHÉ DE TUCUMAN ou
TUCENA.**

CET Évêché ou ce Gouvernement peut avoir deux cens lieues d'étendue du Midi au Nord, & près de cent du Levant au Couchant. Il y a cependant des endroits où il est plus étroit. Ce pays est borné au Nord par le Diocèse de la Plata ; au Levant par le Paraguay & le Diocèse ou Gouvernement de Buenos-Aires ; au Midi & au Couchant par le Chili & par le Diocèse de la Plata. Quoique ce pays fût uni à l'Empire des Incas, il n'avoit pas été conquis par la force de leurs armes ; les habitans s'étoient soumis volontairement. Les Espagnols n'eurent pas beaucoup de peine à en faire la conquête : ils le trouverent habité par un peuple naturellement docile : ils y bâtirent quatre villes : la première nommée *San Hugo*, parce qu'elle fut fondée près d'une rivière de même nom. Ses débordemens fertilisent beaucoup les terres voisines. La ville est à plus de cent soixante lieues au Sud de la Plata ; la seconde est *San Miguel de Tucuman*, située à vingt-cinq ou trente lieues Ouest de

San Iago; la troisième est *Nuestra Señora de Talavera*, qui est à quarante lieues Nord de *San Iago*; la quatrième est *Cordoue de la Nouvelle Andalousie*, à plus de quatre-vingt lieues de *San Iago* au Sud. Le pays est si étendu, qu'on a cru que quatre Colonies ne suffissoient pas : on y a bâti trois autres villes qui sont *Rioja*, à plus de quatre-vingt lieues Sud-Est de *San Iago*; *Salta* au Nord-Est, & à soixante lieues de la même ville, & celle de *San Salvador ou Xuqui*, qui est à vingt lieues Nord-Est de *Salta*. Ces villes sont petites & mal bâties. Le Gouverneur du pays fait sa résidence à *Salta*, & l'Evêque à *Cordoue*, qui est la plus grande de toutes ces Colonies. Les autres ont leurs Corrégidors particuliers qui gouvernent les Indiens de leurs districts. Ce pays est rempli de déserts inhabitables, tant à cause de ses hautes & spacieuses montagnes où l'eau manque sans cesse, que par les courses continues des Indiens sauvages.

La ville de Tucuman reçut la qualité de ville Episcopale en 1570; mais sa Cathédrale est à *Cordoue de la Nouvelle Andalousie*. Le Chapitre est composé de cinq dignités, qui sont le Doyen,

l'Archidiacre, le Chantre, l'Ecolâtre & le Trésorier : il n'y a ni Chanoines ni Prerbendiers. Le territoire de Tucuman est fertile dans tous les endroits où l'on peut conduire l'eau des rivières. Les lieux chauds donnent du sucre & du coton. On y fabrique des étoffes de coton & de laine : on trouve du miel & de la cire dans les bois. Le principal commerce qu'on y fait, est celui des mules qu'on nourrit dans les vallées où les pâturages sont fort abondans. On fait passer dans les autres Provinces du Pérou des troupeaux innombrables de ces animaux qu'on regarde comme les meilleurs de toute l'Amérique Méridionale.

EVÉCHÉ OU GOUVERNEMENT DU PARAGUAY.

CET EVÉCHÉ ou Gouvernement est le quatrième de l'Audience de Los Charcas. Il comprend tout le pays qui est au Sud de Santa Cruz de la Sierra & à l'Est du Tucuman. Il est borné au Sud par le Gouvernement de Buenos-Aires, & à l'Est il s'étend jusqu'à celui de Saint Vincent du Brésil.

Les Colonies Espagnoles du Paraguay se réduisent aux villes de l'*Assomption*, de *Villa-Rica*, & quelques autres lieux qui ont pour habitans des Espagnols, des Métifs & quelques Indiens. Les deux villes sont assez médiocres & les bourgades n'ont rien de considérable. Dans les villes & les bourgades, les maisons sont séparées par des jardins & des arbres sans aucune espèce de symétrie. L'*Assomption* porte le titre de Cité. C'est la résidence du Gouverneur de la Province, qui avoit autrefois sous sa Jurisdiction une partie des peuples qui habitent le Paraguay : mais on en a séparé beaucoup de Missions, qu'on a unies au Gouvernement de Buenos-Aires, quoique le Gouvernement spirituel soit demeuré dans le même état. L'*Assomption* a une Eglise Cathédrale, dont le Chapitre est composé d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Trésorier & de deux Chanoines. Les Paroisses ont des Franciscains pour Curés, excepté celles des Missions.

Les Missions du Paraguay ne se bornent pas à la Province de ce nom : elles s'étendent en partie sur le territoire de

Le P. Char-
levoix, Hist.
du Paraguay.
Hist. Génér.
des Voyages,
tom. 13.

110 HISTOIRE

Santa-Cruz de la Sierra , celui du Tucuman & de Buenos-Aires. On y a converti une multitude d'Indiens répandus dans ces quatre Evêchés. Les Jésuites commencerent par les Guaranes. Les Portugais , ne songeant qu'à tirer avantage de leurs Colonies , faisoient des courses continues sur ces peuples , enlevoient pour l'esclavage ceux qui tomboient entre leurs mains & les employoient aux plantations. Pour mettre les nouveaux convertis à l'abri des incursions des Portugais , on en transplanta plus de vingt-quatre mille dans les terres du Paraguay. Ces peuplades augmenterent au point qu'en 1734 , on comptoit trente-deux bourgs ou villages Indiens Guaranes , qui contenoient plus de trente mille familles , & leur nombre croissant de jour en jour , on songeoit à fonder trois nouveaux bourgs. Dans le même tems , il y avoit sept peuplades de la Nation des Chiquitos dans le Diocèse de Santa-Cruz de la Sierra , & l'accroissement continual de leurs habitans faisoit penser à augmenter le nombre de leurs villages.

Toutes les Missions du Paraguay sont environnées d'Indiens Idolâtres. Les

uns vivent en bonne intelligence avec les Indiens nouveaux convertis , & les autres les menacent continuellement de porter le ravage chez eux. Les Missionnaires pénètrent souvent chez eux & en convertissent quelques-uns qui les suivent & vont s'établir dans les bourgades occupées par les Chrétiens. On trouvé à cent lieues des Missions une Nation d'Indiens Idolâtres qui se nomment Guenoas qu'on a beaucoup de peine à convertir , parce qu'ils sont accoutumés à une vie licentieuse , & qu'ils ont parmi eux des Métifs , même des Espagnols chargés de crimes & à qui la crainte du châtiment a fait chercher cet asyle. Le mauvais exemple que les Guenoas en reçoivent les éloigne des vérités qu'on leur annonce.

Ils sont d'ailleurs accoutumés à une vie oisive , ne subsistent que de leur chasse , ne cultivent point leurs terres & craignent le travail auquel ils croient qu'on les assujettira après leur conversion. On fait le même tableau des Charuas , peuple qui habite entre les rivières du Paraná & d'Uruguay. Ceux qui habitent les bords du Paraná , depuis le bourg du Saint Sacrement , sont plus

112 HISTOIRE

dociles, parce qu'ils sont plus laborieux; cultivent leurs terres & n'ont aucune communication avec les fugitifs. On trouve vers la ville de Cordoue d'autres Indiens Idolâtres, nommées *Pampas*: ils vont vendre leurs denrées dans la ville, & sont cependant très-difficiles à convertir: mais ces Idolâtres vivent dans une paix constante avec les Chrétiens. Aux environs de Santa-Fé, ville dépendante de la Province de Buenos-Aires, on trouve une multitude de peuples guerriers, qui passent toute leur vie à faire des incursions sur d'autres peuples. Ils font souvent de grands ravages jusques sous les murs de San Iago & de Salta, dans la Province de Tucuman. Les autres Nations qui habitent depuis les confins de celles-ci, jusqu'aux Chiquitos & jusqu'au Lac de Xarayes, sont peu connues. Quelques Jésuites ont pénétré chez ces peuples; mais ils n'ont pu découvrir leurs habitations, ce qu'on attribue à la vaste étendue de leur pays, ou à leur vie errante qui ne leur permet pas de faire un long séjour dans les mêmes lieux. Vers le Nord de l'Assomption, on rencontre un petit nombre d'Indiens Gentils, dont quelques-

uns suivirent les Missionnaires aux villages des Chrétiens , & embrassèrent la Foi. Les Chiriguans habitent du même côté , & veulent toujours mener une vie libre dans leurs montagnes.

On voit , par ce que nous venons de dire , que les Missions du Paraguay occupent une étendue de pays considérable . L'air y est en général humide & tempéré : il y a cependant quelques endroits où il est froid : le terroir est fertile en grains , en fruits & en légumes. On y cultive beaucoup de coton , dont les Indiens fabriquent des toiles & des étoffes. On y plante du tabac , des cannes de sucre , & de cette herbe qu'on nomme *Herbe du Paraguay* , & qui fait un objet de commerce d'autant plus considérable qu'elle ne croît que dans le pays , d'où elle passe dans toute l'Amérique Méridionale : le produit de ce commerce sert à la nourriture & à l'entretien des habitans , & les Missionnaires en font la distribution avec tant d'égalité , qu'on ne peut leur refuser les louanges qui leur sont dues à ce sujet.

Chaque peuplade a son Gouverneur , ses Régidors & ses Alcades. Les Gouverneurs sont élus par les Indiens mê-

Missions du
Paraguay.

mes , & confirmés par les Curés qui se réservent par-là le droit de rejeter ceux dont le caractere ne leur convient pas. Les Alcades sont nommés tous les ans par les Corrégidors qui veillent avec eux au maintien de la paix & du bon ordre. Comme ces Magistrats n'ont pas les lumières fort étendues , il leur est défendu d'infliger la moindre peine , sans le consentement du Curé qui éclaircit l'affaire & approuve le jugement ; lorsqu'il le trouve équitable. Le châtiment le plus ordinaire est la prison ou le jeûne : si la faute est grave , la peine est quelques coups de fouet , & c'est la plus grande parmi ces hommes qui ne commettent jamais d'assez grands crimes pour en mériter une plus sévere. L'horreur pour le vol , pour le meurtre , &c , est établie dans toutes ces peuplades par les exhortations continues des Missionnaires. Les châtiments sont même toujours précédés d'une remontrance , qui dispose le coupable à les recevoir comme une correction fraternelle , & ces marques de ménagement , de douceur & d'affection , mettent les Curés à l'abri de la haine & de la vengeance de celui qu'ils font punir. Aussi

loin d'être hâüs des Indiens , ces Peres en sont si chéris & si respectés , que quand ils les feroient punir sans raison , ils croiroient cependant l'avoir mérité , parce qu'ils regardent ces Directeurs comme incapables d'injustices.

Chaque peuplade a son Arsenal particulier , où l'on renferme toutes les armes qui peuvent servir à la Milice , dans les cas où la guerre est indispensable , soit contre les Portugais , ou contre les Nations Idolâtres. Ces armes sont des épées , des fusils & des bayonnettes. Tous les soirs des jours de Fétes on apprend à les manier par des exercices publics. Les hommes de chaque village sont divisés en plusieurs compagnies , qui ont des Officiers en uniformes galonnés d'or ou d'argent , avec la devise de leur canton. Les Gouverneurs , les Régidors & les Alcades ont aussi des habits de cérémonie différents de ceux qu'ils portent hors de leurs fonctions.

Il y a dans les villages , des Ecoles pour apprendre aux jeunes Indiens à lire & à écrire. Il y en a pour la danse & pour la musique , où l'on fait de très-bons élèves , parce qu'on n'y reçoit que ceux qui ont des dispositions & des

Education
que l'on donne aux Indiens du Paraguay.

talens pour ces exercices. Ceux qui ont quelque génie , apprennent la langue latine & ne laissent pas d'y faire des progrès. Il y a divers ateliers dans la cour de la maison du Curé , pour la peinture , la sculpture , la dorure , l'orfévrerie , la ferrurerie , la menuiserie , l'horlogerie , &c. Les jeunes gens ont la liberté de choisir celle de ces professions qui est de leur goût , & s'y forment par l'exemple & les leçons des maîtres. Chaque village a son Eglise qui est toujours fort grande & très-bien ornée.

Les maisons des Indiens sont toujours bien disposées , si commodes & si bien meublées que celles des Espagnols ne les valent pas , dans plusieurs bourg du Pérou. Quelques-unes sont bâties de pierres , d'autres de briques cuites ; la plupart de bois. Elles sont toutes couvertes de tuiles. On trouve dans ces villages jusqu'à des fabriques de poudre à canon , dont on réserve une partie pour les tems de guerre ; l'autre pour les feux d'artifice par lesquels on solemnise toujours les Fêtes Ecclésiastiques & Civiles. A la proclamation des Rois d'Espagne , les Officiers sont vêtus de neuf & rien ne manque à la magnificence

de leurs habits. Chaque Eglise a sa Chapel de musique composée de voix & d'instrumens. Le service Divin s'y célèbre avec la même pompe que dans les Eglises Cathédrales : on vante principalement celle des Processions publiques. Tous les Officiers Civils & Militaires y paroissent en habits de cérémonie. La Milice y est en Corps. Le reste du Peuple porte des flambeaux , & tous marchent dans le plus grand ordre. Ces Processions sont accompagnées de danses : les danseurs ont des habits particuliers & fort riches.

Entre les Edifices publics de chaque village , on voit une maison de force ; où les femmes de mauvaise vie sont renfermées. Elle sert en même-tems de retraite pour celles dont les maris sont absents ou qui n'ont point de famille. On a beaucoup de soin pour l'entretien de cette maison , pour la subsistance des vieillards & des orphelins. Tous les habitans font obligés de travailler deux jours la semaine pour cultiver un espace de terre destiné à cet usage. Ce travail s'appelle *Travail de la Communauté*. Si le produit monte au-delà des besoins , on applique le surplus à l'ornement des

118 HISTOIRE

Communautés , à l'habillement des vieillards , des orphelins & des infirmes . Par cet arrangement , on pourvoit à tous les besoins des habitans . Les Tributs Royaux sont payés ponctuellement . Les Curés sont obligés d'exciter les Guaranies au travail , parce qu'ils sont naturellement paresseux . C'est pour cette raison qu'ils font vendre eux-mêmes les marchandises qui proviennent des manufactures , & les denrées qu'on retire de la culture des terres . Les Chiquitos au contraire sont laborieux , & pourvoient par leur travail , à la subsistance de leurs Curés . Ceux-ci , de leur côté , font des provisions d'étoffes & d'autres marchandises qu'ils donnent en échange à leurs Paroissiens pour de la cire & d'autres productions du pays . On remet tout ce qui revient de cette espece de commerce entre les mains du Supérieur de la Mission : chaque peuple a le sien . Du produit de la vente , on achete de nouvelles marchandises pour les besoins de chaque Communauté . Il arrive de là que les Indiens ne sont pas obligés de sortir du canton pour se procurer leurs besoins , & que n'ayant point de communication avec d'autres

peuples , ils ne sont point exposés à contracter les vices dont on s'efforce de les préserver.

L'administration spirituelle des peuplades est aussi extraordinaire que le Gouvernement politique. Chaque village n'a qu'un Curé ; mais il est assisté d'un autre Prêtre , souvent même de deux , suivant le nombre des habitans. Ces Prêtres sont servis par cinq ou six jeunes garçons qui font l'Office de Clercs à l'Eglise , & font un espece de Clergé , où toutes les heures d'exercice sont réglés comme dans les Colleges des grandes villes. Les Curés visitent les plantations des Indiens , qu'ils ont soin d'encourager au travail. Ils assistent régulièrement à la boucherie publique , font faire la distribution des viandes par rations , à proportion du nombre de personnes dont chaque famille est composée. Ils visitent les malades pour leur donner les secours spirituels & temporels. Ces soins les occupent au point qu'ils sont obligés d'abandonner plusieurs Offices à leur Vicaire. C'est celui-ci qui fait le Catéchisme aux jeunes gens des deux sexes : le nombre en est si grand qu'il passe deux mille dans chaque village.

Le Dimanche, tous les habitans , sans distinction d'âge , vont recevoir les mêmes instructions.

Dom Ulloa , de qui nous empruntons tous ces détails , dit que les Curés devroient être nommés par le Gouverneur , comme Vice-Patron des Eglises ; & être admis par les Evêques aux fonctions de leur Ministere : mais , comme il est à présumer que les Provinciaux connoissent mieux les sujets de leur Ordre , le Gouverneur & l'Evêque ont pris le parti de leur confier tous leurs droits à ce sujet. Le Provincial fait sa résidence dans le bourg de la Caudelia , qui est le centre de toutes les Missions. C'est le Roi d'Espagne qui paye les appointemens aux Curés dans les Missions des Guaranies. Ils montent par an à trois cens piaftrés , en y comptant ceux du Vicaire. Cette somme est confiée au Supérieur qui fournit tous les mois à chaque Curé ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture & son habillement. Les Missions des Chiquitos qui ont un Supérieur à part ne sont pas comprises dans cet arrangement , & leur Nation étant plus laborieuse , les Curés tirent leur subsistance de son travail.

Ce

Ce que nous venons de dire sur le Paraguay est tiré de Dom Ulloa. Il nous est tombé entre les mains une brochure qui contient l'Extrait des Mémoires du Sieur Bavet, Ingénieur à la Martinique, que le hasard conduisit au Paraguay en 1717, & qui y passa assez de temps pour acquérir une connoissance parfaite des mœurs, des usages, des habitans & de la maniere dont ils étoient gouvernés par les Jésuites. Nous commencerons par la description qu'il fait du pays.

Description
du Paraguay
par M. Ba-
vet.

La partie du Paraguay qu'occupent des Jésuites comprend le *Parana*, qui est une grande Province au Sud du Paraguay proprement dit, & à l'Est de la Plata. Cette contrée s'étend dans l'Amérique Méridionale, sous le quatrième climat Austral, depuis le Tropique du Capricorne, ou le vingt-troisième degré de latitude Sud, jusqu'au vingt-neuvième.

C'est dans cette étendue qu'on trouve les terres possédées par les Jésuites, dont la principale partie est située entre les rivières du Paranaguazu & d'Uragay. Les possessions des Jésuites ont environ cent lieues de largeur sur cent cinquante

de longueur. Ces terres sont appellées *Réductions*, parce que les Jésuites en portant la Foi parmi les peuples qui les habitoient, les réduisoient sous leur puissance.

Les Réductions commencerent vers l'an 1610, tems auquel les Missionnaires entrerent dans ce pays. Ils y trouverent quelques Ecclésiastiques qui les avoient précédés ; mais ils les obligèrent de passer ailleurs ; gagnerent quelques Sauvages par les caresses & les promesses, & s'en servirent pour soumettre les autres. Ils ne tarderent pas à bâtir une ville qu'ils établirent sur les bords du Paranaguazu : ils lui donnerent le nom de *Conception*. La seconde Réduction fut établie sur le bord de l'Uruguay : on lui donna le nom de la *Grande Saint Ignace*. La troisième fut construite à près de vingt-cinq lieues des deux autres, & fut nommée *Los Apostolos*. La quatrième fut placée à près de dix lieues de Los Apostolos, & reçut le nom de *Saint Michel* ; la cinquième à sept lieues de Saint Michel reçut le nom de *Saint Laurent* ; la sixième enfin, à la même distance de Saint Laurent, fut appellée *Saint Louis*.

Toutes ces villes sont à la suite les unes des autres , en tirant à l'Est vers la mer du Nord , du côté de *Rio grande*. Le nombre augmenta au point qu'il y en avoit trente-deux en 1718. La plus grande & la plus riche de ces villes est Saint Ignace , que l'on peut comparer à la Rochelle.

Tous les peuples réduits demeurent dans ces villes : il y en a très-peu dispersés dans les campagnes. On compte dans les principales villes jusqu'à huit mille habitans , & dans les moindres environ trois mille. Toutes les Réductions peuvent en contenir cent douze mille , tant hommes que femmes & enfants : on compte dans ce nombre vingt-mille hommes en état de porter les armes.

Les maisons y sont de pierre de taille & de bonne maçonnerie. Elles sont toutes uniformes , d'un étage seulement , & couvertes de tuiles. Les rues sont droites & larges. Les Presbyteres sont autant de petits Palais. Il y a douze ou quinze appartemens entourés de grosses colonnes de marbre. Ces colonnes soutiennent des balcons couverts , & forment des galeries. Devant chaque

Presbytere , il y a une grande cour & des jardins considérables sur le derrière.

Dans les côtés , on a construit des bâtimens pour différentes manufactures , pour les cuisines & pour les logemens des domestiques . Le tout est enceint d'un mur très-épais , & d'une bonne construction . Il peut avoir vingt piés de hauteur .

Les Eglises sont grandes & fort bien ornées . Le clocher est sur le devant ou à côté de la maison Presbytérale : les cloches peuvent avoir douze à quinze piés de tour . Dans chaque Eglise , il y a deux buffets d'orgue assez considérables , soutenus par des colonnes & des thermes fort bien travaillés . Le chœur de musique est composé d'un nombre considérable de voix , d'un serpent , d'un cornet à bouquin , de hautbois , de violons , de basses-de-violes & de harpes .

Ce pays est plat : il est arrosé par plusieurs rivières , dont deux sont navigables . On y distingue quatre saisons , comme dans les climats de l'Europe , mais dans des tems différents . L'hiver commence au mois d'Août , & en dure

environ trois : il est cependant fort doux. Il n'y gele que pendant un mois ; mais il n'y neige & n'y pleut presque jamais. Le printemps & l'automne y sont charmants.

Tout ce pays n'est presque composé que de prairies naturelles. Il y a peu de bois : on y trouve cependant quelques petites forêts qui sont éloignées les unes des autres d'environ huit à dix lieues. Il y a même des endroits où l'on ne trouve aucun arbre dans l'espace de vingt ou trente lieues. Il y a cependant une forêt dans la Province de Guaira : on y prend tous les bois pour les grosses charpentes & pour la navigation. Les autres forêts ne sont, pour ainsi dire, que des bois taillis.

Tous les fruits d'Europe & d'Amérique y viennent en abondance. Les Jésuites y font semer du froment pour eux seulement. On y trouve du coton, des cannes à sucre, du millet, du tabac, des arbres appellés *Kamini*, dont la feuille, nommée *Gierbe*, est à-peu-près semblable à celle du laurier : elle fait le principal objet de la récolte du pays. Il y a des vergers d'une lieue ou deux en quarré qui en sont tout plantés.

La Gierbe est une espece de thé que les Jésuites assurent avoir été découvert par le grand Saint Ignace. Tous les Espagnols de ces contrées en font un grand usage, principalement, du côté de la mer du Sud, où il s'en consume une quantité prodigieuse. Ce n'est que dans les Réductions que s'en fait la récolte. Elle se vend sur le pié de cent piastrès le quintal : le débit en est considérable.

Les Jésuites font aussi des sucres moscovades, mais en petite quantité. Ce n'est que pour leur usage & quelques distributions qu'ils font à Buenos-Aires & dans le Paraguay Espagnol. Ils pourroient y faire du vin, parce que la vigne y vient très-bien. Le raisin en est d'une beauté & d'un goût admirables ; mais ils aiment mieux faire venir leurs provisions des pays étrangers, que de planter des vignes chez eux, par la crainte que le vin n'attirât les Espagnols ou les autres Nations.

On élève dans les ménageries toutes sortes de volailles ; mais on n'en donne qu'aux Jésuites ou aux malades. Il est défendu aux Indiens d'en manger, sous peine d'un châtiment rigoureux.

Le pigeon y est fort délicat. On y trouve une prodigieuse quantité de perdrix ; de tourterelles , de bécasses , de bécassines , d'ortolans , de cercelles , de canards & d'oies sauvages. On y éleve des troupeaux considérables de moutons , de chevres & de cochons.

Il y a en outre beaucoup de cerfs ; de sangliers & d'autruches ; des tigres d'une grande beauté & d'une prodigieuse grosseur ; des lions blancs , mais petits ; des renards , & beaucoup de chiens sauvages.

Dans les vastes pâtures & les prairies naturelles qui sont du côté de la mer , il y a un nombre prodigieux de chevaux & de bêtes à cornes. C'est-là que les Jésuites envoient chercher les bestiaux nécessaires à la nourriture des Réduits.

Tous les ans ils font faire en Décembre , Janvier & Février , une grande chasse générale , où chaque Réduction envoie une compagnie plus ou moins nombreuse , à proportion du plus ou moins de personnes que chacune contient. Lorsque la chasse est faite , chaque homme est obligé d'amener cent bêtes à sa Réduction. Les Réduits conduisent ces

troupeaux près de deux cens lieues au travers de ces vastes campagnes , sans qu'il s'en échappe aucun animal. Lorsqu'ils sont arrivés aux Réductions , on met les bêtes à corne dans de grands parcs , qui ont quatre à cinq lieues de tour. C'est-là qu'on va chaque semaine prendre la quantité de viande dont on a besoin pour la consommation. Elle est considérable , parce que les Kéduits n'ayant que la viande pour tout aliment , il en faut six ou sept livres par jour à chacun. Comme les chevaux sont très-communs dans ce pays , chaque Réduit en a un.

Les Indiens Réduits sont d'une taille médiocre , mais forts & robustes , adroits & lestes. Ils ont le teint olivâtre , les cheveux noirs , & naturellement longs ; mais les Jésuites les leur font couper à la hauteur des oreilles , & ne leur permettent jamais de les laisser croître d'avantage. On les distingue par là des autres Indiens qui ne sont pas réduits.

Ces peuples ont beaucoup de conception , & s'appliquent à ce qu'on leur montre. Ils sont humbles & soumis ; de maniere qu'on réussit en peu

de tems à leur apprendre ce qu'on veut qu'ils sachent. On les marie fort jeunes ; la plupart dès l'âge de quatorze ou quinze ans , & le plus tard à dix-sept ou dix-huit. Ils ont les mœurs assez pures , & s'acquittent fort bien des devoirs de Religion. Ils entendent tous les jours la Messe qui se dit assez matin pour ne pas interrompre leurs travaux. La plupart cœmuniuent tous les mois. Ils ne manquent jamais au service de l'Eglise les Fêtes & les Dimanches.

Tous leurs vêtemens sont de coton. Les hommes ont les jours ordinaires une chemise , un ealeçon , & une espece de redingote.

Quelques-uns portent un buste en forme de gillet , fait de peau de cerf passée. Ils ont un bonnet d'étoffe , semblable à celui que nos rouliers portent l'hiver. Ils ont ordinairement les jambes & les piés nuds , excepté les jours d'exercice , ou de revue & de danse , qu'ils prennent des souliers & des bas de coton brochés.

Les femmes ont une chemise & par-dessus une espece de grande jupe de coton blanc , en forme de soutane. Il y a un colet & des fentes aux côtés pour

passer les bas. C'est le seul vêtement des femmes ordinaires. Celles qui jouissent de quelque considération portent, par-dessus la jupe de coton, une espece de robe d'étoffe de laine ouvrée de différentes couleurs ; mais elles ont toutes & en tout tems, la tête, les jambes & les piés nuds, les cheveux épars, bien peignés, même lavés.

Tous les Réduits sont enrégimentés & disciplinés militairement. Les Officiers sont tous du corps de la Nation. Ils sont disciplinés par quelque Jésuite qui a du service. Ils font régulièrement l'exercice tous les Dimanches, tant à pié qu'à cheval. Les Cavaliers ont des selles & des pistolets. Ils font leurs évolutions & leurs mouvements assez régulièrement, s'exercent au maniement des différentes armes qui sont en usage chez eux. Ces armes sont le fusil, la lance & la flèche. Ils ont en outre une espece de fronde qu'ils appellent *Hande*. C'est une pierre arrondie & grosse comme une balle de jeu de paume, percée au milieu. Ils y passent une corde à boyau, longue d'environ une brassée : ils lancent la pierre avec une adresse surprenante. Lorsqu'ils font

l'exercice ou la revue , ils ont des sabres , des baudriers & des habits uniformes ; un justaucorps & des caleçons à la Françoise , des bonnets à la dragonne , ornés de plumes d'autruche avec un Nom de Jésus sur le devant & une tête de mort sur le derrière. Ces vêtemens sont de différentes couleurs , suivant les régimens , & d'un gros coton : les baudriers sont aussi de coton. Toutes les armes & les munitions de guerre sont dans un Arsenal que renferme la maison Presbytérale , & ne se donnent que les jours de revue ou d'exercice : on les rapporte après.

Chaque Réduction a son Etat-Major , où il y a un Gouverneur & un Lieutenant de Roi. Ces deux Officiers ont seuls la permission d'avoir un fusil pour la chasse. Les autres Officiers Militaires peuvent avoir quelques fléches ; mais ils sont obligés d'en demander la permission au Jésuite qui est le Chef de la Réduction. Outre les Officiers Militaires , il y a dans chaque Réduction des Caciques qui sont les Nobles du pays. Chaque Cacique est chargé du soin de conduire un quartier. Il est obligé de rendre compte tous les Diman-

ches & toutes les Fêtes de ce qui s'y est passé. Chaque Officier a sa marque de distinction. Le Gouverneur a un jonc de quatre piés de hauteur, à poignée d'or. Le Lieutenant de Roi a une semblable canne à poignée d'argent. Les Majors des Régimens ont des cannes à longues poignées d'argent. Les Alcades, qui sont des especes de Juges Civils, portent une baguette d'ébène ou de baleine, de la grosseur du petit doigt, & de huit à neuf piés de long. Les Caciques ont une semblable baguette, mais elle n'est que de la longueur des joncs ordinaires, avec une petite tête d'argent au bout.

Les Gouverneurs, les autres Officiers & les Caciques, rendent tous compte de leur conduite au Chef de la Réduction. C'est un Jésuite, Curé, qui gouverne avec une autorité absolue, qui rend justice souverainement, & qui a soin de pourvoir aux besoins de chaque famille.

On a soin de récompenser ceux qui sont assidus au travail, & qui menent une conduite sans reproche : mais comme les gratifications trop fréquentes dégénèrent ordinairement en abus, on

n'en accorde jamais qu'à ceux qui en méritent réellement. Les fautes sont toujours suivies du châtiment. Le châtiment le plus ordinaire est des coups de nerf de bœuf sur les reins. La rébellion & la désertion est punie de mort.

Les Jésuites de ces Réductions ont une teinture de tous les Arts, & ont montré à ces peuples tous ceux qu'ils cultivent. L'architecture, la peinture, la dorure, la sculpture & la gravure; l'orfévrerie, la charpenterie, la menuiserie, la ferrurerie, la fabrique & la fonte des cloches, & l'armurerie. Leurs armes sont fort bien travaillées; leurs étoffes de coton & de laine sont parfaitement fabriquées. Ils ont des salpétaries & font de la poudre à canon. Il y a dans les maisons Presbytérales de très-habiles batteurs d'or & d'argent.

Chaque Réduction a des Maîtres de Musique & des Facteurs de toutes sortes d'instrumens. Le Curé a soin de choisir le plus habile ouvrier & de lui confier le soin de conduire les autres. Plusieurs Réduits ont appris des Jésuites la Médecine & la Chirurgie, & s'y rendent fort habiles. Ceux qui sont instruits dans ces professions,

se répandent dans les Missions pour soulager les peuples. Ces Médecins & ces Chirurgiens , portent pour marque de distinction , un bâton noir de leur hauteur & de la grosseur du doigt , avec une croix au bout.

Il y a dans ce pays plusieurs mines d'or & d'argent ; mais les Jésuites les cachent avec beaucoup de soin , & n'y font travailler que par des gens de confiance. C'est avec cet argent , qu'ils embellissent leurs Eglises & leurs maisons Presbytérales. Ils ont , comme on l'a vu , des orfèvres , des batteurs d'or. C'est de-là que proviennent tous ces lingots qu'ils envoient à Buenos-Aires & qui passent en Espagne : ce commerce est le principal objet de l'attention des Jésuites. On ne convertit point l'or & l'argent en monnoie pour l'usage des Réduits : on a soin , comme on l'a encore vu , de leur fournir tout ce qui est nécessaire à la vie. Outre les mines d'or & d'argent qui sont assez communes dans cette portion du Paraguay , il y en a de cuivre & de fer , dont les Jésuites savent tirer un très-bon parti.

On voit , par ce que nous venons de dire , que les Jésuites du Paraguay font

un commerce considérable. Celui de la Gierbe ou des feuilles de Kamini, est d'un produit d'autant plus considérable, que c'est l'occasion dont ils se sont servi pour faire passer leur or & leur argent en Europe. Ils le mettent en lingots dans les ballots de Gierbe, qui sont toujours conduits à Buenos-Aires par des Jésuites. Tous leurs ballots sont marqués au Nom de Jésus, qui est tellement en vénération dans cette partie du Nouveau Monde, que tous les Réduits, les Espagnols même n'osent arrêter leurs regards dessus, par respect pour la société & la religion.

Les Jésuites paient cependant un Tribut au Roi d'Espagne : il consiste en cinq piafsters pour chaque Réduit qui est parvenu à l'âge de virilité : mais ce sont les Jésuites eux-mêmes qui font le dénombrement de leur capitulation, & on les accuse de ne pas faire une déclaration exacte. Ces Peres sont encore obligés d'envoyer de tems en tems de leurs Réduits à Buenos-Aires pour les travaux publics ; mais ce n'est qu'en conséquence de leurs déclarations.

Ces Réduits ont même toujours parmi eux quelques-uns de ces Peres, de

craindre qu'ils n'aient, pendant le travail ; communication avec quelqu'étranger. Les Jésuites qui les escortent ne les quittent enfin jamais : ils vont avec eux aux travaux, les ramènent aux heures du repas dans un Collège, & sont succéssivement relevés par d'autres Jésuites.

Dans chaque Réduction, un seul Jésuite est revêtu du souverain pouvoir : il commande en maître absolu, & les Réduits lui obéissent avec une soumission aveugle. On compte environ quarante Jésuites qui ont le gouvernement & la discipline de tous les peuples Réduits qui se trouvent dans cette vaste contrée : les autres Jésuites n'y sont regardés que comme les Coadjuteurs ou les Vicaires qui n'ont qu'une autorité précaire.

Les Chefs ont au-dessus d'eux un Provincial : il demeure à la Conception qui est la plus ancienne maison des Réductions. Ce Provincial n'a que deux ou trois Jésuites avec lui : l'autorité qu'il a sur les Curés est fort bornée, & on ne doit le regarder que comme le premier parmi ses égaux. Chaque Curé fait exactement la visite des campagnes,

quoiqu'il ait, comme on l'a dit, des Officiers préposés pour lui rendre compte de ce qui s'y passe. Il monte, pour cet effet, toutes les semaines à cheval, accompagné de quarante ou cinquante Cavaliers, de maniere que rien ne lui échappe. Tous ces Curés ont une conduite très-réguliere, & ne donnent aux Réduits que des exemples édifiants. La prudence guide toutes leurs actions, & ils en commettent très-peu que l'on puisse véritablement censurer : jamais ils ne s'écartent de leur devoir. Cette régularité dans les mœurs leur attire une si grande considération de la part des Réduits, qu'ils la poussent jusqu'à la vénération. Aussi les Réduits obéissent-ils aux Jésuites avec une soumission aveugle. Il n'y en a pas un qui ne sacrifiât volontiers sa vie pour obliger son Curé.

Ces Curés ne changent ordinairement pas de résidence ; chacun d'eux meurt dans la Réduction où il a été établi. & sa vie n'est ordinairement pas courte. On en attribue la cause à la bonne qualité de l'air qu'on respire dans ce pays, à la bonté des mets & au régime qu'on y observe.

Pour remplacer ceux qui meurent ; on choisit dans toutes les maisons des Jésuites d'Espagne ceux qui paroissent avoir le plus de dispositions pour gouverner les Réduits. On les fait venir à Buenos-Aires , où ils font un nouveau séminaire , sous prétexte d'apprendre les langues du Paraguay : mais le véritable motif est pour les examiner de nouveau , approfondir leur caractère , & connoître s'ils ont toutes les qualités requises pour gouverner ces peuples , suivant les principes de l'administration établie. On n'y en reçoit aucun qui ne soit d'une prudence & d'une capacité reconnues. Cet examen est fort sévere : on les garde cinq ou six ans dans le Séminaire & on les met à des épreuves continues. Au bout de ce temps , à peine s'en trouve-t-il un sur sept qui soit jugé capable de remplir les fonctions de Curé au Paraguay. Il arrive même assez souvent que le petit nombre d'élus n'obtient pas les places auxquelles il se croit destiné , quoiqu'on trouve dans ceux qui le composent les qualités requises. Souvent la crainte de quelqu'accident engage un ancien Curé à joindre la Cure vacante

à celle qu'il possède déjà. C'est une loi constante dans ce pays de n'y laisser entrer aucun Européen, de quelque Nation qu'il soit, même un Jésuite. Quoique le Gouverneur de Buenos-Aires, sous la dépendance duquel ce pays se trouve, ait droit d'examiner ce qui s'y passe, tous ceux qui ont occupé ce poste n'ont jamais songé à y faire usage de leur autorité, & s'en sont toujours rapportés à la prudence des Jésuites pour l'administration de la Justice & les autres parties du Gouvernement.

Les loix de l'Histoire ne nous permettent pas de nous en rapporter aux discours populaires, & d'écouter la partialité toujours outrée dans ses relations & injuste dans ses jugemens. Elles veulent au contraire que nous fassions tous nos efforts pour découvrir la vérité & la présenter au Lecteur. C'est pour y arriver que nous avons lu tous les Ecrivains qui ont fait mention du Paraguay. Ne voulant rien prendre sur notre compte, nous n'avons fait qu'un extrait de leurs ouvrages à cet égard; nous avons presque toujours employé leurs expressions, sans même changer les tems, mettant au présent, suivant

HISTOIRE

Le langage de l'Ecrivain que nous suivons , ce qui est passé , puisque les Jésuites ne sont plus au Paraguay. Pour remplir le plan que nous nous proposons , & ne rien laisser à désirer au Lecteur , nous allons rapporter ce que M. de Bougainville , Capitaine de Vaisseau , nous dit de ce pays , des Jésuites qui y étoient établis , & de la maniere dont ils en ont été chassés. Il parle en témoin oculaire : il étoit alors sur les lieux. Ce n'est point un Voyageur vulgaire , qui ne voit que les choses qui le frappent , qui ne fait rien discuter , rien approfondir & rien apprécier , à qui la mémoire enfin tient lieu de tout. C'est un Officier dont les talens naturels ont été développés par l'éducation ; un Philosophe qui cherche la cause des effets qu'il voit , & fait la découvrir ; un Politique qui développe les caractères des différentes Nations , & connoît leurs mœurs ; un Physicien qui suit la nature dans ses opérations , & approfondit presque tous ses mysteres : c'est un Géographe éclairé , qui , à la connoissance de la surface de la terre , des cercles de la sphère , joint celle des mathématiques. Ces connoissances & ces talens sont ac-

compagnés de la modestie , presque toujours inseparable du véritable mérite. Il avertit ses Lecteurs de ne pas regarder sa relation comme un ouvrage d'amusement , ajoutant que ses idées & son style n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante & sauvage qu'il mene depuis douze ans. Nous pensons si différemment de son style & de ses idées , que nous ne ferons pas difficulté de le copier , ne nous permettant que les changemens qui abrégeront les détails qui nous paroissent inutiles dans notre ouvrage , & qui sont nécessaires dans le sien.

Ce fut en 1580 , que les Jésuites furent admis pour la premiere fois dans ces fertiles régions , où ils ont depuis fondé , sous le regne de Philippe III , les fameuses Missions auxquelles on donne en Europe le nom de Paraguay , & plus à propos en Amérique celui d'Uragay , riviere sur laquelle elles sont situées. Elles ont toujours été divisées en peuplades qui furent foibles d'abord & en petit nombre ; mais qui sont arrivées jusqu'à celui de trente sept , vingt-neuf sur la rive droite de l'Uragay & huit sur la rive gauche. Chacune étoit régie par deux Jésuites en

Voyage fait
tour du Monde
de , par la
Frégate la
Boudeuse &
la Flûte l'E-
toile , entre-
pris par M^s
de Bougainville en 1766,
1767 , 1768
& 1769,

habit de l'Ordre. Les Monarques d'Espagne , alliant l'intérêt à la religion , désiroient la conversion de ces Indiens : ils espéroient par-là , se rendre maîtres d'une vaste & riche contrée & augmenter le nombre des adorateurs du vrai Dieu. Les Jésuites se chargerent de remplir ces vues , & représenterent que, pour faciliter le succès d'une si pénible entreprise , il falloit qu'ils fussent indépendans du Gouverneur de la Province , & même qu'aucun Espagnol ne pénétrât dans le pays.

Le motif de cette singuliere demande étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuassent la ferveur des Néophites , ne les éloignassent même du Christianisme , & que la fierté Espagnole ne leur rendît le joug trop odieux. La Cour d'Espagne approuva ces raisons , & régla que les Missionnaires seroient soustraits à l'autorité des Gouverneurs ; que le trésor leur donneroit chaque année soixante mille piaftrés pour les frais des défrichemens , sous la seule condition que les Indiens payeroient annuellement à la Couronne une piastre par homme depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante ,

à mesure que les peuplades se formeroient & que les terres feroient mises en valeur. On exigea en même-tems que les Jésuites apprissoient aux Indiens la langue Espagnole ; mais ils n'ont pas rempli cette condition.

Les Jésuites commencerent leur opération avec un zèle & un courage admirables. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéissance & au travail des hommes féroces, inconstans, attachés autant à leur paresse qu'à leur indépendance. Les obstacles furent infinis, les difficultés renaissoient à chaque pas : le zèle triompha de tout, & la douceur des Missionnaires amena à leurs pieds ces hommes sauvages. Ils les réunirent dans des habitations, leur donnerent des loix, introduisirent chez eux les Arts utiles & agréables. D'une Nation barbare, sans mœurs, sans religion, ils en firent un peuple doux, policé, exact observateur des cérémonies Chrétiennes. Les Indiens, charmés de l'éloquence persuasive de leurs Apôtres, obéissoient, sans répugnance, à des hommes qu'ils voyoient se sacrifier à leur bonheur. On assure que lorsqu'ils vouloient se former une idée du

44 HISTOIRE
Roi d'Espagne, ils se le présentoient
sous l'habit de Saint Ignace.

Ils se livrerent cependant à une es-
pece de révolte vers l'année 1757. Le
Roi Catholique échangea avec le Por-
tugal les peuplades des Missions situées
sur la rive gauche de l'Uragay , contre
la Colonie du Saint Sacrement. Le dé-
sir d'arrêter la contrebande qui se faisoit
dans ces contrées , engagea la Cour de
Madrid à cet échange. Par-là l'Uragay
devenoit la borne des possessions rel-
atives des deux Couronnes ; on fa-
isoit passer sur la rive droite les Indiens
du pays cédé , & on les dédommageoit
en argent du travail de leur emplace-
ment. Ces Indiens , désolés de se voir
forcés d'abandonner des terres en va-
leur , pour en aller défricher de nou-
velles , se révolterent & prirent les ar-
mes. On leur avoit permis d'en avoir
pour se défendre contre les *Paulistes* ,
brigands sortis du Brésil & qui avoient
formé une République vers la fin du
seizième siècle. Lorsque la révolte écla-
ta , l'on ne vit point de Jésuite à la tête
dem. Ibid. des Indiens. Ceux-ci les retinrent même
par force dans les villages , pour y
exercer les fonctions du Sacerdoce : ils
étaient

éloignent un Roi. C'étoit un Indien nommé *Nicolas*, non un Jésuite comme le bruit s'en répandit alors en Europe. Le Gouverneur Général de la Plata & celui de Monte-Viedo marcherent contre les rebelles. Ils en détruisirent plus de deux milles dans une bataille. Cette défaite jeta la terreur parmi les Indiens : mais la Cour d'Espagne changea tout-à-coup d'idée, abandonna le projet de l'échange, & ordonna aux Officiers Espagnols d'évacuer le pays dont ils s'étoient emparés dans les Missions.

L'Auteur, dont nous empruntons ces détails, dit qu'un des Généraux Espagnols lui assura que la plupart des Indiens vouloient le suivre, & qu'il ne put empêcher sept familles de l'accompagner. La conduite des Indiens paroît bien singulière : ils viennent de prendre les armes pour conserver le pays qu'ils habitent, & veulent l'abandonner lorsqu'on consent à les y laisser. On peut conjecturer de-là qu'ils n'avoient été excités à la révolte que par les Jésuites : mais quel pouvoit être le motif de leur mécontentement & de leur désir de suivre les Espagnols ? Ils habitoient une terre fertile sous un agréable cli-

mat ; composoient une société dont tous les membres étoient laborieux , où personne ne travailloit pour soi : les fruits de la culture commune étoient rapportés dans des magasins publics , d'où on les tiroit pour distribuer à chacun ce qui lui étoit nécessaire pour sa nourriture , son habillement & l'entre-tien de son ménage . L'homme dans la vigueur de l'âge nourrissoit , par son travail , l'enfant qui venoit de naître , & lorsque le tems avoit usé ses forces , il recevoit de ses concitoyens les services dont il leur avoit fait l'avance . Les maisons particulières étoient commodes ; les édifices publics étoient beaux ; le culte étoit uniforme & scrupuleusement suivi . Ce peuple ne connoissoit ni rangs ni conditions : personne n'étoit tourmenté par l'ambition , l'avarice ou la misere .

L'étendue du terrain que renfermoient ces Missions peut être de deux cens lieues du Nord au Sud , de cent cinquante de l'Est à l'Ouest ; la population y étoit d'environ trois cens mille tant hommes que femmes . Des forêts immenses y offrent des bois de toute espèce ; les pâturages nourrissent près de deux millions de bestiaux ; de belles

rivières arrosent l'intérieur de cette contrée , y établissent la circulation & facilitent le commerce. La dépense totale entraînoit peu de frais : les Indiens étoient nourris , habillés , logés du produit de leur travail : la plus grande dépense se faisoit pour l'entretien des Eglises. Le reste appartenoit aux Jésuites qui faisoient venir d'Europe les outils nécessaires aux différents métiers , des vitres , des couteaux , des aiguilles à coudre , des images , des chapelets , de la poudre & des fusils. Le revenu annuel consistoit en coton , suifs , cuirs , miel & en maté , plante connue sous le nom d'*Herbe du Paraguay* , dont la consommation , comme nous l'avons dit , est immense dans toutes les Indes Espagnoles.

Les Indiens avoient pour leurs Curés , qui , comme on l'a vu , étoient Jésuites , une soumission tellement servile , qu'ils se laissoient punir du fouet , à la maniere des Colleges , hommes & femmes pour les fautes publiques , & alloient eux-mêmes demander le châtiment pour les plus légères. Les Jésuites élissoient tous les ans des Corrégidors & des Capitulaires dans chaque

Paroisse : les Corrégidors étoient chargés des détails de l'administration. La cérémonie de leur Election se faisoit avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'Eglise, & se publioit au son des cloches & des instrumens. Ceux qui étoient élus alloient aux piés du Curé recevoir les marques de leur dignité, qui ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. La plus grande distinction dont ils jouissoient étoit de porter des habits : une chemise de toile de coton faisoit tout le vêtement du reste des Indiens de l'un & de l'autre sexe. La Fête de la Paroisse & celle du Curé se célébroient par des réjouissances publiques , même par des Comédies.

Le Curé habitoit une vaste maison située proche l'Eglise : il y avoit deux corps de logis dans l'un desquels on tenoit les écoles pour la musique , la peinture , la sculpture , l'architecture & les ateliers pour les différents métiers. L'autre corps de logis contenoit un grand nombre de jeunes filles , occupées à divers ouvrages , sous la gatde & l'inspection de vieilles femmes.

Le Curé se levoit à cinq heures du matin , prenoit une heure pour l'Oraî-

son mentale , disoit la Messe à six heures & demie ; on lui baisoit la main à sept , & l'on faisoit ensuite la distribution du ma-
té : on en donnoit une once pour chaque famille. Le Curé déjeûnoit ensuite ; di-
soit son breviaire ; travailloit avec les Corrégidors , dont les quatre premiers étoient ses Ministres ; visitoit les éco-
les , les ateliers. Lorsqu'il sortoit , il montoit à cheval & avoit toujours un cortege considérable. Il dînoit à onze heures seul avec son Vicaire , restoit à converser avec lui jusqu'à midi , faisoit ensuite la sieste pendant deux heures. Il restoit renfermé dans son appartement jusqu'au rosaire , après lequel il y avoit conversation jusqu'à sept heures du soir : alors il soupoit , & à huit heures il se couchoit , ou étoit sensé le faire.

Les Indiens commençoient leur tra-
vail à huit heures du matin , & les Cor-
régidors veilloient sur eux pour les empêcher de perdre du tems. Les fem-
mes filoient du coton. On leur en dis-
tribuoit tous les Lundis une certaine quantité qu'il falloit qu'elles rapportas-
sent filé au bout de la semaine. A cinq heures & demie du soir on se rassem-
bloit pour dire le rosaire & baisser en-

core la main du Curé. On faisoit ensuite la distribution d'une once de maté , & l'on donnoit quatre livres de bœuf à chaque ménage que l'on supposoit être composé de huit personnes : on distribuoit en outre une certaine quantité de maïs. Le Dimanche les Indiens ne travailloient point , parce que l'Office divin emportoit presque tout leur temps , il ne leur restoit que peu d'heures qu'il leur étoit permis d'employer à quelques jeux aussi tristes que le reste de leur vie.

Ces détails prouvent que les Indiens étoient assujettis à une uniformité de travail & de repos très-ennuyeuse. Cet ennui étoit cause qu'ils quittaient la vie sans la regretter , & mourroient sans avoir vécu. Lorsqu'ils tomboient malades , il étoit rare qu'ils guérissent : ceux auxquels on demandoit s'ils étoient fâchés de mourir , répondonoient non , avec le plus grand air de vérité. Ce que dit enfin M. de Bougainville , sur la maniere dont les Jésuites gouvernoient les Indiens au Paraguay , développe les raisons que ceux-ci avoient de haïr les premiers. Ils étoient obligés de mener une vie aussi réguliere que celle d'un Couvent très-austere :

ils ne possédoient rien en propre. Lorsque les Espagnols pénétrèrent dans les Missions, ces Indiens leur témoignèrent le plus grand désir de changer de manière de vivre. Les Jésuites, pour autoriser leur espèce de Gouvernement, représentoient les Indiens comme une espèce d'hommes qui ne pouvoit atteindre qu'à l'intelligence des enfans : mais la vie qu'ils menoient, dit M. de Bougainville, empêchoit ces grands enfans d'avoir la gayeté des petits.

Les Jésuites s'occupoient entièrement du soin d'étendre leurs Missions, lorsque leur disgrâce en Europe renversa tous leurs projets. La Cour d'Espagne, ayant pris la résolution de les chasser de toutes ses possessions, résolut de faire faire cette opération partout en même-tems. On rappella Dom Pedro Cevallos, Gouverneur Général de la Plata, & on lui donna pour successeur Dom Francisco Bukarely. On l'instruisit des projets que l'on avoit ; on lui donna ordre de faire secrètement tous ses préparatifs, & de ne commencer ses opérations que quand il auroit reçu de nouveaux ordres. Le Confesseur du Roi, le Comte d'Aranda &

Expulsion
des Jésuites
du Paraguay.

quelques Ministres étoient les seuls aux-
quels le secret de cette opération étoit
confié. Dom Bukarely arriva à Buenos-
Aires au commencement de 1767. Il
reçut les ordres de la Cour au mois de
Juin de la même année, dépêcha sur le
champ deux Officiers, l'un au Vice-
Roi du Pérou, l'autre au Président de
l'Audience du Chili, avec les paquets
de la Cour qui leur étoient adressés.
Il envoya ensuite ses ordres dans les
différents lieux de la Province dont il
étoit Gouverneur & où il y avoit des
Jésuites, savoir à Cordoue, Mendoze,
Corrientes, Santa-Fé, Salta, Monte-
viedo & au Paraguay. Craignant que
parmi les Gouverneurs de ces différents
endroits, il ne s'en trouvât quelques-
uns qui n'agissent pas avec la prompti-
tude, le secret & l'exactitude que la
Cour désiroit, il leur enjoignit, en
leur adressant ses ordres, de n'ouvrir
les paquets qu'un jour qu'il désignoit à
chacun d'eux, & qui étoit celui qu'il
fixoit pour l'exécution du projet. Cor-
doue l'inquiétoit : c'étoit la principale
maison des Jésuites dans ces Provinces
& la résidence habituelle du Provincial:
il ne doutoit pas que leurs papiers n'y
fussent. Le Marquis de Bukarely réso-

lut d'y envoyer un Officier de confiance qu'il nomma Lieutenant de Roi de cette place , & que, sous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes.

Il étoit encore très-embarrassé sur la maniere dont il devoit s'y prendre pour faire exécuter les ordres du Roi dans les Missions. On ne savoit pas si les Indiens voudroient souffrir qu'on arrêtât les Jésuites au milieu des peuplades : d'ailleurs il falloit substituer sur le champ une autre forme de Gouvernement à celui qu'ils avoient établi. Il prit le parti de temporiser , manda seulement qu'on lui envoyât le Corrégidor & un Cacique de chaque peuplade pour leur communiquer les ordres du Roi. Par ce moyen , il se procura des ôtages qui l'assuroient de la fidélité des peuplades lorsqu'il en feroit sortir les Jésuites ; & , par les bons traitemens qu'il avoit soin de prodiguer à tous les Indiens qu'il faisoit venir à Buenos-Aires , il gâgnoit leur affection. Il leur faisoit entendre que dans le nouvel état qu'on vouloit leur procurer , ils jouiroient des mêmes avantages & de la

même propriété que les autres sujets du Roi.

Tout étoit préparé avec un si profond secret , que les Jésuites vivoient dans la plus grande sécurité. On avoit marqué pour le jour de l'exécution , celui où tous les Courriers auroient eu le tems de se rendre à leur destination : mais deux Chambekins du Roi , arrivant de Cadix , penserent rompre toutes ces mesures. Le Gouverneur Général avoit ordonné à celui de Montevideo , au cas qu'il arrivât quelque vaisseau d'Europe , de ne laisser communiquer ceux des équipages à qui que ce fût , avant de l'avoir informé de leur arrivée : mais un des Chambekins se perdit , & entra dans la riviere du Paraguay. On fit tout ce qu'il falloit pour le sauver.

Comme ces deux Chambekins étoient fortis d'Espagne depuis que les Jésuites y avoient été arrêtés , on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne se répandit dans le Paraguay. On envoya un Officier de ces deux bâtimens au Marquis de Bukarely , pour l'informer de ce qui s'étoit passé. Sur le champ

le Marquis expédia à tous les Commandans des places un ordre d'ouvrir leurs paquets & d'exécuter avec la plus grande célérité ce qu'ils contenoient. Tous les Courriers partirent le 10 Juillet 1767, & les maisons des Jésuites qui étoient à Buenos-Aires furent investies. Les Peres furent fort étonnés lorsqu'on les réveilla pour les constituer prisonniers, & lorsqu'ils virent qu'on enlevoit tous leurs papiers. Le lendemain on publia dans la ville un ban, qui décernoit peine de mort, contre ceux qui entretiendroient commerce avec les Jésuites, & on arrêta cinq Négocians qui vouloient, dit-on, leur faire passer des avis à Cordoue.

Les ordres du Roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les villes de ce pays. Les Jésuites furent arrêtés par-tout, sans avoir eu le moindre indice de ce qui leur devoit arriver, & on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussi-tôt partir de leurs différentes maisons, escortés par des détachemens de troupes qui avoient ordre de tirer sur ceux qui cherchoient à s'échapper. On n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité : ils marquerent la plus gran-

Idem. Ibid,

G vj

de soumission , & disoient que leurs péchés avoient mérité le châtiment que Dieu leur envoyoit. On en conduisit , vers la fin d'Août de la même année , une partie à Encenada , & on les embarqua vers la fin de Septembre , pour les ramener en Europe.

Les Caciques & les Corrégidors arrivèrent à Buenos - Aires avec quelques Indiens de leur suite. Ils étoient sortis des Missions sans se douter de ce qui les faisoit mander. Ils l'apprirent en chemin , ce qui leur causa le plus grand étonnement ; mais ils continuèrent leur route. A leur départ les Curés les avoient avertis de ne rien croire de ce que le Gouverneur pourroit leur dire. Lorsqu'ils arrivèrent dans la ville , on les mena droit au Gouvernement. Ils étoient , à peu près , cent vingt en tout : ils y entrerent à cheval & se formèrent en croissant sur deux lignes. Un Espagnol instruit dans leur langue leur servoit d'interprète. Le Gouverneur se mit au balcon , leur dit qu'il les voyoit avec plaisir ; qu'ils allassent se reposer , & qu'il les feroit avertir quand il auroit résolu de leur faire savoir les ordres du Roi. Il ajouta

qu'il vouloit les tirer d'esclavage & les mettre en possession de leur bien dont ils n'avoient pas encore joui. Ils répondirent par un cri général , leverent la main droite vers le Ciel & souhaiterent mille prospérités au Roi & au Gouverneur. On démêloit sur leur visage plus de surprise que de joie. On les conduisit ensuite dans une maison des Jésuites , où ils furent logés , nourris , &c , aux dépens du Roi. Le Gouverneur avoit mandé le fameux Cacique Nicolas : mais son grand âge & ses infirmités le mettoient hors d'état d'entreprendre le voyage. Pour donner le tems aux Indiens d'apprendre la langue & de connoître les mœurs des Espagnols , on ne les admit pas sur le champ à l'Audience. M. de Bougainville dit qu'il alla les voir plusieurs fois. Ils lui parurent d'un naturel indolent : il leur trouvoit cet air stupide d'animaux pris au piège. On lui assura qu'il y en avoit parmi eux qui étoient fort instruits ; mais il ne put en juger parce qu'il n'entendoit pas leur langue. Il entendit un Cacique jouer du violon. Comme on lui avoit assuré que c'étoit un habile Musicien , il l'écouta avec

158 HISTOIRE
attention, & crut entendre les sons obligés d'une serinette.

Les Jésuites qui étoient encore dans les Missions , manderent au Gouverneur qu'il pouvoit être assuré de leur soumission aux ordres du Roi , aussi bien que de celle de toutes les peuplades.

Le Marquis de Bukarely , ayant tout préparé , partit de Buenos-Aires le 14 Mai 1768 , & entra le mois suivant dans les Missions , sans trouver la moindre résistance. En arrivant dans chaque Mission , il faisoit enlever tous les Jésuites qui s'y trouvoient , les mettoit en lieu de sûreté , & les faisoit embarquer pour les conduire dans un Port , d'où on devoit les transporter en Europe. On le reçut par-tout avec des démonstrations de joie. Les Indiens représentèrent devant lui plusieurs Comédies & plusieurs Opéra : ils faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour l'amuser. Il vit le fameux Nicolas qu'on tenoit soigneusement renfermé. Il étoit dans un état déplorable & presque nud. Il avoit environ soixante-dix ans & étoit rempli de bon sens. Le Gouverneur lui parla long-tems & parut fort satisfait de sa conversation. A mesure que les

Espagnols entroient dans les Missions, ils chantoient le *Te Deum*, & se faisoient accompagner par les Indiens.

On s'étoit attendu, en saisissant les biens des Jésuites dans cette Province, à trouver chez eux des sommes d'argent très-considérables ; mais on en trouva fort peu. Leurs magasins étoient cependant remplis en marchandises de tout genre, tant de ce pays que de l'Europe. Il y en avoit même de plusieurs espèces qui ne se consomment point dans le pays. Le nombre de leurs Esclaves étoit considérable : on en comptoit jusqu'à trois mille. Les habitans de Buenos-Aires, ajoute, M. de Bougainville, prétendent qu'on avoit trouvé dans les papiers des Jésuites une multitude de choses capables de rendre cette société odieuse : mais il y avoit trop d'animosité de leur part, & il est difficile de distinguer les fausses imputations d'avec les véritables. Au reste, ajoute le même Auteur, je veux rendre justice à la plus grande partie des membres de cette société qui ne participoient point au secret de ses vues temporelles. S'il y avoit dans ce Corps quelques intrigans, le grand nombre, Religieux

de bonne foi , ne voyoit dans l'institut
que la piété de son Fondateur , & ser-
voit de bonne foi Dieu auquel il s'é-
toit consacré.

Nous nous sommes arrêtés sur le Paraguay pour remplir le devoir que nous nous imposons , qui est de don-
ner au Lecteur une idée des usages & des mœurs des pays que nous lui faisons parcourir. Nous allons continuer la Description Géographique du Pérou.

EVÉCHÉ & GOUVERNEMENT DE BUENOS-AIRES.

LA Jurisdiction de cet Evêché s'étend aussi loin que le Gouvernement de même nom , qui prend depuis les côtes Maritimes à l'Est , jusqu'au pays de Tucuman à l'Ouest , & depuis les terres Magellaniques au Sud , jusqu'au Paraguay vers le Nord. Toutes les terres arrosées par Rio de la Plata sont de ce Gouvernement.

La Capitale de cet Evêché , ou de ce Gouvernement , est Nuestra Senno-
ra de Buenos-Aires. Elle fut bâtie par Dom Pedre de Mendoze. Elle est à

trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude australe. Sa longitude, selon les observations du P. Feuillet, est de soixante-un degrés cinq minutes à l'Ouest de Paris. Le nom de *Buenos-Aires* lui vient de ce que l'air qu'on y respire est le plus pur de toute cette partie de l'Amérique. Elle est située, dans une plaine, près d'une petite rivière. On y compte trois mille familles d'Espagnols & beaucoup de Métifs. Sa forme est longue & étroite ; ses rues sont droites, mais d'une largeur médiocre. Il y a une place assez spacieuse qui aboutit à la rivière. Vis-à-vis est un Fort où le Gouverneur fait sa résidence. Outre ce Fort, il y en a plusieurs autres qui défendent la ville. Il y a dans ces Forts environ mille hommes de troupes réglées. Les maisons qui n'étoient autrefois que des chaumières, sont à présent de brique & de chaux, couvertes de tuiles : elles sont fort basses & n'ont que le rez-de-chaussée. Toutes ces maisons ont de vastes cours & des jardins, ce qui fait que la ville n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur. Il n'y a point de Port à *Buenos-Aires* : les vaisseaux ne peuvent

s'approcher de la ville à plus de trois lieues. La Cathédrale est bien bâtie : elle sert de Paroisse à la plupart des habitans. Celle des Indiens est à l'extrémité de la ville. Le Chapitre de la Cathédrale est composé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiacre & de deux Canonicats : l'un s'obtient par concours, l'autre par présentation. Il y a plusieurs Couvents de l'un & de l'autre sexe dans cette ville, & une Chappelle Royale dans la Citadelle.

M. de Bou-
gainville,
Voyage au-
tour du Mon-
de,

Les Fêtes y sont très-communes : on les célébre par des processions, des feux d'artifices, & ces cérémonies tiennent lieu de spectacles. Les Moines accordent aux Dames de la ville le titre de *Majordomes* de leurs Fondateurs & de la Vierge. Ce qui leur donne le droit de parer les Eglises des Couvents, d'habiller les Statues & de porter l'habit de l'Ordre qu'elles jugent à propos. C'est un spectacle assez singulier de voir dans les Eglises de Saint François ou de Saint Dominique des femmes de tout âge assister aux Offices avec l'habit des Religieux.

Les Jésuites faisoient pratiquer aux femmes des exercices de piété plus

austères. Ils avoient fait construire auprès de leur Couvent une maison nommée *la Casa de los Exercicios de las Mugeres*, c'est-à-dire, la maison des exercices des femmes. Toutes les femmes & les filles pouvoient s'y retirer pendant quinze jours, sans le consentement de leurs maris ni de leurs parens, pour s'y sanctifier. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la Compagnie. Aucun homme ne pénétrait dans ce Sanctuaire s'il n'étoit revêtu de l'habit de Saint Ignace. Les femmes de chambre de celles qui y étoient renfermées ne pouvoient y accompagner leurs maîtresses. Les exercices qu'on praticoit dans ce lieu Saint étoient la Méditation, la Priere, la Confession & la Flagellation. L'Auteur, qui fait ce récit, dit qu'il vit les murs de la Chapelle de ce lieu tout teints de sang que faisoient rejoaillir les disciplines dont la piété armoit les mains des femmes.

La ville de Buenos-Aires est environnée de vastes campagnes toujours vertes & où l'on engraisse une prodigieuse quantité de troupeaux dont la viande est excellente. Il n'y a pas

Ce désert s'étend l'espace de quatre-vingt lieues & ressemble à celui de Sechura. Vers l'Orient le Chili touche, en partie, aux confins du Paraguay : il y a cependant quelques déserts dans l'intervalle, en partie aux Frontières du Gouvernement de Buenos-Aires ; mais il en est encore séparé par ce que l'on nomme les *Pampas*, ce qui, dans le langage du pays signifie de vastes plaines. A l'Occident il aboutit aux Côtes de la Mer du Sud, depuis le vingt-septième degré de latitude Méridionale, jusqu'au cinquante-troisième trente minutes.

Une partie de ce pays avoit été soumise par les Incas, jusqu'aux vallées de *Copayapu* ou *Copiapo*, de *Chuquimpa* ou *Coquimbo* & de *Chilé*. Ils tenterent de pousser leurs conquêtes vers le Sud ; mais ils trouverent tant de résistance de la part des Indiens Puramanques & de leurs Confédérés, qu'ils furent obligés de s'arrêter, après avoir poussé leurs progrès jusqu'à la rivière *Mauli* ou *Maulé*, vers le trente-quatrième degré trente minutes de latitude.

Lorsque les Espagnols eurent conquis les principales Provinces du Pé-

rou, ils étendirent leur Domination dans le Chili : mais tous les Indiens de ce pays se souleverent en 1551, détruisirent plusieurs Espagnols, du nombre desquels étoit Valdivia un de leurs principaux Officiers. Ceux-ci réparerent par la suite leurs pertes & se rendirent maîtres du pays.

Le Gouvernement général du Chili en renferme quatre particuliers, & onze Corrégimens. Les quatre Gouvernemens sont 1 *Mæstria de Campo*; 2 *Valpariso*; 3 *Valdivia & Chiloé*. Les Corrégimens sont 1 *San Iago*; 2 *Rancagua*; 3 *Cokchagua*; 4 *Chillan*; 5 *Acocagua*; 6 *Melipilla*; 7 *Quillota*, 8 *Coquimbo*; 9 *Copaipo & Guasco*; 10 *Mendosa*; 11 *la Conception*.

§. I.

Gouvernement de Mæstria de Campo.

IL comprend le Gouvernement militaire des Places ou forts de la Frontière, qui sont *Aramo*: le Mestre de Camp doit toujours y faire sa résidence, *Santa Juana*, *Purea*, *los Angeles*, *Tucapel* & *Yumbel*. A cinq lieues au Sud

de la baie de la Conception ; le fleuve de Biobio se décharge dans la mer , & les Indiens Idolâtres occupent ce pays depuis le fleuve , vers le Sud , ainsi que le haut du même fleuve. Pour contenir ces barbares , on a construit , depuis le rivage de la mer , des Forts munis de troupes & d'artillerie. Vers la côte & au Sud de Biobio est le Fort d'Aramo ; les autres sont rangés de suite le long du fleuve , en tirant vers l'Orient , jusqu'aux montagnes de Tucopel. Le Mestre de Camp est chargé de visiter ces Forts & d'y porter les secours nécessaires. Pendant son absence , il y a un Capitaine qui commande : la Garnison est ordinairement composée de Cavalerie & d'Infanterie.

C'est le Président de l'Audience qui confère la place de Mestre de Camp du Chili. On lui a confié cette nomination , parce qu'on prétend qu'il est plus à portée de juger du mérite.



§. II.

Gouvernement de Valpariso.

C E Gouvernement tire son nom d'une bourgade qui en est le chef-lieu. Elle est située sur le bord de la mer du Sud, au trente-troisième degré deux minutes de latitude méridionale ; & à vingt-cinq lieues Nord-Ouest de San Iago, Capitale du Chili, est défendue par un Château où le Gouverneur fait sa résidence. Cette bourgade est assez peuplée : elle le seroit encore davantage sans la mauvaise disposition de l'emplacement qui est si près d'une montagne, que la plupart des maisons sont sur le penchant ou dans les coulées ; le reste est à peu de distance de la mer. Ce côté est fort exposé pendant l'hiver aux vents du Nord qui élèvent les lames de la mer jusqu'aux portes des maisons.

La plupart des édifices sont de brique crue, ou de chaux & de moilon. On ne compte à Valpariso qu'une Paroisse & deux Convents ; l'un de Saint François, l'autre, de Saint Augustin.

Tome XXIII.

H

Frezier ;
Voyage à la
mer du Sud.

tous deux pauvres & mal batis. Les habitans sont un mélange de Blancs, de Mulâtres & de Métifs. La Forteresse, qui a son Gouverneur particulier, est sur une éminence de moyenne hauteur, coupée vers le Sud-Est & le Nord-Ouest par deux coulées qui forment deux fossés naturels de vingt à vingt-cinq toises de profondeur. Ainsi elle est séparée des éminences voisines qui sont un peu plus hautes. Du côté de la mer, elle est naturellement fort escarpée, & du côté de la terre, elle est défendue par un fossé qui traverse d'une coulée à l'autre & lui donne à peu près la forme d'un quarré. Les fortifications ne sont que des murs de retranchement qui suivent le contour de la hauteur : ils se flanquent peu à peu & souvent point du tout. Sur le milieu du pan, qui est au-dessus de la bourgade, il y a un petit radeau avec sa guérite. Le côté opposé n'est défendu que par le flanc d'un demi-bastion. Le côté de la montagne est composé d'une courtine de vingt-six toises & de deux demi-bastions. Toute cette partie est en brique. Il n'y a de rempart que du côté de la terre. Du côté de la mer

Il y a une batterie de neuf pièces de canon, qui peut battre le mouillage à fleur d'eau. Il y a plusieurs autres batteries dans ce Fort : on y compte environ seize pièces de canon.

La proximité du Port de Valpariso, avec la ville de San Iago, y attire tout le commerce qui se faisoit autrefois à la Conception.

On trouve aux environs de Valpariso divers villages & des campagnes remplies de métairies. Entre les fruits du canton, qui sont d'une prodigieuse grosseur, on vante une espèce de pommes qui s'appellent *Pommes de Quillotu*, parce que le village de ce nom en produit beaucoup. Elles sont fondantes & d'un goût délicieux. On y trouve quantité de perdrix. La pêche n'est pas abondante sur cette plage.

La côte forme une baie qui peut avoir trois lieues d'étendue. Le Port est assez grand & entre plus d'une lieue dans les terres. Vers le Nord-Est on remonte, à deux cablières de terre, une roche à fleur d'eau qui passe pour un dangereux écueil.

Dès que la mousson du Nord commence, c'est-à-dire, pendant les mois

d'Avril & de Mai , les vaisseaux font exposés aux vents de Sud & de Sud-Ouest qui rendent la mer si mâle , qu'un bâtiment court grand risque , s'il n'est bien amarré.

§. III,

Gouvernement de Valdivia.

C'EST encore une place maritime située à trente-neuf degrés quarante minutes de latitude & à soixantequinze lieues , au Midi , de la Conception , sur le bord d'une rivière , & à son embouchure dans la mer du Sud. Elle doit sa fondation & son nom à Pierre de Valdivia , Capitaine Espagnol , qui fit la conquête du Chili. Il y a environ deux mille habitans , Blancs ou Métis & quelques Indiens qui habitent un village , lequel sert de faubourg à la ville. Les Jésuites y avoient une maison. Le Gouverneur qui commande les troupes de la garnison , de la ville & des forts qui défendent l'entrée de la rivière & du port , est nommé par le Roi : il est soumis au Président du Chili. On regarde le Port de Valdivia comme un des meilleurs & des plus sûrs de la côte

de la mer du Sud , dont il est la clé. C'est le lieu d'exil des Espagnols qui habitent le Pérou & le Chili , & qui ont mérité les galères : ils composent la garnison. Il pleut presque continuellement dans ce pays pendant les six mois qui composent l'hiver.

§. IV.

Gouvernement de Chiloé.

L'ISLE de Chiloé qui est située sur la côte de la mer du Sud fait un Gouvernement militaire. Elle peut avoir cinquante lieues de longueur sur sept de largeur , est située entre le quarante-unième degré quarante minutes & le quarante-troisième quarante deux minutes de latitude méridionale. Elle n'est séparée de la terre ferme , dans sa partie septentrionale , que par un trajet de sept à huit lieues ; mais elle en est plus éloignée dans sa partie méridionale. Elle est environnée d'une quarantaine de petites Isles. Le Gouverneur fait sa résidence à *Chacao* , place fortifiée & située sur la côte Orientale vers le Nord de l'Isle. Outre cette place qui

est bien fortifiée & toujours munie d'une bonne garnison , cette Isle en a une qui est beaucoup plus grande : elle se nomme *Calhuco* : elle est bien peuplée d'Espagnols , de Métifs & d'Indiens convertis , est gouvernée par un Corrégidor nommé par le Président du Chili. Il y a une Paroisse & un Couvent de Franciscains : les Jésuites y en avoient autrefois un : les Religieux de la Merci y en ont plusieurs. Cette Isle produit toutes les choses nécessaires à la vie , excepté le vin. Quoique le climat soit froid , les Indiens qui l'habitent & ceux des environs vont tout nuds. Les Navigateurs connoissent peu les quarante petites Isles qui l'environnent. Ils les citent , sans en faire la description.

§. V.

Corrégiment du Chili ou de San Iago.

ON compte onze Corrégimens au Chili , comme nous l'avons dit. Le premier est le Chili , ou San Iago. Il ne s'étend pas au-delà de cette ville qui est la Capitale du Chili. Elle est située dans la vallée de *Mapocha* qui a vingt

Cinq lieues d'étendue , & voisine de celle de *Chilé* ou *Chili* qui a donné son nom au pays. La situation de San Iago est fort agréable ; elle est vers le trente-cinquième degré quarante minutes de latitude méridionale , & au cinquante-troisième quarante minutes de longitude occidentale.

Pierre de Valdivia la fonda le 24 Février 1541 . & lui donna le nom de *San Iago de la Nouvelle Estramadoue*. Elle a environ mille toises d'étendue du Levant au Couchant & six cens du Midi au Nord. Ses murs , du côté septentrional , sont arrosés par une rivière qui fournit aux habitans l'eau dont ils ont besoin pour leur usage particulier & pour arroser leurs jardins. De l'autre côté de la rivière , il y a un grand faubourg nommé *Chimba* , & vers l'Orient une colline de médiocre hauteur nommée *Santa Lucia* ; elle touche presque aux maisons. Les rues de San Iago sont larges , droites , bien pavées & se croisent si exactement qu'il n'y en a pas une qui n'aille de l'Est à l'Ouest , ou du Midi au Nord. La grande place qui forme le centre de la ville est un carré parfait , dont le milieu est orné d'une

fontaine. Du côté du Nord est le Palais qu'on appelle *l'Audience Royale* : l'Evêché remplit celui de l'Ouest ; celui du Midi est occupé par de grandes boutiques embellies par des arcades , & celui de l'Est par de fort belles maisons. Le reste de la ville est composé de Quartiers ou d'Isles , de maisons qui sont toutes aussi belles que celles de Lima. Elles sont de briques crues & fort basses par la crainte des tremblemens de terre. Cette ville en a ressenti plusieurs fois les tristes effets.

Outre la Cathédrale , il y a trois Paroisses , trois Couvents de l'Ordre de Saint François , deux de Saint Augustin , un de Saint Dominique , un de la Merci , un de Saint Jean-de-Dieu. Les Jésuites y avoient autrefois cinq Colleges. Il y a en outre quatre Monastères de Filles. Les Eglises de tous ces Couvents sont fort grandes & assez belles.

On prétend que le nombre des habitans monte à quatre mille familles , la moitié Espagnols & le reste Indiens ou Métifs. Leurs mœurs & leurs habilemens sont les mêmes qu'à Quito. Les hommes sont assez bien faits & les fem-

mes ont le visage agréable, le teint fort beau, ce qui ne les empêche cependant pas de se farder.

L'Audience du Chili étoit autrefois à la Conception ; elle est aujourd'hui à San Iago. Ce Tribunal est composé d'un Président, de quatre Auditeurs, d'un Fiscal pour les Espagnols & d'un autre pour les Indiens. Les affaires s'y décident définitivement. Le Président, quoique dépendant en quelque sorte du Vice-Roi du Pérou, est Gouverneur & Capitaine Général du Chili. Il est obligé de passer six mois à la Conception & six à San Iago. Pendant son absence de San Iago, le Corrégidor exerce ses fonctions, sous le titre de Lieutenant Général, & étend sa justice sur tous les lieux habités du Chili, à l'exception des Gouvernemens militaires.

Le Corps de Ville dont le Corrégidor est le Chef, consiste en plusieurs Régidors & deux Alcades ordinaires. Lorsque le Président est à San Iago, la Jurisdiction du Corrégidor se réduit à la Police & au Gouvernement économique. Les Finances sont administrées par une Chambre Royale, composée d'un Trésorier, d'un Contrôleur & de

leurs Officiers. Il y a en outre le Tribunal de la Croifade & celui de l'Inquisition ; mais ils dépendent tous deux de ceux de Lima.

Le Chapitre de la Cathédrale est composé d'un Evêque, de trois Dignitaires, de quatre Chanoines & de plusieurs Prêtres subalternes.

Le climat & le terroir de la ville ne different point de ceux de la Conception. Ce sont les vastes campagnes de San Iago qui fournissent au Pérou du froment, des fruits secs, de la viande salée, &c. L'huile du Chili est fort bonne. Le commerce des habitans de San Iago avec les Indiens Idolâtres, consiste à leur vendre des ouvrages de fer, comme mors de brides, des éperons, des couteaux, du vin & diverses sortes de mercerises. Ces barbares habitent un pays rempli d'or, mais comme ils n'en font aucun usage, ils lui préfèrent un morceau de fer travaillé. Ils donnent aux Espagnols des vaches, des chevaux, de jeunes filles & des garçons que leurs peres mêmes troquent pour des bagatelles qui leur font plaisir. Cette traite est abandonnée aux Guases, race mêlée de sang Espagnol. Ils vont

dans le pays de ces Indiens & s'adref-
sent aux Chefs des familles. Elles ne
sont point gouvernées comme l'étoient
autrefois les Péruviens par des Caci-
ques ou des Curacas. Toute la forme
de leur Gouvernement consiste à re-
pecter les anciens. Le Guase étaie devant le Chef de famille ce qu'il a de
plus séduisant pour ces barbares, & ne
manque jamais de lui présenter une pe-
tite quantité de vin. Si le marché se
conclut, l'Indien publie dans tout le
village que cet Espagnol est ami de la
Nation & qu'on peut se fier à lui. Le
Guase parcourt toutes les cabanes, con-
vient du prix de chaque marchandise,
& livre, sans difficulté, celles qu'on
achette. Il se retire ensuite dans la pre-
miere habitation où il a été en arrivant,
en avertissant dans tous les lieux par
où il passe qu'il est prêt à s'en retour-
ner. Chacun court, avec empressement,
à l'habitation qu'il a choisie, pour lui
donner le prix dont on est convenu. Il
rassemble ses effets, &, lorsqu'il part,
le Chef de famille le fait accompagner
par une troupe d'Indiens qui lui aident
à conduire les bœufs, les vaches & les
chevaux qu'on lui a donnés.

- Les moins traitables sont les habitans d'Aramo & de Tueopel ; ceux qui habitent au Sud de la riviere de Biobio & ceux qui s'étendent vers la Cordeliere. Le pays est si vaste que lorsqu'ils se voient trop pressés , ils abandonnent leurs possessions & s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là ils se joignent à d'autres Indiens , & , se croyant en état de résister , ils retournent dans le pays qu'ils habittoient & font des incursions fur les Espagnols. Qu'un seul de ces barbares crie qu'il faut prendre les armes , ils s'assemblent tous & commencent leurs hostilités. Leur maniere de déclarer la guerre , c'est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve chez eux , ils vont ensuite ravager les villages dont ils sont voisins. Après cette premiere exécution , ils se réunissent en Corps , élisent un Chef , forment une armée , attaquent les forts & les plus grands villages. Si les Espagnols sont assez heureux pour les repousser , ces barbares se réunissent à quelques lieues du champ de bataille & vont fondre d'un autre côté.

Lorsque ces Indiens sont en paix ; ce qui est assez rare , ils s'occupent à

fermer quelques champs & à fabriquer des étoffes pour leur habillement. Ils passent le reste du temps dans l'oisiveté ou à boire du cidre qu'ils composent avec des pommes, qui sont très-communes dans le pays qu'ils habitent. Leurs cabanes sont si légères qu'un jour ou deux suffisent pour les bâtir : pour mûrs ils ont des racines & de la farine de maïs ou de quelqu'autre grain. Ces barbares, faisant la guerre avec peu de frais & peu de risque, la regardent comme un amusement. Si la paix succède, c'est presque toujours les Espagnols qui la demandent. On convient d'une conférence qu'on nomme *Parlamento*, à laquelle assistent le Gouverneur du Chili, le Mestre de Camp avec les principaux Officiers de l'armée, l'Evêque de la Conception & quelques autres personnes du premier rang. Les Indiens y envoyent leur Général, les six principaux Capitaines & les anciens. Les Espagnols campent sous des tentes, & le quartier général des Indiens est en face, à peu de distance. Les anciens de chaque canton vont saluer le Gouverneur. Il boit à leur santé, ensuite leur verse lui-même du vin,

leur distribue des couteaux , des ciseaux & d'autres bagatelles qui sont cependant fort précieuses à leurs yeux. On parle ensuite de paix & des conditions. Les Indiens se retirent à leur quartier , où le Président leur rend visite & leur fait porter une certaine quantité de vin. Ils lui font , à leur tour , un présent de veaux , de bœufs , de chevaux & d'oiseaux. La paix étant conclue , le Gouverneur admet à sa table les principaux Chefs des Indiens. Il se tient ensuite une espèce de Foire , où les Guases accourent avec leurs merceries & les Indiens avec leurs ponchos & des bestiaux. Ces marchandises se troquent avec bonne foi.

Quoique ces Indiens aient toujours refusé de se soumettre aux Espagnols , ils accordent l'entrée de leur pays aux Missionnaires. Plufieurs se sont fait baptiser : mais ils ne renoncent pas pour cela à la vie libre dans laquelle ils sont élevés , & la plupart de ces nouveaux convertis n'ont point de religion. Le Roi d'Espagne entretient des Missionnaires dans tous les Forts de la frontière pour les instruire : mais , à la première nouvelle d'un soulèvement , tous

LES AMÉRICAINS. 183

les Néophites disparaissent , & se joignent aux guerriers de leur Nation : à la publication de la paix ils rappellent leurs Missionnaires.

Ces barbares , qui ne font quartier pendant la guerre à aucun homme , épargnent cependant les femmes blanches ; mais ils les enlevent , les conduisent dans leur pays & vivent familièrement avec elles. Delà vient qu'on trouve parmi eux une multitude d'Indiens blancs & blonds , qu'on prendroit pour des Européens nés au Chili. Pendant la paix il en va plusieurs dans les bourgs & les villages des Espagnols : ils s'engagent à travailler pour un certain prix l'espace d'un an ou de six mois. Ils s'en retournent à la fin du terme , après avoir employé leur salaire en mercerries. Tous ces peuples , sans distinction de sexe , portent des ponchos & des manteaux de laine : mais cet habillement ne leur descend pas jusqu'aux genoux. Les Nations plus éloignées ne portent aucune espèce d'habillement.



§. VI.

Corrégiment de Rancagua.

IL comprend diverses métairies ; fermes ou maisons de campagne ; sans aucune forme de ville ou de village. Il y a cependant un chef-lieu composé de cinquante maisons & de soixante familles. Le Corrégidor y fait sa résidence. Toute la Jurisdiction contient environ mille habitans qui sont presque tous Métifs.

§. VII.

Corrégiment de Cokchagua.

C E Corrégiment ressemble au premier : il s'étend dans la campagne aux environs de San Iago, & contient environ quinze cens familles.

§. VIII.

Corrégiment de Chillan.

C'EST une bourgade située à soixante lieues au Sud-Est de San Iago,

dans le Diocèse de la Conception. On n'y compte qu'environ trois cens familles. Il y a peu d'Espagnols. Les Jésuites y avoient autrefois un Séminaire. Aux environs de cette bourgade il y a un Volcan.

§. IX.

Corrégiment d'Acoucagua.

IL tire son nom d'un village situé dans une vallée de la Cordeliere. La situation a paru si agréable , qu'en 1741 , on y a jetté les fondemens d'une ville sous le nom de *Saint Philippe le Royal*. Le territoire est rempli de maisons qui sont séparées les unes des autres.

§. X.

Corrégiment de Melipilla.

C'ETOIT autrefois un Corrégiment de campagne ; mais on y a fondé , en 1741 , une ville sous le nom de *Saint Joseph de Lograño*.



§. XI.

Corrégiment de Quillota.

IL a pour chef-lieu un village qui contient environ cent familles. On en compte plus de mille dispersées dans les campagnes.

§. XII.

Corrégiment de Coquimbo ou la Serena.

IL prend son nom d'une ville fondée, en 1544, par Pierre de Valdivia, & située à un quart de lieue de la côte de la mer du Sud, à près de cent lieues, au Nord-Ouest, de San Iago, au vingt-neuvième degré cinquante-quatre minutes de latitude australe, sur une rivière de même nom qui traverse la vallée dans laquelle elle est située. Elle est sur une éminence, de laquelle on découvre la rivière & les campagnes des environs. La rivière fournit de l'eau à la ville par le moyen de plusieurs canaux, arrose & fertilise les campagnes.

Les rues de Coquimbo sont parfaitement droites & alignées. Chaque quartier a son ruisseau. Cette ville, quoique située très-avantageusement, ne contient que cinq à six cens familles d'Espagnols, de Métifs & d'Indiens : les rues étant sans pavé sont fort mal propres ; elles ont plus l'air de chemins que de rues, sont bordées de figuiers, d'oliviers, d'orangers & de palmiers, toujours couverts de verdure : les maisons ne sont bâties que de terre & couvertes de chaume. La partie la plus considérable de la ville est occupée par deux Places, par les Couvents des Cordeliers, des Augustins, de Saint Dominique & de la Merci, par un Collège où les Jésuites instruisoient la jeunesse. Il y a une Paroisse & un Hôpital de Saint Jean-de-Dieu. Cette ville étoit autrefois plus peuplée & plus florissante, mais elle a été brûlée & sacagée par les Anglois & les Flibustiers & n'a pas été bien rétablie. D'ailleurs la découverte des mines de Copai po a contribué à la dépeupler. Plusieurs familles sont allées s'y établir. Les Voyageurs assurent que les femmes y sont fort belles & très-galantes.

La fertilité du terroir attire beaucoup de monde à la campagne, d'où l'on tire assez de blé pour la charge de quatre à cinq navires qui le transportent à Lima. Ce canton fournit aussi du vin à San Iago & de très-bonne huile : ces denrées, jointes à un peu de suif, de viande séche & de cuirs, font tout le commerce de ce pays. C'est d'ailleurs le plus riche de tout le Chili en métaux. En hiver, lorsque les pluies sont un peu abondantes, on trouve de l'or dans presque tous les ruisseaux qui coulent des montagnes. M. Frezier dit que les habitans lui assurerent que la terre étoit *Creadice*, c'est à-dire, que l'or s'y forme continuellement, & qu'après avoir été lavée, on y retrouve soixante ou quatre-vingt ans après autant d'or qu'auparavant. Il y a en outre beaucoup de mines d'argent.

Les mines de cuivre sont assez communes aux environ de Coquimbo. Depuis long-tems on travaille à une qui fournit toute la côte du Chili & du Pérou : on assure qu'il s'y trouve aussi des mines de fer & de vif-argent.

Curiosités naturelles. A dix lieues au Sud de la ville, on voit une pierre noirâtre, d'où coule

tine fontaine qui ne donne de l'eau qu'une fois le mois , par une ouverture qui ressemble à cette partie du corps des femmes dont elle imite l'écoulement. Cette eau laisse sur la pierre une trace blanche. Six lieues à l'Est de la ville , on trouve une pierre grise , couleur de mine de plomb , unie comme une table , sur laquelle sont parfaitement bien dessinés un bouclier & un morion de couleur rouge qui pénètrent fort avant dans la pierre. On l'a cassée dans quelques endroits pour s'en assurer. Dans une vallée du canton il y a une petite étendue de plaine , où ceux qui s'y endorment se trouvent enflés à leur réveil , ce qui n'arrive point à quelque distance de là. On assure que les yaïsseaux trouvent des rafraîchissements en abondance dans le Port de Coquimbo.

§. XIII.

Corrégiment de Copaipe & de Guasco.

Le lieu principal de ce Corrégiment est une ville dont les maisons sont bâties sans aucun ordre , à dix ou douze

lieues de la mer. On ne compte dans tout ce district que trois à quatre cents familles. Le Port le plus proche se nomme aussi *Copaipo*: c'est le dernier du Chili vers le Pérou. *Guasco* en est un autre de la même Jurisdiction; mais il est à trente lieues plus au Sud. Pour toute habitation il y a quelques cabanes.

On trouve dans le territoire de cette ville des mines d'or, de fer, de cuivre, d'étain & de plomb; quantité d'aimant & du lapis lazuli. Toute la terre est remplie de sel gemme, ce qui rend l'eau douce, très-rare, & le salpêtre si commun, que dans les vallées on en trouve d'un doigt d'épais sur la surface de la terre. Dans les hautes montagnes de la Cordelière, à quarante lieues du Port, vers l'Est-Sud-Est, on trouve des mines du plus beau soufre du monde, qui se tire tout pur de la terre. Il y en a en si grande abondance qu'il ne vaut que trois piaffres le quintal. On y trouve aussi du bray qui vient d'un arbre dont la feuille ressemble à celle du romarin.

§. XIV.

Corrégiment de Mendoza.

MENDOSA est une ville située à cinquante lieues de San Iago , à l'Est de la Cordeliere : elle est si remplie de jardins qu'on n'y compte pas plus de deux cens familles , dont la moitié sont Blancs & le reste de race mêlée. Outre la Paroisse il y a un Couvent de Cordeliers , un de Dominiquains , un d'Augustins : il y en avoit autrefois un de Jésuites. Il y a dans ce Corrégiment deux autres villes , qui sont Saint Jouen de la Frontera qui est à trente lieues au Nord de Mendoza , & Saint Louis de Loyola qui est à cinquante lieues à l'Orient de la même ville. La première est semblable à Mendoza ; mais on compte à peine vingt-cinq maisons dans l'autre , & cinquante Chefs de familles. Les environs sont cependant très-peuplés. Il y a une Paroisse , un College & un Couvent de Dominiquains. C'est à Loyola que les Présidents du Chili sont reçus pour la première fois lorsqu'ils vont prendre pos-

292 HISTOIRE
session de leur Gouvernement par la Mer du Nord , parce que cette ville est la premiere de leur Jurisdiction du côté de Buenos-Aires.

§. X V.

Corrégiment de la Conception.

Ce dernier Corrégiment du Chili s'étend depuis la riviere de Maule , qui passe par la côte Septentrionale de la ville , jusqu'à la pointe de Lavapiés. Dans cette étendue , il n'y a pas un grand nombre de villages , mais on y trouve une prodigieuse quantité de métairies & de chaumieres , répandues dans la campagne & peu éloignées les unes des autres.

La ville de la Conception fut fondée , en 1550 , par Valdivia : mais elle fut détruite peu de tems après par les Indiens d'Aramo & de Tucopel , & la Nouvelle Colonie se retira à San Iago. Ce fut dans cette guerre que Valdivia fut tué. Les Espagnols voulurent s'y rétablir une seconde fois : mais ils en furent encore chassés par les Indiens : on y mena vers l'an 1606 un corps de troupes

éroupes capable d'en imposer aux Indiens, & on la rebâtit. Elle est aujourd'hui toute ouverte, & l'on n'y reconnoît plus de vestige d'aucun Fort. Pour toute défense, il n'y a qu'une batterie à Barbette sur le bord de la mer, qui flanque seulement le mouillage devant la ville. La garnison est très-foible. Cette ville est située au trente-sixième degré quarante - cinq minutes de latitude australe, au fond d'une baie fort agréable, sur un terrain inégal, sablonneux, un peu élevé : une petite rivière la traverse. Les maisons y sont fort basses, parce qu'elle effuie souvent des tremblemens de terre. En 1730, toutes les maisons furent renversées. La petite rivière qui traverse la ville se jette dans la baie où il y a trois Ports qui fournissent un bon mouillage pour les vaisseaux.

Les habitans de cette ville sont Espagnols ou Métifs. Ils ont tous le teint fort blanc. Les hommes sont assez bien faits & assez robustes : on vante beaucoup la beauté des femmes : leurs usages ressemblent assez à ceux de Lima & de Quito. En tems de guerre, la ville & les environs peuvent fournir

vingt mille hommes armés. Il y a un Evêché : toutes les Eglises, même la Cathédrale, sont pauvres & mal bâties. Les Dominicains, les Franciscains & les Religieux de la Merci y ont des Couvents : ceux de la Charité ont soin de l'Hôpital. L'Audience Royale du Chili y fut d'abord établie ; mais on l'a transférée à San Iago. Le Diocèse est partagé en huit Jurisdictions pour le Civil.

Il y a peu de villages dans le territoire de la Conception, qui consiste en plaines fort étendues. Il y a une prodigieuse quantité de métairies. Les gens de la campagne demeurent dans les plaines, & sont peu éloignés les uns des autres. Ce territoire est arrosé par plusieurs rivières, dont les principales sont *Aramo & Biobio*.

Le climat de ce pays est, à peu près, semblable à celui d'Espagne ; mais les saisons y sont différentes : lorsqu'on est en hiver en Espagne, on est en été au Chili.

La Conception est gouvernée par un Corrégidor qui est nommé par le Roi, aussi bien que les Alcades & les Régidors ordinaires. Lorsque cette pla-

Ce vient à vaquer, le Président du Chili peut y nommer par provision.

Outre la ville de la Conception ; on trouve dans ce Corrégiment celle d'*Angos* ou *Villanova de las Infantes*, située dans les terres à quinze lieues au Sud-Est de la Conception ; *Impériale*, située à quatre lieues de la côte & à trente-neuf au Midi de la Conception, sur la rivière de *Cauten* & sur une roche escarpée, dans un pays agréable & fertile. Il y a de riches mines d'or dans son district qui est peuplé d'Indiens assez sociables : leur nombre étoit autrefois très-considérable ; mais il est à présent beaucoup diminué. *Asomo*, qui est située sur le *Rio-Bueno*, à quinze lieues au Sud-Est de la côte. Cette ville est considérable, parce que son terroir est fertile & abonde en minères d'or. On compte plus de vingt mille Indiens dans son territoire. Il y a des manufactures d'étoffes. *Carelmapo*, située à soixante lieues au Midi de *Valdivia*, & vis-à-vis la pointe septentrionale de l'*Isle de Chiloé* ; c'est la ville la plus méridionale de la côte Espagnole & de l'Audience du Chili.

Les chevaux & les mules du Chili

Iij

passent pour être excellents : ils sont d'une vitesse extrême. Ces animaux tiennent leur origine de ceux qui, dans le temps de la conquête, y furent transportés d'Espagne ; mais ceux du Chili sont aujourd'hui supérieurs à ceux d'Espagne : outre que les pâturages peuvent y être meilleurs, on y conserve les races avec plus de soin. Les bons Coureurs du Chili ne souffrent aucun cheval devant eux, & galopent si légerement, que les Cavaliers ne sentent pas la moindre agitation. Pour la beauté, ils n'en cedent à aucun Andalous : leur taille est belle ; ils sont pleins de feu, & ont une fierté peu commune. Toutes ces qualités sont cause qu'on les recherche avec beaucoup d'empressement. Pour en étendre la race, on a formé plusieurs haras dans les différentes Provinces du Pérou ; mais on donne toujours la préférence à ceux du Chili,

LES CORDELIERES DES ANDES.

Nous croyons devoir finir la description du Pérou par celle des Cordelières des Andes dont nous avons parlé plusieurs fois. Cette fameuse chaîne de

montagnes part de la Terre Magellani-que , court par les contrées du Chili , de Buenos-Aires , du Pérou & de Quito , jusqu'à l'Isthme de Panama , où elle se resserre pour le traverser ; recom-mence ensuite à s'élargir & s'étendre par les Provinces de Nicaragua , de Guatimala , de Costa-Ricca , de San Miguel , du Mexique , de Guayaca & de Puebla ; pousse une multitude de rameaux , comme pour unir les parties septentrionales du continent de l'Amé-rique avec les Méridionales.

On distingue les parties qui sont le plus élevées par le nom de *Paramos* , qui , dans le langage du pays , signifie bruyères. Les neiges qui y regnent con-tinuellement causent un froid si aigu , qu'il les rend inhabitables , & qu'on n'y trouve même ni plantes ni bêtes. Quel-ques-unes de ces montagnes élèvent leur sommet au-dessus des autres & sont couvertes de neige jusqu'à la ci-me : celles-ci appartiennent au Corré-giment de la Jurisdiction de Quito.

Le *Paramo de l'Asuay* , qui est formé par l'union des deux Cordelieres , n'est point de cette classe : il est très-froid ,

mais beaucoup moins élevé. Sa hauteur est le degré de congélation. A mesure que les montagnes s'élèvent, le froid augmente. On en trouve qui ont jusqu'à trois mille cent vingt-six toises au-dessus de la superficie de la mer.

La partie la plus méridionale des Cordelieres est la montagne de *Macas*, nommée aussi *Sanguay*. Le premier nom lui vient de ce qu'elle est dans la Jurisdiction de Macas. Sa hauteur est considérable : elle est presqu'entièrement couverte de neige dans toute sa circonference. Il sort de son sommet un feu continual accompagné d'un bruit épouvantable qui se fait entendre de fort loin. Les campagnes voisines de ce terrible Volcan sont entièrement stériles. C'est de cette partie des Cordelieres que sort la riviere de *Sanguay*.

Dans cette partie orientale des Cordelieres, à six lieues Est-Sud-Ouest de Riobamba, on trouve une montagne dont le sommet est divisé en deux crêtes, toutes deux couvertes de neiges : cette montagne n'est cependant pas, à beaucoup près, si haute que la précédente. A sept lieues de la même ville, au Nord, on trouve la montagne de

Tunguragua qui a la figure d'un cône : il est également escarpé dans toutes ses faces. Le terrain où cette montagne commence à s'élever est un peu plus bas que la Cordeliere. Il y a plusieurs villages au pied. Il y a dans cette partie des Cordelieres des bains dont l'eau est si chaude que les œufs y durcissent plus promptement que sur le feu.

Le Chimborazo est au Nord de Rio-bamba. C'est une montagne d'une médiocre élévation. On trouve sur la crête le chemin qui conduit de Quito à Guayaquil. Le Cotopachi s'avance plus que les autres branches des Cordelieres vers le Nord-Ouest & le Sud : c'est un Volcan. Ulloa dit qu'en 1743 il fut témoin d'une éruption qui fut précédée quelques jours auparavant d'un bruit terrible dans les concavités de la montagne. Il se fit une ouverture au sommet & trois sur le penchement qui étoit couvert de neige. Les cendres se mêlant avec cette neige, dont la quantité étoit prodigieuse, couvrirent toute la plaine qui est depuis Callao, jusqu'à Latacunga ; &, dans un moment, tout cet espace devint une mer, dont les eaux bourbeuses firent périr une partie des

habitans. Elles s'étendirent du côté des habitations, & emporterent tous les édifices. Cette inondation dura trois jours entiers, pendant lesquels le Volcan ne cessa point de pousser des flammes & de la cendre. Les eaux se retirerent par degrés ; mais le feu continua quelques jours avec un fracas terrible. Au mois de Mai de l'année suivante, les flammes recommencèrent avec une nouvelle force & s'ouvrirent d'autres passages par les flancs mêmes de la montagne. Le 30 Novembre le Volcan fit les mêmes ravages que l'année précédente.

La montagne d'*Elenifa* est à cinq lieues de la précédente : son sommet est divisé en deux crêtes : il est toujours couvert de neiges. Plusieurs ruisseaux y prennent leur source. Ceux qui viennent du sommet boréal ont leur cours vers le Nord, & ceux du côté opposé courrent au Sud, par la rivière des Emeraudes.

Le *Chiuchilagua* est au Nord du *Cotopaci*, inclinant un peu vers le Nord-Ouest. Cette montagne, quoique moins élevée que les autres, est toujours couverte de neiges.

Au Nord de Quito , tirant un peu vers l'Est , on trouve *Cayamburo* , qui est de la première grandeur. On voit sortir de cette montagne plusieurs rivières. Celles qui viennent de l'Ouest & du Nord se jettent , les unes dans les rivières des Emeraudes , les autres dans celle de Mira , & se rendent toutes dans la mer du Sud. Celles qui viennent de l'Ouest vont se rendre dans la rivière des Amazones.

Rivieres

Outre les ruisseaux qui descendent des montagnes couvertes de neiges , d'autres prennent leur source dans des montagnes moins élevées , & toutes forment , en s'unissant , de très-profondes rivières qui se rendent ou dans la mer du Nord ou dans celle du Sud.

Il sort des montagnes de *Yasuay* & de *Bueron* une grosse rivière qu'on passe sur des ponts & qui prend le nom de *Cauar* , d'un village dont elle baigne les bords. Elle prend ensuite son cours vers *Yocon* , d'où elle va se perdre dans la rivière de *Guayaquil* au golfe de même nom.

La côte septentrionale de *Paramo d'Astuay* , produit aussi plusieurs rivières qui , s'unissant avec celles de la mon-

tagne de Senegualop & de la Cordeliere orientale , du côté de l'Ouest , forment celle d'Alausí qui va se jettter dans le même golfe.

Au sommet de Paramo de Tioloma , on trouve quatre lagunes , dont trois sont moins considérables que la quatrième. Celle-ci , longue d'une demie lieue , se nomme *Colai*. Des trois autres se forme la riviere des *Cebadas* qui passe près du village de ce nom. Après un long circuit , pendant lequel elle en reçoit plusieurs autres , elle va se perdre dans la riviere des Amazones.

Les eaux qui descendant de la pointe boréale du Mont Elenifa , prenant , comme on l'a dit , leur cours vers le Nord , se joignent à celles de la même Cordeliere , forment la riviere d'*Amaguanna*. De la partie Septentrionale du Cotopacsi , du Chuchulagua & de la Cordeliere du Guamani , descendant d'autres rivières , dont la réunion forme celle d'*Ichubamba* , qui , se joignant , vers le Nord , à celle d'*Amaguanna* , est grossie par des torrens qui descendant de la Cordeliere & prend le nom de *Rio de Guallabamba*. Les eaux qui viennent du Mont Cayamburo , &

celles qui descendant de la partie méridionale du Mont Moxanda , forment la riviere de Pisco qui court d'abord à l'Occident , & , se joignant à celle de Guaillabamba , prend le nom d'*Alchipichi*. Elle devient si profonde & si large au Nord du bourg de Saint Antoine , dans la Jurisdiction du Corrégi-
ment de Quito , qu'on ne la passe que sur une Tarabite. Elle continue son cours vers le Nord , & va se perdre dans la rivière des Emeraudes.

La montagne de Moxanda , située dans l'espace que les Cordelieres laissent entr'elles , se divise en deux cimes , l'une à l'Est , l'autre à l'Ouest ; de chacune d'elles part une chaîne de montagnes qui forment un vallon en se joignant. Deux torrens , qui descendant du côté septentrional de cette montagne , entrent dans la lagune de Saint Paul. De cette lagune sort une riviere qui , jointe avec des torrens & un grand ruisseau venu des hauteurs de Pezilla , forme la riviere qui passe à Saint Michel d'Ybera : elle prend ensuite le nom de *Mira* , se rend dans la mer du Sud au Nord de la riviere des Emeraudes.

Lorsque ces rivieres font trop pro-

fondes pour qu'on puisse les passer à
^{Ponts des} gué, on y jette des ponts. On en fabrique de trois espèces ; ceux de pierres qui sont en petit nombre ; ceux de bois qui sont les plus communs, & ceux de liane ou de bejuque. Pour jeter un pont de bois, on cherche l'endroit le moins large de la rivière entre quelques rochers élevés ; on met en travers quatre grandes poutres : voilà ce qu'on appelle *un Pont*. Les Ponts de bejuque se font sur les rivières dont la largeur ne permet pas qu'on y jette des poutres qui ne pourroient, quelques longues qu'elles fussent, atteindre d'un bout à l'autre. On tort ensemble plusieurs bejuques, dont on forme de gros palans de la longueur qui convient à l'espace : on les tend de l'un à l'autre bord, au nombre de six pour chaque pont. Ceux qui sont aux deux côtés sont plus élevés que ceux qui sont au milieu & servent comme de garde-fou. Sur les quatre du milieu on attache de gros bâtons, sur lesquels on met encore des branches, d'arbres ce qui forme le sol sur lequel on marche. Les deux palans qui servent de garde-fous sont amarrés à ceux qui forment le pont,

pour faire un appui plus solide. Sans cette précaution, le balancement continué de cette machine mettroit les passans en danger. On n'expose point les bêtes sur ces ponts, on les fait passer à la nage : des Indiens transportent à l'autre bord leur charge & leur bât.

Il y a des endroits où l'on supplée aux ponts de bejuque par ce qu'on appelle des Tarabites. C'est une simple corde de liane ou de courroies de cuir de vache, composée de plusieurs torons qui lui donnent sept ou huit pouces d'épaisseur. Elle est tendue d'un bord à l'autre, & attachée par ses deux bouts à des pilotis, dont l'un porte une roue pour donner à la corde le degré de tension que l'on croit nécessaire. La manière de passer ce pont est fort extraordinaire. De la Tarabite pendent deux grands crocs, qu'on fait courir dans toute sa longueur, & qui soutiennent un mannequin de cuir assez large pour contenir un homme qui peut même y être couché. On se met dans le mannequin : les Indiens de la rive d'où il part lui donnent une violente secoussé, qui le fait couler d'autant plus rapidement le long de la Tarabite, qu'on le tire

encore de l'autre bord par le moyen de deux cordes.

Pour passer les mules , il y a deux Tarabites , l'une à peu de distance de l'autre. On ferre avec des fangles le ventre , le cou & les jambes de l'animal. Dans cet état on le suspend à un gros croc de bois qui court entre les deux Tarabites par le moyen d'une corde à laquelle il est attaché. Il est poussé avec tant de vitesse , que la première secoussé le fait arriver à l'autre rive. Les mules qui sont accoutumées au passage ne font aucune résistance & se laissent tranquillement attacher ; mais celles qu'on fait passer pour la première fois s'effarouchent beaucoup , & lorsqu'elles sont précipitées , elles s'élancent en l'air. Il y a des Tarabites qui ont jusqu'à quarante toises & sont élevées de trente au-dessus de l'eau , ce qui fait frémir tous ceux qui y passent pour la première fois.

Chemins. - Les chemins du pays répondent aux ponts. Il y a de vastes plaines entre Quito & Riobamba , entre Riobamba & Alausi , & de semblables au Nord; mais elles sont coupées par un grand nombre de ces pasflages qu'on nomme

Coulées, dont les descentes sont très-longues, fort incommodes & toujours dangereuses. Dans quelques endroits les sentiers ont si peu de largeur sur le flanc des montagnes, que contenant à peine le pié des mules, le corps du cavalier & celui de sa monture sont perpendiculaires à l'eau d'une rivière qui coule cinquante ou soixante toises au-dessous. Ces horribles chemins se nomment *Laderes*. Tous les Voyageurs en parlent comme d'une chose effrayante. Ils disent qu'il n'y a qu'une indispensable nécessité qui puisse justifier la hardiesse de ceux qui s'y exposent, & beaucoup y périssent. La seule compensation pour le danger est qu'on n'y a rien à craindre des voleurs. Un Voyageur chargé d'or & d'argent peut y passer, même sans armes, avec autant de sûreté que s'il étoit accompagné d'une nombreuse escorte. Si la nuit le surprend dans un désert, il s'y arrête & dort sans inquiétude. Dans une hôtellerie, il ne dort pas moins tranquillement, quoiqu'il n'y ait aucune porte fermée.

Les Phénomènes son si fréquens sur la plupart des Paramos, qu'ils causent ^{Phénomènes} nes. autant d'effroi que de surprise à ceux

qui ne sont pas assez instruits pour en démêler la cause. Ulloa dit, *Tom. I, Liv. VI, Chap. 9*, qu'étant sur une montagne au point du jour, les rayons du soleil dissipèrent un nuage qui environnoit toute la montagne, & ne laissèrent que de légères vapeurs qu'on ne pouvoit discerner à la vue ; il apperçut du côté opposé du soleil, à neuf ou dix toises de lui, une sorte de miroir où sa figure & celle de ceux qui l'accompagnaient étoient représentées, & dont l'extrémité supérieure étoit entourée de trois arcs-en-ciel. Ils avoient tous trois un même centre & les couleurs extérieures de l'un touchoient aux couleurs intérieures du suivant. A quelque distance des trois on en voyoit un quatrième dont la couleur étoit blanchâtre. Ils étoient tous les quatre perpendiculaires à l'horison. Les couleurs disparaisoient, & l'image de chaque corps diminuant par degrés, le phénomène s'évanouit.

On remarque souvent dans les mêmes montagnes des arcs formés par la clarté de la lune : la plupart se forment à la croupe de quelque montagne, & leur couleur ordinaire est blanche.

L'air de cette atmosphère & les exhalaisons du terroir, paroissent plus propres que dans d'autre lieu à changer en flamme les vapeurs qui s'y élèvent. Aussi ces phénomènes sont-ils plus communs & plus durables qu'ailleurs. Un jour, pendant que l'Auteur cité étoit à Quito, il s'éleva, vers une montagne voisine, un globe de feu si grand & si lumineux qu'il éclaira toute la partie de la ville qui est du même côté. Les contrevents les mieux fermés n'empêchoient point la lumière de pénétrer par les moindres fentes. Le globe étoit exactement rond. Sa direction, qui fut de l'Ouest au Sud, sembloit marquer qu'il s'étoit formé derrière la montagne de la croupe de laquelle il avoit paru s'élever. Vers la moitié de sa course il perdit beaucoup de son éclat, & cette diminution de lumière continua par degrés.

La partie des Cordelieres qu'on nomme *Paramos*, est couverte, dans les endroits dont la hauteur ne va pas jusqu'au degré de congélation, d'une espèce de petit jonc d'environ trois quarts d'aune de hauteur. Sur les endroits où la neige se soutient quelque-tems sans se fondre, on ne voit aucune des plan-

Propriétés
de la terre sur
les Paramos.

tes qui croissent dans les climats habitables. Il ne s'y trouve qu'un petit nombre de plantes sauvages, & seulement jusqu'à une certaine hauteur. De là, jusqu'au commencement de la congélation, ce n'est que sable & différentes sortes de pierres. Dans les lieux couverts de joncs, où la terre n'est pas propre à la semence, on trouve une plante qui a reçu le nom de *Palo de Luz*, bois de lumière : elle peut avoir deux piés de hauteur. Elle a plusieurs tiges qui sortent d'une même racine, droites & unies jusqu'à leur sommet, où elle pousse de petits rameaux qui portent des feuilles fort menues. Ces tiges montent presque toutes à la même hauteur, excepté les plus extérieures qui demeurent les plus petites. Le diamètre de chacune est d'environ trois lignes. On coupe la plante fort près de terre, on l'allume tandis qu'elle est verte & non seulement elle donne autant de lumière qu'un flambeau, mais elle brûle de même jusqu'au bout, sans autre soin pour ceux qui l'emploient à s'éclairer que d'en séparer le petit charbon qu'elle fait en brûlant.

Au-dessus du lieu où croît le petit

jonc, on trouve une sorte d'oignons & plusieurs herbes médicinales, quoique le froid commence à s'y faire sentir assez vivement. Renvoyons le reste à l'Histoire Naturelle du Pérou.

ARTICLE IV.

Origine, Monarchie, Religion, Mœurs, Usages, Sciences, Monumens, Curiosités, &c, des anciens Péruviens.

§. I.

Origine des Incas & de l'ancien Empire du Pérou.

L'ORIGINE de toutes les Nations Grégoire qui couvrent la terre est fabuleuse : ne Garcia, origine de las nous attendons pas à trouver la vérité Indas, liv. v. dans celle des anciens Péruviens. chap. 8. Herrera, Déca- Ces Peuples, avant de former un Corps de 5, liv. 3, vivoient comme les bêtes chap. 6. His- féroces : ils n'avoient aucune idée de toite Générale des loi Naturelle, aucun sentiment de Reli- Voyages, gion, vivoient dispersés sur les mon- tom. 13. pagt tagnes, dans les forêts, dans les plai- 508.

nes, &c. Il se trouva parmi eux un de ces hommes de génie que la nature se fait un devoir de produire dans les différents siècles, dans les différents climats, pour le bonheur de leurs compatriotes & de leurs contemporains. Il résolut de policer les siens, d'établir parmi eux des loix, & de changer leur férocité en douceur. Pour réussir, il falloit paroître à ces Sauvages un homme extraordinaire, les étonner, forcer leur admiration, les amener à la confiance & à la soumission. La grossièreté, l'ignorance des Péruviens, les disposer à tout croire, à tout admirer. Il se donna pour fils du Soleil. Son pere, disoit-il, touché du triste état des habitans de cette contrée, l'envoya lui & sa sœur pour les civiliser, leur donner des loix, leur apprendre à cultiver les terres & à se nourrir des fruits de leur travail, enfin pour établir dans leur pays le culte & la religion du Soleil leur pere. Ce fut dans cette intention, ajutoit-il, qu'il déposa le frere & la sœur sur les bords du lac Titicaca, éloigné de Cusco d'environ quatre-vingt lieues. Le Soleil leur donna un lingot d'or d'environ une demi-aune de long.

& de deux doigts d'épaisseur, avec ordre de diriger leur route à leur gré, de jeter le lingot à terre dans les lieux où ils s'arrêtieroient, & d'établir leur demeure où ils le verroient s'enfoncer. Il leur donna en même-tems les loix dont ils devoient se servir pour gouverner les peuples qui leur accorderoient leur confiance. Le frere & la sœur qui étoient encore unis par les liens du mariage, prirent leur route du côté du Nord : ils s'arrêtèrent au pié d'une montagne au Sud de Cusco ; ils y jettèrent le lingot d'or, qui s'enfonça & disparut tout-à-coup à leurs yeux. Ils s'y arrêtèrent, persuadés que c'étoit le lieu où leur pere vouloit qu'ils s'arrêtassent. Ils y construisirent une ville, allerent dans différents cantons pour inviter les peuples à venir jouir sous leurs loix d'un bonheur qui leur étoit inconnu. Les premiers Indiens auxquels ils s'adresserent, touchés de la douceur de leurs discours & des avantages qu'ils leur présentoient, les suivirent & leur aiderent à étendre la ville dont ils avoient jetté les fondemens. Ces nouveaux sujets, charmés de la vie douce & paisible qu'ils leur faisoient mener, informerent

d'autres peuples de leur bonheur : il se forma plusieurs peuplades. Les hommes furent instruits dans l'agriculture ; les femmes apprirent à filer , à faire des tissus & d'autres ouvrages domestiques. On donna à la Capitale le nom de *Cusco* : le Domaine du Monarque s'étendit.

On ignore combien il s'étoit écoulé de tems depuis cette époque jusqu'à l'arrivée des Espagnols au Pérou : les Indiens n'en avoient qu'une idée confuse. Quelques Ecrivains prétendent qu'il s'étoit écoulé quatre cens ans entre la fondation de l'Empire du Pérou & sa destruction.

Celui qui le fonda étoit , sans doute , un homme de génie : il se nommoit *Manco Inca* , & sa femme *Mama Orello Xuaco*. Le mot *Inca* a deux significations différentes. Dans le sens propre , il signifie Souverain , & , par extension , descendant du sang royal. Dans la suite le nombre de ses sujets augmenta , & l'on ajouta le titre de *Capac* à celui d'*Inca*. Le mot *Capac* signifie riche en vertus , en talens & en pouvoir. Sa femme reçut celui de *Coya* qui signifie *Epcuse légitime* , mais réservé à celle du Souverain , & , par extension , aux Prins

Ceuses sorties de leur mariage. On donnoit aux concubines le nom de *Palla* qui étoit commun à toutes les femmes de la Maison Royale , & qui servoit à désigner les Princesses en ligne collatérale.

Manco Capac imagina plusieurs marques de distinction pour lui & pour ses successeurs. La premiere étoit de porter les cheveux du haut de la tête coupés à la longueur d'un doigt ; tous ses sujets les portoient longs & plats : la seconde étoit d'avoir aux oreilles des pendants fort longs. Ils avoient soin de faire étendre la partie inférieure de l'oreille jusqu'à lui donner la forme d'un anneau de trois pouces de diamètre , & y faisoient entrer le pendant. Une troisième distinction étoit une espèce de tresse de diverses couleurs , que l'on passoit quatre ou cinq fois autour de la tête comme une guirlande , & qui descendoit sur le front en s'étendant d'une temple à l'autre. Le fils aîné de l'Empereur étoit son héritier présumptif : il portoit une frange jaune. Manco Capac attribua par la suite ces marques d'honneur à toutes les personnes de son Sang , même aux Seigneurs de la Cour ;

Marques distin-
tives du
Souverain &
des Grands,

216 HISTOIRE
mais avec des différences qui faisoient connoître les rangs & les degrés.

A mesure qu'il attiroit de nouveaux sujets & qu'il les accoutumoit à vivre en société, il leur apprenoit tout ce qui pouvoit les rendre capables de contribuer au bien commun. Il leur enseignoit principalement ce qui concernoit l'agriculture. Il établit dans chaque habitation un grenier public, pour y mettre en réserve les denrées de chaque canton. Il les faisoit distribuer aux particuliers. Cette économie se conserva jusqu'à ce que l'Empire fût assez étendu pour faire une juste répartition des terres. Il obligea tous ses sujets à se vêtir, & leur inventa lui-même un habit décent. L'Impératrice prit le soin d'apprendre aux femmes l'art de filer la laine & d'en faire des tissus. Chaque habitation eut son Seigneur pour la gouverner sous le nom de *Curaca* ou *Cacique*.

Leix. Manco Capac fit recevoir à ses sujets, au nom du Soleil, des loix conformes aux simples inspirations de la nature. La principale ordonnaoit à tous les sujets de l'Empire de s'ent'aimer comme ils s'aimoient eux-mêmes, & portoit des peines proportionnées aux degrés d'instruction,

d'instruction. L'homicide , le vol & l'adultere étoient punis de mort. La polygamie fut défendue , & , pour éviter le mélange de lignées , le Sage Légitimateur ordonna que chacun se mariât dans sa famille. Il ordonna encore que les hommes ne se mariaissent point avant l'âge de vingt ans , afin qu'ils fussent en état de gouverner leur famille & de pourvoir à sa subsistance. Il régla tout jusqu'à la forme du mariage. Le Souverain faisoit assembler dans son Palais , tous les ans ou tous les deux ans , ce qu'il y avoit de garçons & de filles nubiles parmi ses parens : il les appelloit par leur nom , & , prenant la main de l'époux & de l'épouse , il leur faisoit donner la foi mutuelle en présence de toute la Cour. Le lendemain , des ministres , nommés pour cet office , alloient marier , avec la même cérémonie , tous les gens nubiles de Cusco. Cet exemple étoit suivi dans toutes les habitations par les Caciques ou Curacas.

Comme ce Monarque étoit Idolâtre , ses idées ne s'eleverent point jusqu'au véritable Auteur de la Nature ; mais son idolâtrie n'eut point cette grossié-

Première
Religion de
l'Amérique.

reté qui les accompagne toutes : elle changea dans la fuite , par la faute de ses descendans. Il fit adorer le Soleil , comme la source apparente de tous les biens naturels. Il lui fit ériger un Temple , avec une espèce de Monastere pour les femmes consacrées à son culte. Aucune fille n'étoit admise dans ce Monastere , si elle n'étoit du Sang Royal.

Manco Capac goûtoit au milieu de ses peuples cette délicieuse satisfaction que la réussite procure toujours. Il aimoit ses sujets ; tous l'aimoient : il faisoit leur bonheur.

Ce Prince vieillit ; ses infirmités l'avertirent qu'il étoit près de payer le tribut que tous les Etres périssables doivent à la nature ; & qu'il falloit se préparer à mourir. Il fit assembler une nombreuse postérité qu'il avoit eue de sa femme & de ses concubines ; les Grands de la Cour & tous les Caciques. Il leur annonça que le Soleil , son pere , l'appelloit auprès de lui pour le récompenser de ses peines & de ses travaux. Il les exhorta de sa part à l'observation des loix , en les assurant que le Soleil ne vouloit point qu'on y fit de change.

ment. Enfin il mourut regretté de tous ses sujets qui le regardoient comme leur Pere & comme un Etre divin. Dans cette persuasion , ils érigerent des sacrifices en son honneur , & son culte fit bien-tôt une partie de leur Religion.

Ulloa fait ces réflexions au sujet des anciens Péruviens. Le caractère des Péruviens , & l'état de barbarie où l'on suppose qu'ils étoient plongés , ne permettent pas de croire qu'ils se soient rangés si facilement sous l'obéissance de Manco Capac , jusqu'à former tout d'un coup une société d'hommes sages & raisonnables. Il suppose d'après cela qu'il y avoit dans ces contrées diverses espèces d'Idolâtres , parmi lesquels il s'en trouvoit quelques-uns qui rendoient un culte au Soleil : la famille de Manco Capac , ajoute-t il , pouvoit être de celles qui étoient attachées au culte de cet astre. Il est à présumer que chaque Nation avoit une espèce de Chef , dont l'autorité passoit aux descendants On peut croire que du côté de Cusco , où Manco Capac s'établit , il y en avoit une moins barbare & plus rusée que les autres. Ses

Chefs se maintinrent sans progrès, jusqu'à ce qu'elle en eut un plus adroit, plus entreprenant que les autres. Tel fut Manco Capac qui se dit fils du Soleil, comme si cet Astre avoit eu commerce avec sa mère. Cette fiction n'est pas plus étonnante que plusieurs autres que l'on a vues adoptées par des Nations beaucoup plus éclairées que les anciens Péruviens. La Fable de Manco Capac, soutenue par des manières plus douces & plus insinuantes que les autres Péruviens, put lui suffire pour en rassembler autour de lui une certaine quantité, & pour jeter les fondemens d'un Empire qui s'accrut par la force.

Quelques Historiens donnent des Rois aux Péruviens depuis le déluge; d'autres en comptent un petit nombre avant Manco Capac. Ces opinions n'étant accompagnées d'aucune autorité, il est plus simple de penser que Manco Capac étoit Prince de quelque Nation peu nombreuse, qu'avec plus d'esprit que ses prédécesseurs, il cultiva le génie de ses sujets; qu'il agrandit ses Etats à force de ruses, de douceur & de bienfaits; qu'il fut le premier fon-

Créateur de l'Empire du Pérou , & l'auteur des Loix , jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

La succession des descendants du premier Inca , n'a d'autre difficulté que la durée de leur règne. On en compte treize , dont l'ordre & les noms ont été fidélement conservés avec leur caractère & leurs principales actions. En voici quelques traits.

Successeurs
de Manco
Capac.

Sinchi Roca étoit fils aîné de Manco Capac. Il monta sur le trône après son pere. *Roca* qui étoit son nom propre n'a pas de signification connue ; mais *Sinchi* est un surnom qui signifie vaillant. Ce Prince joignoit effectivement beaucoup de courage à une grande douceur naturelle. Il excelloit à la lutte , à la course , & personne ne lancoit mieux une pierre. Après la mort de son pere , il fit assembler ses principaux sujets & leur déclara qu'il vouloit agrandir son Empire par la bonne opinion qu'il donneroit de ses vertus , & ajouta qu'il les exhortoit à l'imiter. Ce Prince étendit en effet beaucoup sa domination , sans employer la force des armes : il y fit régner l'abondance & la tranquillité. Il eut pour femme une de ses sœurs qui

Lui donna plusieurs enfans. Il en eut un nombre prodigieux de différentes concubines. Sa maxime étoit que les enfans du Soleil ne pouvoient trop se multiplier.

Lloque Yupanqui, son fils aîné, lui succéda. *Lloque* signifie gaucher ; ce Prince l'étoit en effet. *Yupanqui* signifie tu compteras , pour faire entendre que les vertus de celui qui porte ce nom méritent d'être comptées. Son règne fut une suite d'événemens glorieux : mais il employa les armes pour soumettre par la force ceux qui ne vouloient pas se rendre à la douceur. Les bornes de son Empire furent étendues jusqu'au lac de Titicaca , & l'espace de vingt lieues à l'Occident , jusqu'au pié des Cordelieres. Il parcourroit ses Etats , pour rendre la justice à ses sujets , & pour voir si les loix étoient bien observées. Il en faisoit faire autant à son fils aîné. Il n'eut qu'un fils légitime & plusieurs filles ; mais ses concubines lui donnerent plusieurs enfans de l'un & de l'autre sexe.

Mayta Capac , son fils & son successeur , commença son règne par visiter ses Etats pour y maintenir la justice. Il

se mit ensuite à la tête d'une puissante armée, soumit la Province de Tiahuanacu, célèbre par plusieurs beaux édifices que les Espagnols y trouverent. Il fit plusieurs autres conquêtes avec le même succès. La douceur avec laquelle il traita une Nation qui avoit entrepris de lui résister, engagea les Provinces de Canquicura, de Mallama, de Huarina & plusieurs autres à le reconnoître pour leur Souverain. Il soumit ensuite, sans verser de sang, tout le pays jusqu'à la mer du Sud. Les *Cuhunicas*, peuples qu'il vainquit à l'Occident des Cordillères, avoient l'horrible coutume d'employer pour leur vengeance un poison lent, dont l'effet étoit de défigurer ceux qui l'avoient pris, de les affoiblir & de les jeter dans un état de langueur qui ne finissoit qu'avec la vie. Mayta Capac ordonna qu'à l'avenir non-seulement les empoisonneurs seroient brûlés, mais que leurs arbres, leurs grains, leurs maisons seroient enveloppés dans la même sentence. Cette loi fit promptement cesser ce désordre. Il étendit ses conquêtes environ cinquante lieues du côté de l'Orient. Ce pays qui étoit habité par les *Llaricallas* & le *Sanca-*

vans , ne fit aucune résistance. Plus loin , les Collas s'unirent pour tenter le sort d'une bataille. L'Inca fit l'impossible pour les engager à prendre les voies de la douceur ; n'ayant pu y réussir , il les attaqua ; mais ils résisterent avec tant d'opiniâtreté que le combat dura un jour entier. Ils furent enfin battus , se soumirent au vainqueur qui les traita avec une clémence qui lui assujettit encore trente lieues de pays , jusqu'à *Calla Marca*. Delà il avança vingt-quatre lieues plus loin par le pays des Charcas , jusqu'au lac Parias , d'où , tournant à l'Orient , il entra sur les terres des Antis , Nation célèbre par sa cruauté. Ces peuples sacrifiaient leurs prisonniers & immoloient leurs enfans. L'âge & le sexe ne faisoient excepter personne : ils éventroient les victimes & les mettoient en quartiers. Souvent ils les attachoient tout nuds à des poteaux & les découpoient par quartiers avec des couteaux de cailloux qu'ils favoient rendre fort tranchans. Ils furent réduits sous l'obéissance de l'Inca : il poussa ses conquêtes jusqu'à la ville de Chuquiapu. Ce fut dans cette vallée qu'il s'arrêta. Il la fit peupler par toutes

les Nations comprises sous le nom de *Collas*. Étant retourné à Cusco , il forma le dessein d'étendre son Empire du côté de l'Occident. Comme il falloit passer le fleuve Apurimac , qui étoit trop large & trop rapide pour qu'on pût y jeter un pont de bois ou de pierre , il imagina cette espéce de ponts tissus & entrelassés , dont on a déjà fait la description. On prétend que celui qu'il fit faire sous ses yeux subsiste encore. Il a plus de deux cens pas de long , sur environ huit piés de large. Chacun des quatre cables qui l'affermissent est de la grosseur d'un homme. Cette invention causa tant d'étonnement à plusieurs peuples , que le croyant véritablement fils du Soleil , ils se soumirent à ses loix. Il traversa le pays de ses nouveaux sujets qui étoit situé aux environs du désert de Contisugu : mais , trouvant un marais impraticable , large de trois lieues , il y fit faire en peu de jours une chaussée de pierre , haute d'une toise & demie & large de quatre : elle fait encore l'admiration des Voyageurs. Après avoir traversé le marais , il entra dans le pays d'Alca , où l'on ne peut arriver que par de dangereux défi-

lés qui l'exposerent à diverses attaques : mais rien n'ayant pu l'arrêter , il subjuga les peuples de Taurisma , Gotahua-ri , Puma-Tampu & Parihuana-Cocha. Il traversa de là le désert & termina ses conquêtes par les Provinces d'Aruna , & de Collahuta , qui s'étendent jusqu'à la vallée d'Arequipa. Tous ces pays étoient peu habités : il y établit des Colonies qu'il tira d'autres régions moins fertiles. Se voyant chargé de richesses & couvert de gloire , il prit le parti de retourner à Cusco , récompensa avec largesse ceux qui l'avoient accompagné dans ses expéditions , & passa le reste de sa vie à veiller à l'observation des loix. Il prit un soin particulier des orphelins & des veuves.

Capac Yupanqui , son fils aîné , qu'il avoit eu de Mama Caca , sa sœur & sa femme , ne fut pas moins brave que lui , & contribua beaucoup à agrandir l'Empire. Il fit construire plusieurs ponts d'osier sur de grands fleuves , que les Espagnols conservent par de soigneuses réparations. Il déclara une guerre implacable à ceux qui se livroient au crime contre nature , les faisoit brûler vifs avec tout ce qui leur

appartenoit. Il soumit plus de vingt Nations, fit une entrée triomphante à Cusco, suivi de toute son armée & porté dans un magnifique brancard sur les épaules des Curacas qu'il avoit subjugués. C'est le premier des Incas, si l'on en croit Garcilafco, qui ait imaginé la pompe triomphale parmi les anciens Péruviens.

Inca Roca, fils d'Yupanqui, étoit fort prudent, comme son nom le désigne. Lorsqu'il fut sur le trône, il étendit son Empire de plus de cent lieues du Nord au Sud & de l'Est à l'Ouest. On lui attribue des talents supérieurs. Il établit des loix solides pour la sûreté publique, défendit plusieurs excès sous de rigoureuses peines, & fonda une espèce d'Académie dans sa Capitale pour l'instruction des Princes de son Sang.

Yahuar-Huacac, successeur & fils ainé d'*Inca Roca*, reçut ce nom qui signifie *Pleure-sang*, à l'occasion d'un phénomène des plus étranges : il répandit effectivement des pleurs de sang dans son enfance. Ce prodige donna lieu à des prédictions si funestes, qu'ayant été élevé dans la crainte de quelque désastre, il prit le parti de se-

noncer aux armes & ne s'occupa que du soin du Gouvernement. La nécessité de contenir ses peuples lui fit cependant lever une armée ; mais il en confia le commandement à son frère qui soumit tout le pays de Collasui, entre Arequipa & Tacama. Son règne fut marqué par des aventures singulières.

L'aîné de ses fils lui ayant causé divers chagrins par son orgueil & ses manières hautaines, le Monarque, pour l'humilier, l'envoya garder les troupeaux du Soleil dans des pâturages peu éloignés de la Cour. Suivant la tradition des Indiens, il vit en songe un homme barbu, en habit étranger, qui lui dit qu'il étoit aussi fils du Soleil & frere de Manco Capac ; qu'il se nommoit *Viracocha-Inca*, & qu'il venoit l'avertir que la plus grande partie des Provinces de Chincafuya s'étoit révoltée. Il lui commanda d'en donner avis à son pere, & l'avertit lui-même en particulier de ne rien craindre, quelque disgrâce qu'il eut à effuyer, parce qu'il le secourroit dans toutes sortes d'occasions. Le Prince avertit son pere qui se moqua de cette apparition. Cependant la nouvelle se répandit bien-tôt

que les peuples de Chincasuya s'étoient révoltés , qu'ils s'étoient ligués avec plusieurs autres Nations , & qu'ils avancoient du côté de Cusco au nombre de quarante mille. L'Inca effrayé , aban-donna la ville , & tous les habitans se disposerent à le suivre. Le jeune Prince , auquel le nom de Viracocha éroit resté à cause de son rêve , & qui avoit continué de garder les troupeaux , alla trouver son pere , blâma ceux qui lui avoient conseillé de fuir , assembla les plus braves , se mit à leur tête , entra dans Cusco , & se prépara à faire une vigoureuse résistance. Son exemple ranima tous les courages : en peu de jours il se trouva à la tête d'une armée de trente mille hommes & marcha au-devant des rebelles. La bataille fut opiniâtre & sanglante ; mais Viracocha demeura vainqueur : il fit grâce aux vaincus , & fit admirer sa clémence à leur égard. Il travailla à pacifier l'Empire , se rendit ensuite à Muyna où son pere s'étoit retiré , eut une conférence avec lui , & , mécontent de ses projets , il retourna à Cusco , où il se mit en possession de l'autorité Royale. Il fit bâtir un magnifique Palais dans le lieu que son pere avoit choisi pour

sa retraite. Le Monarque détrôné y acheva tranquillement sa vie.

Viracocha Inca commença son règne par la construction d'un superbe Temple dans un lieu nommé *Cahoc*, à seize lieues de Cusco, vers le Sud. Il dédia ce Temple au protecteur dont il avoit pris le nom, & auquel il devoit toutes ses prospérités. Il y fit représenter au naturel toute l'histoire de son rêve : mais ses sujets se persuaderent que le Temple étoit pour lui-même, & l'adorerent comme une Divinité. Il soutint l'opinion qu'on avoit conçue de lui, par des actions éclatantes qui étendirent beaucoup les bornes de son Empire. Pour s'attacher les Curacas, il leur accorda l'honneur du *Llautu*, c'est-à-dire, une sorte de diadème, mais sans franges, & le droit de porter des pendans d'oreilles, avec les cheveux rafés à la manière des Incas. A ses grandes qualités, *Viracocha* joignoit le talent de prophétiser l'avenir. Selon la tradition Péruvienne, il prédit que, dans la suite des tems, il arriveroit au Pérou une Nation inconnue qui envahiroit l'Empire & changeroit la Religion du pays. Il fit tout ce qu'il put pour que cette prédiction ne

fût connue que des Incas , & ordonna qu'on en fit toujours mystere au peuple , dans la crainte que son respect n'e diminuât pour ses Souverains : mais elle s'étoit répandue malgré toutes les précautions qu'on avoit prises pour la tenir cachée , & elle ne servit pas peu au succès des armes Espagnoles. Il eut pour femme légitime *Mama Rauta* , sa sœur. Elle étoit plus blanche que les Indiennes ne le sont ordinairement : c'est ce que son nom signifie.

Pachacuteec , fils ainé de *Viracocha* ; succéda à son pere. Il avoit reçu en naissant le nom de *Titu Manco Capac* : mais le pere , ayant vaincu les rebelles , & s'étant mis en possession de l'Empire , voulut , pour conserver la mémoire de ces grands événemens , que son fils portât celui de *Pachacuteec* qui signifie *Change-monde*. Son premier dessein avoit été de prendre ce nom lui-même ; mais voyant ses peuples disposés à le regarder comme un Dieu , il le fit prendre à son fils , pour ne pas nuire à l'opinion de sa prétendue Divinité.

Pachacuteec entreprit plusieurs guerres , & les termina glorieusement. Après diverses conquêtes , il s'avança dans les

vallées de Pachacamac , de Rimac ou Lima , de Chancay , de Huaman , qui compoisoient un petit état dont le Souverain se nommoit *Quismanca*. Ces peuples avoient à Pachacamac un Temple dédié à l'Idole du même nom , d'où la vallée tiroit le sien. Ce nom signifie *Créateur & Conservateur de l'Univers*. Les Incas reconnoissoient cette Divinité ; mais ils ne lui avoient pas fait bâtir de Temple , & ne lui rendoient aucun culte , parce qu'ils la croyoient invisible. Il y avoit une autre Idole qui portoit le nom de *Rimac* , lequel signifie , qui parle , parce que ses Prêtres la faisoient répondre aux questions qu'on lui faisoit. *Capac Yupanqui* , Oncle & Général de Panchacuteec , fit sommer *Quismanca* de rendre hommage aux Incas , & d'admettre leurs loix & leur religion. Ce Prince refusa , & apporta pour motif de son refus des raisons si convaincantes , que le Général en fut satisfait , & entra dans son pays plus en ami qu'en conquérant. Il promit que l'Oracle de Rimac seroit toujours respecté des Incas , & *Quismanca* s'enga gea à faire éllever dans ses Etats des Temples au Soleil , avec une Maison

de Vierges ; de reconnoître les Incas pour Empereurs , & de vivre fidélement dans leur alliance. Alors Capac Yupanqui sortit des vallées avec ses troupes.

Les conquêtes de Pachacutec furent considérables. Pendant que ses armées faisoient de rapides progrès , on cultivoit les Arts dans son Empire. Il bâtit quantité de Temples & de Palais , fonda des Académies , fit creuser des canaux : enfin il fut joindre l'amour de la gloire à celui du bien public. Il eut plusieurs enfans de *Mama Huarca* , son épouse légitime , & plus de trois cens de ses concubines.

Yupanqui succéda à son pere Pachacutec , & marcha sur les traces de ses peres. Il visita toutes les Provinces de son Empire , écouta les plaintes & rendit justice à tous ses sujets indistinctement. Il ne fut pas si heureux que ses prédécesseurs dans ses entreprises militaires. Il tenta cependant le premier la conquête du Chili , en conçut le projet si-tôt qu'il eut découvert un chemin pour traverser le vaste désert qui sépare le Chili du Pérou. Il trouva de la résistance dans quelques Provinces : mais il

réussit à y faire observer les loix & la religion des Incas. Par la suite il renonça au projet de conquérir, pour ne s'occuper que du soin de faire régner la justice dans ses Etats & de les embellir. Il fit construire la fameuse Forteresse de Cusco qui ne se fait pas moins admirer par la grandeur & la beauté des proportions que par la prodigieuse grosseur de pierres. Les secours qu'il accordoit aux pauvres lui firent donner le surnom de *Compatissant*. Sa femme légitime lui donna plusieurs enfans; il en eut environ deux cens cinquante de ses concubines.

Tupac Yupanqui succéda à son pere. Le mot *Tupac*, ajouté à son nom propre, signifie éclatant. Les Historiens prétendent qu'il méritoit d'autant plus ce titre, que ses vertus éclipsoient celles de tous ses prédecesseurs. L'administration de la Justice & le soin du Gouvernement fixerent toute son attention. Pour ne pas dégénérer de ses Ancêtres, il prit les armes & agrandit beaucoup son Empire. Son bonheur fut suivi de quelques disgraces : les Peuples de la Province de *Puertorejo*, lui ayant fait demander des Gouverneurs pour les

Civiliser , il eut le chagrin d'apprendre que ces Barbares avoient massacré ceux qu'il leur avoit envoyés. Trop occupé d'un autre côté pendant le reste de sa vie , pour pouvoir en tirer vengeance , il en fit un devoir à son successeur. Ce Prince tenta la conquête du Royaume de Quito ; mais il fut obligé d'y renoncer. Son fils aîné auquel il abandonna le commandement des troupes , la tenta & réussit en moins de trois ans. La mémoire de Tupac Yupanqui étoit si chère à ses peuples & à sa famille , qu'on lui donna le nom de *Tupac Yaya* , c'est-à-dire , Pere éclatant. Il laissa de *Mama Cello* , sa sœur & sa femme , six fils & beaucoup d'autres enfans de ses concubines.

Huayna Capac monta sur le trône après son pere. Son nom signifie riche en vertus. Les relations Péruviennes vautent une chaîne qu'il fit faire au commencement de son regne , pour célébrer le jour où l'on devoit donner un nom & couper les cheveux à son fils aîné : elle étoit d'or & de la grosseur du poignet. Garcilasco assure qu'elle avoit trois cens cinquante pas de long & servoit dans les fêtes solennelles à

la danse des Incas , qui la tiroient ou la lâchoient , suivant certaines mesures. Huayna soumit plusieurs Nations , parmi lesquelles il s'en trouva quelques-unes de barbares que son pere l'avoit chargé de punir. Il les fit décimer , & tous ceux sur qui le sort tomba furent mis à mort : il n'accorda la grace à aucun. Dans le cours de ses conquêtes , il trouva des Nations si barbares , qu'il renonça au dessein de les conquérir , & , dans le mépris qu'il conçut pour elles , il dit à ses Officiers : *Retirons-nous : des hommes de cette espèce ne méritent pas de nous avoir pour maîtres.* Huayna Capac eut plusieurs femmes & plusieurs enfans. Ce Prince étoit dans son Palais , lorsqu'on lui annonça qu'on avoit vu sur la côte des navires d'une construction singuliere , & conduits par des hommes dont la forme étoit inconnue. Il eut d'autant plus d'inquiétude , que plusieurs prodiges sembloient annoncer des événemens extraordinaires , & que tous les peuples étoient persuadés que l'ancienne prédiction alloit s'accomplir. Sentant sa mort approcher , il déclara que la prédiction , dont le peuple n'avoit que des idées vagues , por-

toit qu'après douze régnes d'Incas, il arriveroit une Nation inconnue qui ferroit la conquête de l'Empire. Il ajouta que le douzième règne étant accompli dans sa personne, il ne doutoit pas que ces Etrangers ne fussent la Nation annoncée par Viracocha, & que, pour obéir au Soleil son pere, il ordonnoit qu'on les reçut avec autant de soumission que de respect.

Huascar ou Inticusi Hualpa, étoit fils de Huayna Capac. On lui donna d'abord le dernier nom, qui signifie *Soleil de joie*; mais il prit le premier en mémoire de la fameuse chaîne d'or que son pere avoit fait faire à son occasion. Son pere donna le Royaume de Quito à son second fils *Athualipa*, qu'il avoit eu d'une concubine qui étoit Princesse de Quito, & qu'il aimoit tendrement: Huascar prit les armes pour soumettre ce Royaume à sa domination, ou du moins forcer son frere à ne le tenir qu'à titre de Vassal; mais il fut vaincu & fait prisonnier dans une sanglante bataille. Athualipa voulut profiter de sa fortune pour monter sur le trône du Pérou; mais les loix de l'Empire n'accordoient la Couronne qu'aux Princes

légitimes du sang royal. Il entreprit de lever l'obstacle de sa naissance en faisant périr tous les Princes du Sang. Il en rassembla un grand nombre sous divers prétextes, & les fit tous massacrer sans distinction d'âge ni de sexe. Il fut poursuivre les autres dans toutes les parties de l'Empire, & cette persécution duroit encore lorsque les Espagnols arriverent. Ce Tyran prit la frange rouge, & exerça tous les pouvoirs de Souverain. Nous verrons par la suite le traitement qu'il reçut des Espagnols.

§. II.

Mœurs, Usages, &c. des anciens Péruviens.

Histoire
Générale des
Voyages,
tom. 13.

LE Gouvernement des anciens Péruviens étoit Monarchique, comme on vient de le voir. Les Empereurs avoient divisé l'Empire en quatre parties qui répondoient à celles du monde. Le peuple étoit divisé en Décuries, dont chacune avoit son Chef. De cinq en cinq Décuries, il y avoit un autre Officier supérieur, un autre de cent en cent, encore un de cinq cens en cinq cens,

enfin de mille en mille. Les départemens n'étoient jamais au-delà de ce nombre. L'Office des Décurions étoit de veiller à la conduite & aux besoins de ceux qui étoient sous leurs ordres, d'en rendre compte à l'Officier supérieur, de l'informer des désordres ou des plaintes, & de tenir un registre des noms des nouveaux nés & des morts. Les Officiers de chaque bourgade jugeoient tous les différends sans appel, mais s'il naiffoit quelque difficulté entre les Provinces, la connoissance en étoit réservée aux Incas. Les anciennes loix étoient généralement respectées. On ne souffroit point de vagabonds dans l'Empire ni de gens oisifs. La vénération pour l'Empereur alloit jusqu'à l'adoration. Outre les instructions qu'il recevoit chaque mois sur le nombre, le sexe & l'âge de ses sujets, il envoyoit souvent des Visiteurs qui observoient la conduite des Chefs & punissoient les coupables, & le châtiment des Officiers étoit toujours plus rigoureux que celui du peuple.

L'autorité des Empereurs s'étendoit aux personnes comme aux biens. Ils avoient le choix des terres & autres

Garcilaso;
liv. 2. chap.
111

possessions , & pouvoient prendre les jeunes filles qui leur plaisoient pour concubines ou pour servantes. L'héritier présumptif prenoit toujours en mariage sa sœur aînée. S'il n'en avoit point d'enfant , ou s'il la perdoit par la mort , il prenoit la seconde & successivement toutes les autres. S'il n'avoit point de sœurs , il épousoit sa plus proche parente. Les Princes du Sang prenoient aussi leurs parentes ; mais ils ne pouvoient épouser leur sœur , parce que ce droit étoit uniquement réservé à l'Empereur & à l'aîné de ses fils. C'étoit toujours l'aîné qui succédoit. La succession varioit entre les Seigneurs , suivant les usages reçus dans les Provinces. Dans les unes elle tomboit au fils aîné sans partage ; dans les autres tous les frères y avoient part ; dans quelques-unes l'héritier entre plusieurs frères étoit nommé par le peuple. On ne sevroit les aînés qu'à l'âge de deux ans , & c'étoit une grande fête dans laquelle on leur coupeoit les cheveux en leur donnant un nom. Cette cérémonie se faisoit par un parrein qui étoit choisi entre les personnes de même sang. C'étoit le Grand-Prêtre du Soleil qui

la

la faisoit au fils aîné de l'Empereur.

Dans les Provinces nouvellement conquises, on avoit soin de faire cultiver les terres. Comme l'eau y manque souvent, on y avoit fait construire des aqueducs dans une multitude d'endroits. Ces monumens, qui, malgré l'injure des tems & la négligence des Espagnols, subsistent encore, font une preuve de la magnificence des Incas. Les champs où l'on entretenoit la culture étoient divisés en trois parties : la première pour le Soleil, la seconde pour l'Empereur, & la troisième pour ceux qui la cultivoient. Les parties du terrain qui ne pouvoient être arrosées, étoient plantées d'arbres ou de racines utiles, & l'on en faisoit la même division. Dans l'ordre de la culture, les champs du Soleil avoient le premier rang, ceux des veuves & des orphelins le second, puis ceux des cultivateurs ; ceux de l'Empereur étoient les derniers. Chaque jour au soir, un Officier montoit sur une petite tour pour annoncer à quelle partie du travail on devoit s'employer le jour suivant. La mesure de terre assignée aux besoins de chaque personne étoit ce qu'il en faut.

pour semer un demi boisseau de maïs. On engraissoit la terre inférieure avec la fiente des animaux, & vers la mer avec celle des oiseaux marins. Le Prince n'exigeoit de ses sujets, pour tout tribut, que sa partie des moisssons. Ils la portoient dans des greniers qui étoient établis dans chaque bourgade pour cet usage.

Tous les Princes du Sang, les Officiers & les Domestiques du Palais, les Curacas, les Juges & les autres Ministres de l'autorité Impériale, les Soldats, les Veuves & les Orphelins, étoient exempts de toute espèce de tribut. L'or & l'argent qu'on apportoit au Souverain & aux Curacas étoit reçu à titre de présent, parce qu'il n'étoit employé qu'aux ornementz des Temples & des Palais, & que, dans tout l'Empire, on ne lui connoissoit pas d'autre utilité. Chaque canton avoit son magasin pour les habits & les armes, comme pour les grains, de maniere que l'armée la plus nombreuse pouvoit être fournie en chemin de vivres & d'équipages, sans aucun embarras pour le peuple. Tous les tributs qui se levoient autour de Cusço, dans une circonférence de

Cinquante lieues , servoient à l'usage du Palais Impérial & des Prêtres du Soleil.

Les Historiens de la conquête du Pérou prétendent que rien n'approchoit de la magnificence avec laquelle les Temples des Péruviens étoient ornés. Ils assurent que les Espagnols , après avoir enlevé l'or & l'argent dont les murs des Palais & des Temples étoient incrustés , démolirent jusqu'aux pierres , pour en tirer le ciment qui étoit mêlé des plus précieuses poudres. Cependant ils se persuaderent qu'après la mort de leur dernier Inca , les Indiens ensevelirent encore dans les montagnes une grande partie de leurs trésors.

Ils vantent principalement la richesse des Temples du Soleil , dont le nombre étoit infini dans toutes les Provinces de l'Empire. Celui de Cusco étoit revêtu de lames d'or , depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet. La figure du Soleil , telle que nos Peintres la représentent , étoit d'or massif & d'une prodigieuse grandeur. Ce Temple , dont les murs subsistent encore , fait aujourd'hui partie du Couvent de Saint Dominique. Vis-à-vis ce Temple , il y en

avoit quatre autres , dont le premier étoit consacré à la lune , sa femme & sa sœur. Les portes & les murs étoient couverts de lames d'argent. Le second étoit dédié à l'étoile de Vénus : il étoit aussi richement orné que le premier ; le troisième étoit consacré au tonnerre & aux éclairs , & le quatrième à l'arc-en-ciel. Il y avoit tout près une grande salle voisine , où les Prêtres s'assembloient , pour leurs conférences de religion : elle étoit incrustée du même métal. Les Provinces mettoient de la rivalité à orner leurs Temples : mais il n'y en avoit aucun qui approchât de celui de Cusco , à l'exception d'un qui étoit bâti sur le lac de Titicaca , que tous les Péruviens s'efforçoient continuellement d'embellir , parce qu'ils croyoient que le premier de leurs Rois y avoit pris naissance. Outre l'or & l'argent dont il étoit orné , ils y en avoient amassé une quantité si prodigieuse , que les Ecrivains qui en parlent sont soupçonnés d'exagération.

Religion.

Les Péruviens n'adoroient pas d'autre Divinité que le Soleil : ils lui immoloient toute sorte d'animaux ; leurs offrandes étoient des grains , des légumes

mes, des étoffes & des liqueurs. Quelques Ecrivains prétendent qu'on lui sacrifioit des victimes humaines : mais Garcilasso réfute vivement cette imputation. Les Prêtres du Soleil étoient tous du Sang Royal. Leur habillement ne différoit point de celui des Grands de l'Empire. Des Vierges de huit ans se consacroient au Soleil : elles étoient renfermées dans des cloîtres, où les hommes ne pouvoient entrer sans crime : c'en étoit aussi un pour les femmes d'entrer dans les Temples du Soleil. Quelques Ecrivains Espagnols ont encore avancé que les Vierges s'employoient avec les Prêtres au service de l'Autel. Leur ministere n'étoit qu'extérieur, & consistoit à prendre les offrandes. Le nombre de ces jeunes filles montoit à plus de mille dans la seule ville de Cusco : elles étoient gouvernées par de plus vieilles. Tous les vases qui servoient à leur usage étoient d'or ou d'argent, comme ceux du Temple. Dans l'intervalle des Exercices de Religion, elles s'occupoient à filer pour le service de l'Empereur & de l'Impératrice.

L'habillement des Monarques du Pérou étoit une sorte de chemise qui ^{Habillement des Empereurs.}

leur descendoit jusqu'aux genoux , avec un manteau de la même longueur , & une bourse quarrée qui tomboit de l'épaule gauche vers le côté droit , dans laquelle ils portoient leur *Coca* , herbe qui se mâche dans cette contrée , comme le bétel aux Indes Orientales. Ils avoient la tête ceinte d'un diadème qui n'étoit qu'une bandelette d'un doigt de largeur , attachée des deux côtés sur les temples avec un ruban rouge. C'est ce que la plupart des Voyageurs ont nommé *la Frange Impériale*.

Il y avoit des Monastères dans toutes les autres parties de l'Empire , où les filles des Curacas & toutes celles qui passoient pour belles étoient renfermées , non pour servir le Soleil & pour vivre dans le célibat , mais pour devenir les concubines du Monarque. Elles sortoient lorsqu'il les faisoit appeler , & les vieilles filles les occupoient dans leur clôture à filer ou à faire des étoffes , que l'Empereur distribuoit aux Courtisans & aux Soldats comme une récompense distinguée pour les belles actions. Celles qui avoient servi aux plaisirs du Monarque ne retournoient jamais au Monastere ; elles passoient au

service de la Reine , & quelques-unes étoient renvoyées à leurs parens ; mais elles ne pouvoient être femmes ni concubines de personne. Le respect alloit si loin pour tout ce qui avoit appartenu au Roi , que celles qui étoient convaincues d'avoir eu des foiblesses pour quelqu'un , étoient enterrées toutes vives : la même loi condamnoit au feu le corrupteur & tous ses parens.

La plus célebre des fêtes que les Incas avoient établies à Cusco , étoit celle qui se nommoit *Intip Raimi*. C'étoit la fête du Soleil : elle se célébroit au mois de Juin , immédiatement après le Solstice. Tous les Grands , les Officiers militaires de l'Empire , se rassembloient dans la Capitale. Ils se paroient de ce qu'ils avoient de plus riche , & les ornemens étrangers y étoient employés comme ceux du pays. Le Monarque , en qualité de fils du Soleil , y étaloit toute sa magnificence. On se préparoit à la solemnité par un jeûne de trois jours qui consistoit dans la privation du commerce des femmes. Il n'étoit pas permis pendant ce tems d'allumer du feu dans aucune partie de la ville. La dernière nuit étoit employée par les Prê-

Fêtes Péruviennes.

tres à purifier des brebis & des agneaux qui étoient les victimes du sacrifice , & par les Vierges consacrées au culte du Soleil , à préparer le pain & les liqueurs qui servoient aux Incas , après l'offrande qui s'en faisoit à l'Autel. D'autres femmes étoient désignées pour en préparer au reste de l'Assemblée.

Le lendemain , dès la pointe du jour ; le Monarque , accompagné de tous les Princes du Sang , suivant l'ordre & la dignité , marchoit en procession jusqu'à la grande Place de Ville. Là , piés nuds & le visage tourné vers l'Orient , ils attendoient en silence que le Soleil montât sur l'horizon. Lorsqu'ils commençoient à l'apercevoir , ils s'accroupissoient à terre , étendoient les bras , ouvroient les mains , & les approchant ensuite de leur bouche , ils pressoient leurs lèvres , comme s'ils eussent voulu baïser l'air & les premiers rayons qui sortoient de leur Divinité. Après cette cérémonie , ils honoroient leur Dieu & leur Pere par des Cantiques. Les Grands lui rendoient le même hommage dans la seconde Place de Cusco. On portoit dans les deux cercles les liqueurs destinées aux libations. Le Monarque se lo-

Voit au milieu du sien & prenoit deux grands vases d'or qui étoient remplis de liqueur , offroit au Soleil celui qu'il tenoit dans la main droite & versoit la liqueur qu'il contenoit dans une coupe d'or , où il y avoit un chalumeau tourné vers le Temple , afin que le Soleil en pût boire. Il faisoit des libations avec la liqueur qu'il tenoit de la main gauche ; ce qui restoit étoit versé dans de petites coupes & distribué aux Princes : chacun avaloit sa portion d'un seul trait. Les Grands faisoient de leur côté la même cérémonie. Après cette opération , les deux troupes se réunissoient dans un même endroit , pour se rendre ensemble au Temple : mais il n'étoit permis qu'à l'Empereur & aux Princes du Sang d'y entrer. Le Monarque s'avancoit seul au pié de l'Autel pour offrir au Soleil les deux vases qui avoient servi aux libations. Les Grands qui étoient restés à la porte du Temple remettoient leurs vases aux Prêtres qui les offroient à la Divinité avec diverses figures d'animaux en or. Après les oblations , on amenoit une multitude de brebis & d'agneaux que les Prêtres consacroient par de mystérieuses cérémonies.

nies. Ils choisisoient dans ce nombre un agneau noir pour consulter l'avenir. On l'étendoit à terre, la tête tournée vers l'Orient , & le Sacrificateur lui ouvroit le côté gauche , & il se hâtoit d'arracher le cœur & les poumons. Si ces parties sortoient vives & palpitan tes, l'augure étoit heureux : mais si l'on y remarquoit quelqu'apparence de langerie , ou si la victime se levoit sur ses piés avant que d'être frappée , on se croyoit menacé de quelque malheur , & , pour le détourner , on immoloit quantité de brebis & d'agneaux dont on consumoit le cœur & le sang dans un feu que les Prêtres tiroient du Soleil. Les chairs étoient rôties & distribuées au peuple qui en mangeoit avec profusion & buvoit à proportion. La solemnité duroit neuf jours entiers : mais le premier étant passé , elle ne consistoit plus qu'en festins , après lesquels chacun retournoit dans son canton.

Culte de la Lune. Outre la représentation du Soleil , on voyoit dans les Temples celle de la Lune , qui recevoit une partie des honneurs. Il y avoit encore diverses figures de pierres auxquelles on rendoit une espèce de culte : mais leurs adorateurs

Mêmes ne s'accordoient pas sur leur désignation. Ils les nommoient *Guacas*, & répondonoient à ceux qui leur en demandoient l'origine & la signification , que leurs peres leur avoient appris à les honorer. On ignore totalement quelle idée ils se formoient d'une autre vie. Les Incas étoient portés , après leur mort dans une voûte : ils y étoient assis & revêtus de leurs plus précieux ornement. On y renfermoit avec eux une ou deux de leurs femmes. Cet honneur étoit souvent contesté entre celles qui leur avoient été le plus chères , ce qui fit porter une loi qui obligeoit le mari de désigner , de son vivant , celles qui devoient l'accompagner. On assure qu'on enterrooit encore avec eux deux ou trois jeunes gens du nombre de leurs domestiques , avec toute leur vaisselle d'or & d'argent , & que cet usage étoit fondé sur l'espérance d'une résurrection dans laquelle ils ne vouloient pas paroître sans cortège & sans ameublemens. Les Historiens de ce pays n'expliquent point si l'on enterrooit ces misérables victimes mortes , ou vivantes. Ils disent seulement qu'en voyant entrer les Espagnols dans les

tombeaux , pour en tirer l'or & l'argent dont ils étoient remplis , les Péruviens leur demandoient en gracie de ne pas disperser les os , dans la crainte que la résurrection des morts n'en fût plus lente & plus difficile. On mettoit sur les tombeaux de grandes statues qui représentoient ceux qui étoient dedans : mais sur ceux des gens du commun , on ne mettoit que les marques de leur profession , ou de leur emploi . Dans la cérémonie des funérailles , les parens versoient sur la sépulture une certaine quantité de leur liqueur favorite , par un tuyau qui répondoit à la bouche du mort.

**Education
des Enfants.** Les enfans des Péruviens étoient tous élevés avec beaucoup d'attention. Au moment de leur naissance ils les plongeoient dans l'eau froide ; chaque jour , avant de renouveler leurs langes , ils les mettoient un moment dans un bain pareil. Ils ne leur laissoient les bras libres qu'à l'âge de trois mois , persuadés que cela contribuoit beaucoup à les fortifier. Leurs berceaux étoient de petits hamacs , dont on ne les tiroit que pour les nettoyer. Jamais les meres ne prenoient leurs enfans entre leurs bras.

ni sur leurs genoux ; elles se baïsoient sur leurs hamacs pour leur donner le lait , ce qu'elles ne faisoient jamais plus de deux ou trois fois par jour.

Cette Nation gardoit avec scrupule l'honnêteté & la décence publique. On ne souffroit point de courtisannes dans les villes & dans les bourgs : elles avoient la liberté de se faire des cabanes au milieu des champs. Quoique leur commerce fût permis aux hommes , les femmes se deshonoroient à leur parler. L'Empereur faisoit les mariages dans la Capitale , & les Curacas les faisoient dans les Provinces en leur nom. Il ar- rivoit de là , que les mariages étoient si respectés , que dans chaque maison , la femme légitime étoit aussi distinguée qu'une Reine , au milieu des concubines de son mari , dont le nombre n'étoit pas borné. Elles travailloient cependant aux ouvrages qui convenoient à leur sexe : elles fabriquoient des toiles & des étoffes pour les habits. Préparer les cuirs pour la chausiture étoit l'ouvrage des hommes : il n'y avoit point dans l'ancien Pérou de Cordonniers , ni de Tisserands publics : chaque famille en faisoit les fonctions pour elle-même ,

Mariages.

Occupation
des deux &
xcs.

avec un partage égal entre les deux sexes : mais ils s'employoient de concert à l'agriculture. Les femmes étoient si laborieuses, que, dans leurs amusemens mêmes & leurs visites , elles avoient toujours dans leurs mains les instrumens du travail. On reproche aujourd'hui la paresse aux hommes : mais il est difficile de ne pas se former une autre idée de leurs ancêtres , à la vue de leurs ouvrages. Zarate compte leurs grands chemins entre les merveilles du monde. Cinq cens lieues de montagnes , coupées par des rochers , des vallées & des précipices , offrent une route commode depuis la Province de Quito , jusqu'à l'autre extrémité de l'Empire. On en voit en outre de très-beaux dans les plaines & les vallées. Ce sont des levées d'environ quarante piés de largeur , qui , mettant les vallées au niveau des plaines , épargnent la peine de descendre & de monter. Dans les déserts sablonneux les chemins sont marqués par deux rangs de pieux , ou des palissades plantées au cordeau , ce qui formoit un guide sûr. Une de ces routes avoit plus de cinq cens lieues , comme celle des montagnes. Les levées

Grands che-
mina.

ont été coupées en divers endroits pendant les guerres civiles des Espagnols , parce qu'ils vouloient rendre le passage plus difficile à leurs ennemis : mais ils ont enlevé une grande partie des pieux , sans autre vue que d'employer le bois à faire du feu , ou pour d'autres besoins.

La langue commune des Péruviens Langue des Péruviens. étoit celle de Cusco , que les Incas avoient introduite dans toutes les Provinces conquises. Garcilasso , qui pouvoit mieux juger de sa langue naturelle que les Espagnols , dit qu'elle est pauvre : un seul mot , ajoute-t-il , désigne plusieurs choses Il se plaint encore qu'elle manque de plusieurs lettres de l'alphabet des Latins & des Castillans : mais elle est énergique & susceptible d'élegance. Elle manque de termes pour exprimer les idées abstraites & universelles , preuve certaine du peu de progrès de l'esprit humain dans ces contrées. Les Péruviens avoient cependant des Poëtes , des Astronomes & des Historiens. On nous a conservé deux exemples de la Poësie Péruvienne : l'un n'est qu'une Chanson galante , & signifie : *Mon chant vous endormira ; & je viendrai*

vous surprendre au milieu de la nuit. On peut regarder l'autre comme une Hymne , parce qu'il contient un point Mythologique du Pérou. C'étoit une opinion reçue dans ce pays , qu'une jeune fille de la famille du Soleil avoit été placée dans la haute région de l'air avec un vase plein d'eau , pour en répandre sur la terre lorsqu'on en avoit besoin ; que son frere frappoit quelquefois le vase , & que du coup qu'il y donnoit venoient le tonnerre & les éclairs. Cette Hymne signifie : « Belle Nymphe , votre frere vient de frapper per votré Urne , & son coup fait partir le tonnerre & les éclairs ; mais vous belle Nymphe Royale , vous nous donnez vos belles eaux par des pluies , & dans certaines saisons , vous nous donnez la neige & la grêle : Viracocha vous a placée & soutient vos forces pour cet office ». Garcilasso , de qui ceci est emprunté , dit que les Poëtes Péruviens composoient aussi des Drames , dans lesquels ils représentoient les grandes actions des Empereurs morts.

Astronomie. Les Astronomes Péruviens ne distinguoient que trois astres par des noms

propres ; le Soleil , qu'ils nommoient *Yuti* ; la Lune , qui s'appelloit *Quilla* ; & Vénus qui portoit le nom de *Chasca*. Toutes les Etoiles étoient comprises sous le nom de *Coyllur*. Les moissans leur servoient à connoître les saisons. Les Solstices entroient aussi dans leur calcul du tems. Ils avoient à l'Orient & à l'Occident de Cusco de petites tours qui servoient à leur Astronomie. L'ombre des plus petites marquoit le Solstice. Les Equinoxes s'observoient , à peu près de même , par des colonnes érigées devant le Temple du Soleil , & par un cercle tracé à l'entour. Rien n'approchoit de l'attention de ces peuples pour les Eclipses de Soleil & de Lune , quoiqu'ils en ignorassent les véritables causes. Ils croyoient le Soleil irrité contre eux , lorsqu'il leur déroboit sa lumiere , & toute la Nation s'attendoit aux plus terribles disgraces. Selon eux , la Lune étoit malade , lorsqu'elle commençoit à s'éclipser. Si l'éclipse étoit totale , elle étoit morte , ou mourante ; & leur crainte alors étoit qu'elle n'écrasât tous les humains par sa chute : ils se livroient aux cris & aux larmes ; ils faisoient sortir leurs chiens & les

forçoint d'aboyer , à force de coups ; dans l'opinion que la Lune aimoit particulièrement ces animaux.

Division du temps. Leurs mois étoient lunaires : ils les nommoient comme la Lune , c'est-à-dire , *Quilla* : mais ils les divisoient en quatre parties qu'ils distinguoient par des noms & des fêtes. Dans l'origine de la Monarchie ils commençoient leur année par Janvier ; mais depuis le règne de Pachacuteç , qu'ils nommoient le *Réformateur* , ils avoient pris l'usage de commencer par Décembre.

Médecine. Ils n'avoient , à la vérité , aucun principe de Médecine ; mais l'expérience leur avoit fait connoître la vertu de certaines herbes , & ceux qui se distinguoient par cette connoissance étoient dans une haute faveur à la Cour. D'ailleurs ils ne connoissoient que deux remèdes ; l'ouverture de la veine qui se fairoit ordinairement à la partie affectée , & la purgation qui consistoit communément à prendre deux onces d'une racine assez violente pour leur procurer des vomissemens & des selles. Ils avoient l'usage de ne prendre jamais des remèdes qu'au commencement des maladies , employoient ensuite la diète ,

même la privation absolue de toutes sortes d'alimens. Dans leurs régimes, ils s'en tenoient aux nourritures simples, soit parce qu'ils craignoient les mélanges, ou parce qu'ils les ignoroient.

Ils avoient quelque idée de Géométrie, mais grossière & sans méthode. Leur Musique instrumentale n'étoit pas plus recherchée. Elle consistoit dans l'usage de quelques tambours & de quelques flûtes de cannes, les unes doubles ou triples, à divers tons; d'autres simples, dont le son n'avoit aucune variété.

Ce peuple, avant l'arrivée des Espagnols, n'avoit aucune connoissance de l'écriture. On avoit cependant trouvé le moyen d'y conserver la mémoire de l'antiquité & de former une sorte d'Histoire qui contenoit tous les événemens remarquables de la Monarchie. Les peres étoient obligés de transmettre aux enfans tout ce qu'ils avoient appris de leurs propres peres, par des récits qui se renouvelloient tous les jours. D'ailleurs ils suppléoient au défaut des lettres par des peintures assez informes, comme les Méxiquains, & beaucoup plus par ce qu'ils nommoient

Géométrie,
Musique.

Histoire.

Quippots. C'étoient des registres de cordes, où par différents nœuds & par diverses couleurs, ils exprimoient une variété surprenante de mots & de choses. Acosta en vit plusieurs & se les fit expliquer : il n'en parle qu'avec admiration. Tout ce qui appartenloit à l'histoire, aux loix, au commerce, &c ; étoit exactement conservé par ces nœuds ; mais les moindres circonstances y trouvoient place par de petits cordons attachés aux principales cordes. Des Officiers établis sous le titre de Quippa-Camayo étoient les dépositaires publics de ces espèces de mémoires. Les Quippots étoient différents, suivant la nature du sujet, & variés si régulièrement, que les couleurs, tenant lieu de nos vingt-quatre lettres, on tirroit de cette invention toute l'utilité que nous tirons de nos livres.

Les anciens Péruviens faisoient leurs calculs d'Arithmétique avec de simples grains de maïs. Acosta assure que nos opérations ne sont pas plus promptes ni plus fûres avec la plume.

On doit conclure de là que la nature seule avoit conduit les Péruviens assez loin, principalement lorsque l'on consi-

De ce qu'étant environnés de Nations barbares, ils ne devoient rien à l'exemple,

§. III.

Anciens Monumens du Pérou.

LES Péruviens n'avoient pas fait Ullea, Voyages au Pérou, tom. 1. liv. 6. chap. 11. plus de progrès dans les Méchaniques que dans les Sciences : mais l'industrie naturelle suppléoit chez eux aux lumières de l'étude. Ils consacroient des monumens à la postérité : on en trouve beaucoup dans les campagnes, près des villes & des bourgs, dans les plaines, sur les montagnes & dans les collines. Ils choisisoient, comme les anciens Egyptiens, des lieux remarquables pour leur sépulture. Ils n'enterroient pas les corps : ils les portoient dans un lieu destiné à cet usage, les entouroient de pierres & de briques, formoient une sorte de mausolée ; les amis jettoient par-dessus une si grande quantité de terre, qu'ils en formoient une colline artificielle, à laquelle ils donnoient le nom de *Guaque*. La figure de ces mausolées n'est pas exactement pyramidale : les Péruviens, dans ces ouvrages, ne

vouloient imiter que les montagnes & les collines. Leur hauteur ordinaire est de huit à dix toises, sur vingt ou vingt-six piés de longueur & un peu moins de largeur. Il s'en trouve cependant de plus grands.

La différence que l'on remarque dans la grandeur de ces monumens fait juger qu'ils étoient proportionnés au rang & aux richesses des morts. Tous les Péruviens étoient ensevelis avec leurs meubles & leurs effets, d'or, de cuivre, &c. Les Espagnols ont fouillé dans ces sépultures, pour en enlever les richesses qui pouvoient y être. Outre l'or,

Miroirs des anciens Péruviens. on trouve dans ces tombeaux, des miroirs de pierre ; les uns d'une espèce de pierre qu'on nomme *Pierre d'Inca*, les autres d'une pierre nommée *Gallinace*. La première n'est pas transparente : elle est molle & de la couleur du plomb. Les miroirs de cette pierre sont ordinairement ronds ; une de leurs surfaces est plate & aussi lisse que le plus fin crystal ; l'autre surface est ovale, mais moins unie. Leur grandeur est ordinairement de trois ou quatre pouces. La principale superficie est concave & grossit beaucoup les objets. Le défaut

de la pierre d'Inca , est d'avoir des veines & des paillettes qui la rendent facile à briser & qui gâtent la superficie. On croit qu'elle est une composition , cependant on en trouve encore dans les coulées : mais rien n'empêche de croire qu'on a pu les fondre pour en perfectionner la qualité.

La pierre de Gallinace est fort dure ; mais aussi cassante que la pierre à feu. Son nom vient de sa couleur qui est aussi noire que le Gal!inazo. Les miroirs de cette pierre sont travaillés des deux côtés & fort bien arrondis. Ils sont percés par le haut , ce qui fait connoître qu'on y passoit une ficelle , pour les suspendre à quelque crochet. Leur poli est aussi beau que celui de la pierre d'Inca. Parmi ces derniers miroirs , il s'en trouve de plats & de concaves & aussi bien travaillés que si les Péruviens avoient eu les instrumens propres à cet ouvrage & une connoissance parfaite de l'Optique. Il y a encore au Pérou des carrières de Gallinace , mais les Espagnols n'en font aucun cas , parce que cette pierre a des veines & des paillettes.

Les haches de cuivre que l'on trouv^e Haches

ve quelquefois dans les tombeaux approchent beaucoup des nôtres. On croit que c'étoit le seul instrument tranchant des Péruviens. Il s'en trouve quelques-unes de Gallinace, & d'une autre pierre assez semblable à la pierre à feu, mais moins nette & moins dure. On y trouve aussi des espèces de lancettes qui sont de ces deux pierres. Voilà tous les instrumens qui sont dans les tombeaux ; ce qui fait croire que les Péruviens n'en avoient pas d'autres.

Vases.

Les vases à boire sont d'une argile très-fine & de couleur noire. On ignore d'où les Péruviens la tiroient. La forme de ces vases est celle d'une cruche sans pié, ronde avec une anse au milieu. D'un côté est l'ouverture pour le passage de la liqueur, & de l'autre une tête d'homme assez bien figurée. Quelques-uns sont d'une argile rouge, sans aucune différence pour la forme.

Nasieres.

Entre les meubles d'or, les plus communs sont les *Nasieres*, espèces de patenes, mais plus petites que celles des calices. Les Péruviens les portoient pendues au cartilage qui sépare les deux narines ; des colliers ou carcans, des bracelets ou pendants d'oreilles presque semblables

semblables aux nasières, & des Idoles. Tous ces ouvrages sont d'or, mais aussi minces que le papier. Les Idoles sont des figures qui représentent toutes les parties du corps, creuses en dedans. Comme elles sont d'une seule pièce, on ne comprend point comment on a pu les évider. Il ne paroît pas qu'on les ait jettées en fonte : il seroit difficile d'expliquer comment on a pu faire des moulles si déliés & si fragiles qui pussent être rompus sans endommager des ouvrages aussi minces.

Le maïs a toujours été la principale nourriture des Péruviens : il leur servoit à composer la chicha. Ces peuples en représentoient en pierre fort dure, avec un art qui ne permet point de les distinguer de l'ouvrage de la nature. Ils entendoient aussi parfaitement la représentation des couleurs. Les unes imitent le maïs jaune, d'autres le maïs blanc, & d'autres celui dont les grains paroissent enfumés.

Leur habileté à travailler les émeraudes cause de l'étonnement. Ils tiennent cette pierre de la côte de Manta, & d'un canton du Gouvernement d'Atacamès : on n'en a pas retrouvé les

mines : mais les tombeaux de Manta & d'Atacamès fournissent encore des émeraudes à ceux qui y fouillent. Elles sont beaucoup plus belles & plus dures que celles que l'on tire de la Jurisdiction de Santa-Fé. Ce qui étonne , c'est d'en voir qui sont taillées en figure sphérique , d'autres en cylindre , & d'autres en cône , &c. On ne comprend pas comment un peuple qui n'avoit aucune connoissance de l'acier ni du fer , a pu donner cette forme à des pierres si dures , & les percer avec une délicatesse que nos ouvriers prendroient pour modèle. La disposition des trous augmente l'étonnement. Les uns traversent diamétralement , les autres ne pénètrent que jusqu'au centre de la pierre , & sortent par les côtés , forment un triangle & sont à peu de distance les uns des autres. Enfin la figure des pierres mêmes n'est pas moins variée que celle des trous.

Anciens édifices

Les anciens édifices des Péruviens , tant ceux qui étoient destinés pour leur culte , ou pour loger leurs Souverains , que ceux qui servoient de barrière à leur Empire , font un autre sujet d'admiration. Nous avons déjà dit qu'ils étoient magnifiques à Cusco & dans

plusieurs autres lieux. Ulloa nous donne la descriptiption de quelques monumens qu'il a visités. A Cayambé, on voit encore la plus grande partie de l'ancien Temple. Il est sur une espéce de monticule. La figure de l'édifice est ronde, d'environ huit toises de diamètre. Il n'en reste que les murs qui se maintiennent encore à la hauteur de deux toises & demie, sur quatre à cinq piés d'épaisseur. Les briques sont jointes avec la même terre dont elles sont composées, & cette masse forme un mur aussi solide que s'il étoit de pierre. La tradition annonce que c'étoit un Temple; d'ailleurs sa forme ronde, sans aucune séparation intérieure, ne laisse point douter que ce ne fût un lieu d'assemblée publique. La porte, qui est fort petite, semble annoncer que les Incas y entroient à pié, par respect pour le sanctuaire du Soleil, quoiqu'ils entrassent toujours en chaise dans tout autre lieu. D'ailleurs tous les témoignages annoncent que le Soleil avoit un Temple à Cayambé.

Dans la plaine qui s'étend depuis Latacunga, vers le Nord, on voit encore les murailles d'un Palais des Incas :

il se nommoit *Collo*, & conserve encore ce nom. Il sert aujourd'hui de maison de campagne aux Augustins. On n'y remarque ni la beauté, ni la grandeur des édifices Egyptiens & Romains; mais on y trouve un air de Noblesse qui annonce la majesté de ses anciens maîtres. Ulhoa y entra par une ruelle de cinq à six toises de long, qui conduit dans une cour autour de laquelle régnent trois grands fallons qui en forme le quarré. Chacun a plusieurs séparations, & derrière celui qui fait face à l'entrée, on trouve divers petits réduits qui paroissent avoir été des fourrières, à l'exception d'un qui devoit servir de menagerie; on y distingue encore les loges de chaque animal. L'édifice, quoique défiguré, subsiste encore dans ses principales parties; mais on y a bâti quelques habitations qui ont changé la forme des appartemens. Les matériaux dont il est composé sont des pierres noires, presqu'aussi dures que les pierres à fusil: elles sont si bien jointes qu'on ne peut faire entrer la pointe d'un couteau dans l'intervalle. Les jointures ne semblent paroître, que pour faire voir que toute la masse n'est pas d'une seule

pierre. On n'y remarque aucune liaison de ciment ou de mortier. On voit de l'inégalité non-seulement dans les couches de pierres , mais dans les pierres mêmes. La hauteur de ces murs est d'environ deux toises & demie , sur trois ou quatre piés d'épaisseur. Les portes qui ont deux toises de haut , sur trois ou quatre piés de large par le bas , vont en se rétrécissant par le haut , jusqu'à deux piés & demi. On leur donnoit cette hauteur , afin que le Monarque y pût passer avec sa litiere, dont les brancards étoient portés sur les épaules de plusieurs Indiens. On ne trouve aucun vestige qui annonce que ces Palais avoient des étages au-dessus du rez-de-chaussée , & de quelle maniere ils étoient couverts. Comme les Péruviens n'avoient aucune idée de la coupe des pierres , on ne trouve rien de cintré dans leurs ouvrages.

A cinquante toises de ce Palais , vers le Nord , on voit au milieu de la plaine une colline de vingt-cinq à trente toises d'élévation. Elle a toute la rondeur d'un pain de sucre , & une si grande égalité dans toutes ses faces , qu'elle paroît faite de main d'homme ; d'ailleurs le

bas de sa pente forme de tous côtés le même angle avec le terrain qui le porte. Ulloa croit que c'étoit une sorte de beffroi qui servoit à découvrir ce qui se passoit dans la campagne, pour mettre le Prince en sûreté contre l'attaque imprévue des ennemis de l'Empire.

Au Nord-Est du bourg d'*Atun Cañar*, ou *Grand Cañar*, à deux lieues de distance, on voit encore une Forteresse & un Palais des Incas, qui passe pour le monument le plus entier, le plus spacieux & le mieux bâti de l'ancien Pérou. L'entrée en est défendue par une rivière qui lui fait de fossé. Le côté opposé est gardé par une colline sur laquelle s'élève une grande muraille qui en rend l'approche fort difficile. Le centre est occupé par un tourillon de forme ovale, qui ne s'élève du terrain intérieur de l'édifice qu'à la hauteur d'environ deux toises ; mais du côté extérieur, il s'élève de sept à huit au-dessus de la colline. Du milieu du tourillon sort un quarré en maniere de donjon, formé par quatre murailles, dont les angles touchent à la circonference de l'ovale & ferme le

passage entre deux , n'en laissant qu'un fort étroit du côté opposé , qui répond à l'intérieur du tourillon. Le milieu du donjon offre deux petits réduits séparés , dans lesquels on entre par une porte , à l'opposite de l'espace qui les sépare. Ces deux réduits paroissent avoir été deux guérites , avec de petites fenêtres par lesquelles les sentinelles avoient la vue sur la campagne. Il y a même apparence que le tourillon servoit de corps-de-garde. La muraille de cette Forteresse s'étend d'environ quarante toises à gauche , & de vingt-cinq à droite : elle se replie ensuite , & , formant divers angles réguliers , elle embrasse un terrain spacieux. On n'y entre que par une scule porte vis-à-vis du tourillon & fort près de la coulée d'où sort la riviere. De cette porte , on entre dans une ruelle étroite , où deux personnes peuvent à peine passer de front , & qui mene droit à la muraille opposée , d'où elle se replie vers le tourillon , sans aucune diminution de largeur ; & de-là , continuant de s'incliner vers la coulée , elle s'élargit assez pour former une petite place devant le tourillon. Le long de cette ruelle , on a pratiqué , de trois

en trois pas , dans l'épaisseur du mur de la Forteresse , des niches en forme de guérites , & dans la muraille intérieure qui forme la ruelle même , deux portes pour servir d'entrée à deux corps-de logis qui paroissent avoir servi de casernes aux soldats de la garnison. Dans l'enceinte intérieure , à la gauche du tourillon , divers appartenemens qui subsistent encore semblent marquer par leur hauteur , leur distribution & leurs portes , qu'ils formoient le Palais du Prince. On y voit des enfoncemens en forme d'armoires , avec des pierres en saillie de six à huit pouces de long sur trois ou quatre de diamètre , qui pouvoient servir à pendre les anciennes armes. Toute la muraille qui est sur le penchant de la colline & qui descend latéralement depuis le tourillon est épaisse & fort escarpée en dehors , avec un terre-plein en dedans & un parapet de hauteur ordinaire. Pour monter au terre-plein du rempart qui régne tout autour , il n'y a qu'un escalier près du tourillon. Les pierres dont tous les murs sont composés ne sont pas moins dures , moins polies , ni jointes avec moins d'art que celles du Collo :

tous les appartemens sont découverts comme dans le Palais, sans aucune marque à laquelle on puisse reconnoître qu'ils ont eu des planchers.

On prétend qu'il y avoit une Forteresse semblable dans la Jurisdiction de Guasuntos : on croit qu'elles communiquoient l'une à l'autre par un chemin pratiqué sous terre. Il y a dans ce pays une multitude d'autres ruines. Elles sont toutes de brique crue, ou de pierres communes, à l'exception des trois dont on vient de parler, ce qui donneroit lieu de penser que les premières ont été construites par les Indiens, avant qu'ils fussent soumis à l'autorité des Incas : les trois autres annoncent plus de grandeur & plus de majesté.

Les Péruviens avoient une autre manière de construire des Forts : ils creuoient autour d'une montagne escarpée, y pratiquoient trois ou quatre rédans, à quelque distance les uns des autres, élevaient au-dedans une petite muraille à hauteur d'appui, pour se mettre à l'abri des coups de l'ennemi & le repousser avec moins de danger. Au fond des fossés, ils bâtissoient des cases de briques crues ou de pierres : elles servoient

à loger la garnison. Ces ouvrages étoient si communs , qu'il s'en trouve sur presque toutes les montagnes.

Navigatio
des Péru-
viens.

Les bâtimens que les Péruviens employoient pour la navigation , étoient une sorte d'édifices flottans nommés *Balſes* ou *Jangades* : ils en font encore usage & les emploient sur mer comme sur les fleuves. Le bois dont on se sert pour les composer est mou, blanchâtre , fort léger : il n'est plus connu au Pérou que sous le nom de *Balsa*. On prétend que c'est le *Férula* des Latins.

Il y a des balses de différentes grandeurs. C'est un amas de cinq , sept ou neuf solives jointes par des liens de béjuques & des soliveaux qui croisent en travers sur chaque bout. Elles sont amarrées si fortement l'une à l'autre , qu'elles résistent aux plus impétueuses vagues. La plus grosse avançant un peu en saillie vers la poupe , on y attache la première des deux côtés & les autres de suite. C'est la maîtresse pièce du bâtimen t , ce qui fait que le nombre des solives est toujours impair. Au-dessus est une espèce de tillac ou de revêtement , fait de petites planches de cannes , & couvert d'un toit à deux faces.

Au lieu de vergues, il y a deux perches de mangliers. Les grandes balses portent depuis quatre jusqu'à cinq cens quintaux de marchandises, sans que la proximité de l'eau y cause le moindre dommage. Celle qui bat entre les solives n'y pénètre point, parce que tout le corps de l'édifice en suit le cours & le mouvement. D'ailleurs les béjuqués ne se dénouent jamais, lorsqu'elles sont faines : mais il arrive quelquefois que les Indiens négligent de les visiter ; ils ne changent point celles qui sont usées par le tems & le travail, la balsa se déjoint & laisse tout ce qu'elle porte à la merci des flots.

Il y a des espèces de balses destinées pour la navigation, d'autres pour la pêche, enfin une troisième espèce qui ne sert qu'à transporter les familles dans leurs terres & leurs maisons de campagne. On y est aussi commodément que dans une maison. Ces bâtiments ont la propriété singulière de voguer dans un vent contraire. On prend des planches de trois ou quatre aunes de long, sur une demi-aune de large : on les arrange verticalement à la poupe & à la proue entre les solives de la balsa;

M Vj

On enfonce un peu les unes dans l'eau ; & l'on en retire les autres. Par ce moyen, on s'éloigne, on arrive, on gagne le vent, on revire de bord & l'on se maintient à la cape, suivant la manœuvre qu'on veut employer ; invention jusqu'à présent ignorée des Nations les plus éclairées de l'Europe.

Dans quelques endroits de la côte, les Pêcheurs emploient, au lieu de balses & de canots, des balons pleins d'air, faits de peaux de loups marins. Il y en a qui portent jusqu'à douze quintaux & demi ou cinquante arrobes. Pour les coudre, on perce les deux peaux jointes ensemble, avec une aéline, & dans chaque trou, on passe un morceau de bois, ou une arête de poisson, sur lesquels, de l'un à l'autre, on fait croiser par-dessous des boyaux mouillés, pour boucher exactement les passages de l'air. On lie deux de ces balons ensemble, par quelques bâtons qu'on fait passer sur les deux, de sorte que le devant soit plus rapproché que le derrière. Avec un aviron à deux pelles, un homme s'expose là-dessus. Si le vent peut l'aider, il met une petite voile de coton. Pour remplacer

l'air qui peut se dissiper , il a devant lui deux boyaux , par lesquels il souffle dans les balons , aussi souvent qu'il en est besoin.

§. IV.

Climat , Saisons , Température.

LE Lecteur doit faire attention que ce qui est nommé *Vallées* au Pérou , est le long espace qui borde la mer du Sud entre Tombez & Lima , jusqu'aux montagnes qui portent le nom de *Cor-delières*. C'est proprement de cette contrée dont nous parlerons dans cet article. On trouve que l'air y a des variétés qui méritent une attention particulière. Le printemps commence à Lima peu de tems avant la fin de l'année , au commencement de Décembre : les vapeurs dont l'air étoit chargé pendant l'hiver venant à se dissiper , le Soleil commence à reparoître & rend à la terre une douce chaleur que l'absence de ses rayons lui avoit ôtée. L'été succède au printemps : il est chaud sans excès , parce que les vents du Sud tempèrent sa chaleur. L'hiver commence au mois de Juin ou dans les premiers jours

de Juillet & dure jusqu'en Décembre; Il est précédé par un peu d'automne. Les vents du Sud commencent à souffler à la fin de l'été avec plus de violence , & répandent le froid. Au reste , ce froid ne ressemble point à celui qu'on ressent dans les lieux où l'on voit de la neige & de la glace : mais il est assez fort pour faire quitter les habits légers. Le froid de Lima vient des vents du Pôle Austral qui conservent l'impression des neiges & des glaces d'où ils sont partis , & , ce qui est cause qu'ils la conservent dans un si long intervalle , c'est-à-dire , depuis la Zone Glaciale jusqu'à la Zone Torride , c'est que pendant l'hiver la terre se couvre d'un brouillard épais qui empêche les rayons du Soleil de pénétrer jusqu'à elle , de sorte que les vents soufflant sous ce voile , conservent tout le froid qu'ils ont contracté dans les climats naturellement froids. Ce brouillard s'étend vers le Nord , dans tout le pays des vallées: il couvre aussi l'atmosphère maritime. Ce brouillard n'offusque pas la vue , il cache seulement le Soleil pendant le jour , & les Etoiles pendant la nuit.

Les vapeurs de cette saison , se relevant en bruine comme une espèce de rosée , humectent la terre par-tout presqu'également. Elles font renaître la verdure & les fleurs sur les collines & les coteaux qui avoient paru arides tout le reste de l'année. De-là vient que les habitans des villes s'empressent d'aller peupler les campagnes aussi-tôt que l'hiver est passé.

Les vents qui régnent en hiver ne sont pas précisément ceux du Sud , quoiqu'on leur donne ce nom ; ils soufflent continuellement entre le Sud-Est & le Sud.

Il ne tombe jamais de pluie dans les vallées du Pérou ; jamais on n'y voit d'orages : les habitans de ce pays qui n'ont point voyagé , ignorent ce que c'est que les éclairs & le tonnerre ; mais à trente lieues de Lima vers l'Est , les pluies & les orages y sont fort communs. Les brouillards qui régnent pendant l'hiver dans ce pays causent aux habitans des maux de tête violents.

Les fièvres malignes , intermittentes & catharreuses , les pleurésies & les constipations sont communes dans ce

Maladies.

pays. La petite vérole y emporte beaucoup d'habitans. Le Pasme est encore une plus terrible maladie. Il y en a de deux espèces, le Pasme commun & le Pasme malin. L'un & l'autre surviennent dans la crise de quelque maladie aiguë. Le premier, quoique moins dangereux, emporte souvent le malade en deux ou trois jours : le Pasme malin est, pour ainsi dire, sans remede.

Ce terrible mal consiste à mettre tous les muscles dans une entiere inaction & à raccourcir tous les nerfs du corps, en commençant par ceux de la tête : une humeur mordicante se répand dans toutes les membranes, y cause des douleurs insupportables & plus fortes encore lorsqu'on veut se remuer. Le gosier se resserre par des mouvemens convulsifs, au point qu'il n'est pas possible d'y introduire le moindre aliment. Quelquefois les mâchoires sont si pressées l'une contre l'autre, qu'on ne peut les ouvrir, même avec force. Les deux Pasmes sont accompagnés d'une léthargie, qui n'empêche cependant pas que les douleurs ne se fassent sentir assez pour faire jeter au malade des cris lamentables : les

os se disloquent à la fin : il perd le sentiment & la respiration. C'est dans une de ces crises qu'il expire.

Entre les infirmités des femmes de Lima , on en compte une contagieuse & presqu'incurable. C'est un cancer à l'utérus , qui leur cause d'abord des douleurs si vives , qu'elles ne font que gémir. Elles rendent une très-grande quantité d'humeurs corrompues , maigrissent & tombent dans une langueur qui les conduit au tombeau. Cette maladie dure ordinairement plusieurs années , avec des intervalles de repos , pendant lesquelles les douleurs & les évacuations diminuent : elles recommencent ensuite avec plus de force qu'auparavant. Elle est si trompeuse , qu'elle ne s'annonce ni par le changement des traits du visage , ni par l'altération du pouls , ni par aucun autre symptôme , jusqu'à ce qu'elle soit à son dernier période. Elle est si contagieuse , qu'on la gagne en s'asséiant sur la chaise d'une personne qui en est attaquée , même en portant un de ses vêtemens. Cette contagion n'attaque point les hommes : ils vivent avec leurs femmes , jusqu'à ce que l'excès du mal les jette dans l'abbatement.

dont on vient de parler. On attribue cette dangereuse maladie à deux causes ; l'abondance des odeurs dont les femmes sont toujours munies, & le mouvement continual qu'elles se donnent lorsqu'elles sont dans leurs calèches.

La maladie vénérienne est aussi commune à Lima, & dans les vallées, que dans toutes les autres parties de l'Amérique Méridionale. On n'y apporte pas plus de loin à la guérir, & le sort ordinaire de tous ceux qui en sont atteints est de la porter jusqu'au tombeau.

De tous les maux qui se sont sentir au Pérou, il n'y en a point de plus considérables que les tremblemens de terre. Le pays y est si sujet, que ses habitans vivent dans de continues alarmes. Les secousses sont subites & se succèdent de près, avec un si furieux tremoussement, qu'il inspire de la terreur aux plus braves. Ulloa dit cependant que leur approche est annoncée par quelques avants-coureurs. Une minute avant les secousses, on entend dans les concavités de la terre un bruit sourd qui ne s'arrête point où il se forme, mais qui se répand sous terre. Les chiens présentent un tremblement de

terre : ils poussent des hurlements fort lugubres : les autres animaux qui marchent dans les rues , s'arrêtent tout court , & , par un instinct naturel , ils écartent les jambes pour ne pas tomber. Au premier indice , les habitans des villes quittent leurs maisons : leur précipitation est extrême : ils sortent dans l'état où ils se trouvent , sans y faire la moindre attention. Si c'est la nuit , ils sortent tout nuds sans se couvrir de leur robe. Qu'on se présente avec cela les cris des enfans , les lamentations des femmes qui invoquent toutes les Puissances du Ciel , celles des hommes & les hurlements des chiens qui ne dis-continuent point ; c'est une horrible confusion qui dure beaucoup plus long-tems que les secousses , parce que l'expérience ayant appris qu'elles peuvent se réitérer , personne n'a la hardiesse de se retirer chez soi.

En 1586 Lima fut si maltraitée , que ceux qui échapperent au danger fonderent une fête d'actions de grâces qui se célèbre tous les ans le jour de la Visitation de Sainte Elisabeth. En 1609 on y effuya le même désastre. Il fut plus terrible encore en 1630. La ville , fut

menacée de sa ruine entière : elle célèbre tous les ans la fête de sa conservation, sous le nom de *Notre-Dame du Miracle*. En 1655, un terrible tremblement renversa les plus grands édifices & une quantité prodigieuse de maisons. Sa violence & sa durée obligèrent les habitans d'aller passer plusieurs jours dans les campagnes. En 1678, les Eglises souffrissent beaucoup, & plusieurs maisons furent renversées. En 1687, le 20 Octobre, un tremblement de terre commença à quatre heures du matin & ensevelit un grand nombre de personnes sous les ruines de leurs maisons. Ce malheur en fit pressentir d'autres. Effectivement les secondes secousses recommencèrent deux heures après & ne laissèrent rien d'entier dans la ville : heureusement les habitans, avertis par les premières, avoient eu la précaution de sortir de la ville. La mer se retira tout-à-coup ; à son retour, elle forma de si hautes montagnes d'eau, qu'elle inonda beaucoup de pays & en noya les habitans. Le plus considérable de tous les tremblemens de terre arrivés au Pérou, si l'on en croit les Ecrivains, est celui du 28 Octobre 1746 : il causa

plus de mal que tous les autres ensemble. A dix heures & demie du soir, les secousses commencerent avec tant de violence, que, dans moins de trois minutes, tous les édifices furent détruits & la plupart des habitans qui ne se hâterent pas de fuir furent ensevelis sous les ruines. La tranquillité qui succédoit aux secousses n'étoit pas de longue durée. On compta deux cens secousses en vingt-quatre heures, & jusqu'au vingt-quatre Février de l'année suivante, on en compta quatre cens cinquante-une,

Le Callao éprouva la même infortune : mais la perte de ses édifices ne fut rien en comparaison de ce qui la suivit : la mer s'étant retiré, comme il étoit arrivé dans d'autres tems, revint furieuse, en élevant des montagnes d'écume, & tomba sur Callao, dont elle fit un abysme d'eau. Elle se retira pour revenir plus furieuse encore, & par une nouvelle inondation, elle engloutit totalement cette malheureuse ville. Il y avoit alors vingt-trois vaisseaux à l'ancre dans le Port : dix-neuf furent submersés : les quatre autres, enlevés par la force des eaux, demeurèrent embourbés dans la terre.

une distance considérable du rivage. Les autres Ports de cette contrée reçurent les mêmes dommages. Une partie des vallées fut ruinée par les tremblemens de terre. Les cadavres qu'on découvrit sous les ruines de Lima étoient au nombre de treize cens. Au Callao , de quatre mille habitans qu'on y comptoit , il n'en échappa que deux cens.

La même nuit , un Volcan qui s'ouvrit tout-à-coup à Lucanas , vomit une si grande quantité d'eau , que toutes les campagnes voisines en furent couvertes. Trois autres Volcans creverent dans une montagne , répandirent dans les environs une pareille abondance d'eau. Quelques jours avant ces terribles événemens , on avoit entendu à Lima un bruit souterrain , quelquefois semblable à des gémissemens , quelquefois à des coups de canon. Ils continuèrent pendant la nuit qui suivit le tremblement de terre. Personne n'ignore que les Volcans sont causés par les parties sulphureuses , nitreuses & autres matières combustibles renfermées dans les entrailles de la terre. Lorsqu'elles sont unies , & forment une espèce de

pâte , préparées par les eaux souteraines , elles fermentent & s'enflamment. Alors le vent ou l'air qui remplissoit leurs pores se dilate : son volume augmente considérablement & produit le même effet que la poudre qu'on allume dans une mine , avec cette différence que la poudre disparaît , si-tôt qu'elle est en feu , au lieu que le Volcan étant une fois allumé ne s'éteint que lorsque les matières huileuses qu'il contenoit , & qui étoient liées avec sa masse , sont consumées. D'après ce raisonnement , il n'est pas étonnant que les Volcans soient fréquens au Pérou ; on y rencontre à chaque pas du salpêtre , du soufre , du vitriol , du sel & d'autres phlogystiques. Le terrain des vallées est spongieux & creux. Ses concavités font qu'il est toujours humecté par les eaux souteraines.

§. V.

Histoire Naturelle.

LA différence qui se trouve dans la situation des Provinces du Pérou , occasionne celle qui est dans les produc-

tions. Les contrées chaudes qui portent le nom de *Vallées* produisent les cannes de sucre, les plantains, les guinéos, le piment, les chirincoyas, les aguacates, ou avocats, les grenadilles, les ananas, les gouyaves, les guabas, &c. Les contrées froides produisent de petites poires, des pêches, des pavis, des brugnons, des guaitambos, des aurimales, des abricots & des melons de différentes espèces. Les contrées où le climat n'est ni chaud ni froid, produisent toute l'année des *Frutilles* ou *Fraises du Pérou*, des figues de Tuna & des pommes. Les fruits qui ont beaucoup de jus, comme les oranges, les citrons, les limons, les limes, les cédras & les touroujes, portent des fleurs & des fruits dans toutes les saisons. Nous ne répéterons point ce que nous avons déjà dit ailleurs; nous ne nous arrêterons ici que sur les articles qui sont propres au Pérou, & qui demandent une explication particulière.

Fruits.

Le *Chirincoya* passe pour le plus délicieux de tous les fruits du Pérou. Sa grosseur n'est pas égale. Il s'en trouve qui n'ont qu'un pouce de diamètre; d'autres en ont jusqu'à cinq. Sa figure est ronde,

ronde , un peu aplatie par la tige , où elle forme une espèce de nombril. Son écorce est mince , molle , unie à la chair & d'un verd obscur avant sa maturité ; mais en mûrissant , sa couleur devient plus claire. Elle a plusieurs côtes ou veines qui la couvrent comme autant d'écaillles. Le dedans est blanc , mêlé de quelques fibres presqu'imperceptibles , dont se forme un trognon qui s'étend d'un bout du fruit à l'autre. Le jus en est doux , avec un léger mélange d'acide , & l'odeur si agréable ; qu'il est difficile d'en trouver qui le soit davantage. Les pepins sont enveloppés dans la chair. Leur grandeur est d'environ sept lignes de long , sur trois à quatre de large. Ils sont un peu plats , ont des raies qui rendent leur surface inégale.

L'arbre qui porte cet agréable fruit est haut & touffu ; le tronc en est rond , gros & un peu raboteux. Ses feuilles sont arrondies , mais un peu oblongues & se terminent en poiate. Elles ont environ trois pouces de long sur deux & demi de large : leur couleur est un verd foncé. Cet arbre a la propriété singulière dans ce climat de se dépouiller tous

les ans de ses feuilles & d'en pousser de nouvelles. Sa fleur est d'abord verte & en prend, par degrés, une jaunâtre. Par la forme, elle ressemble à la fleur de caprier, quoiqu'un peu plus grosse & plus épaisse. Elle s'ouvre en quatre pétales qui ne font pas, à la vérité, un beau calice, mais leur odeur est d'un agrément dont rien n'approche. L'arbre ne produit pas plus de fleurs qu'il ne peut nourrir de fruits : ce nombre est même diminué par l'empressement que les femmes ont à les cueillir, à cause de leur odeur. Comme elles se vendent fort cher, on en cueille beaucoup.

Gabas ou Pacaés. Il consiste dans une coisse un peu plate des deux côtés, longue ordinairement d'environ quatorze pouces : mais cette longueur varie suivant le terroir. Elle est d'un vert foncé, & couverte d'un duvet doux, lorsqu'on y passe la main de haut en bas, & rude lorsqu'on la passe dans un sens contraire. On l'ouvre en long, & ses diverses cavités sont remplies d'une moëlle spongieuse & légère, de la blancheur du coton. Cette moëlle renferme des pepins noirs d'une grosseur démesurée ; ils ne laissent autour d'eux

qu'une ligne d'espace à la moëlle, qui d'ailleurs rend un jus frais & doux. L'arbre ressemble à celui de l'Aguacate : il est haut & touffu. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles du Chirimoyé.

La Grenadille du Pérou a, comme ailleurs, la forme d'un œuf de poule, mais elle est plus grosse. L'écorce en est fort lisse, luisante en dehors & de couleur incarnate. En dedans elle est blanche & molle. Son épaisseur est d'environ une ligne & demie. La substance qu'elle renferme est visqueuse & liquide. On y trouve une infinité de petits grains, moins durs que ceux des Grenades ordinaires. Toute cette substance est séparée de l'écorce par une membrane très-fine & très-déliée. Le goût de la Grenadille est aigre-doux, mais si rafraîchissant & si cordial, qu'on en peut manger beaucoup, sans aucun danger. Ce fruit vient sur une plante, dont la fleur ressemble à celles qu'on nomme *Fleurs de la Passion*, & répand une odeur fort douce. Il faut garder la Grenadille quelque tems après l'avoir cueillie, elle est meilleure. Elle

se flétrit sur la plante & se desséche au point de perdre son goût.

La *Frutille* ou *Fraise du Pérou* est fort différente des fraises de l'Europe. Sa longueur est d'un pouce & son diamètre de huit lignes ; son goût est plus aqueux que celui des nôtres ; mais il est aussi agréable. Les feuilles de la plante ne diffèrent point de celles des nôtres : mais elles sont un peu plus grandes.

L'*Oca* est une racine du Pérou, longue de deux ou trois pouces & grosse d'environ six lignes dans une partie de sa longueur ; mais elle forme divers nœuds qui la rendent inégale & tortueuse. Elle est couverte d'une peau mince ; souvent jaune, quelquefois rouge, ou mêlée de ces deux couleurs. Cette racine a le goût de la châtaigne. On en fait des conserves au sucre qui passent pour délicieuses dans le pays.

La *Quinoa* est une graine particulière & naturelle au pays de Quito. Elle ressemble aux lentilles pour la forme ; mais elle est beaucoup plus petite & de couleur blanche. Elle sert de nourriture & de remède dans le pays. Elle

à le goût fort agréable ; c'est un très-bon spécifique pour les abscès & les apostumes. Lorsqu'on la fait cuire, elle s'ouvre & laisse sortir un petit filament, tourné en spirale, & qui a l'apparence d'un vermisseau : il est encore plus blanc que la graine. Cette espèce de légume se coupe & se sème tous les ans. La plante croît à la hauteur de trois ou quatre piés. Ses feuilles sont de la grandeur & de la figure de celles de la manne, mais pointues. Au milieu de la tige elle pousse une fleur de cinq à six pouces de long, semblable à celle du maïs : les grains de la semence y forment une sorte d'épi. La Quinoa se mange cuite à l'eau, comme le riz. L'eau qui sert à la faire cuire passe pour un excellent apozème. Pour appliquer extérieurement la graine, on la moud, & l'on en fait bouillir la farine, dont on fait ensuite un cataplasme. Appliquée sur une contusion, il attire promptement l'humeur corrompue.

La Cochenille n'est pas différente au Pérou de celle du Mexique ; mais elle ne croît pas par-tout.

La Coca, qui étoit autrefois particulière à quelques cantons du Pérou,

est aujourd'hui fort commune dans toutes les Provinces, par le soin que les Indiens prennent de la cultiver. C'est une plante foible qui s'entrelasse aux autres plantes. La feuille est fort lisse & longue d'environ un pouce & demi. Les Indiens la mâchent, mêlée, en portion égale, avec une sorte de craie, ou de terre blanche qu'ils nomment *Mambi*. Ils crachent dabord & avalent ensuite le jus avec leur salive, en continuant de mâcher la feuille & de la tourner dans la bouche, jusqu'à ce qu'elle cesse de rendre du jus. Elle leur tient lieu de nourriture, & quelque travail qu'ils fassent, ils ne souhaitent pas d'autre soulagement pour soutenir leurs forces. L'expérience prouve que le suc de cette herbe les rend vigoureux & qu'ils s'affoiblissent lorsqu'elle leur manque. Ils prétendent qu'elle raffermit les gencives & fortifie l'estomac. La meilleure est celle qui croît aux environs de Cusco. Il s'en fait un grand commerce, principalement, dans les lieux où l'on exploite les mines, parce que les Indiens ne peuvent travailler sans cet aliment, & les propriétaires des mines leur en fournissent autant qu'ils

en demandant , en rabattant le prix de l'achat sur leur salaire. Ulloa croit que la Coca est le Bétel des Indes.

Dans la partie la plus méridionale du Popayan , il se trouve des arbres d'où l'on voit distiller , sans cesse , une sorte de gomme que les habitans nomment *Mopamopa*. Elle sert à faire toute sorte de laque ou de vernis en bois. Ce vernis est si beau & si solide , qu'il ne peut même être terni par l'eau bouillante. Pour l'appliquer , on met dans la bouche un morceau de cette gomme , & l'ayant délayée avec la salive , on y passe le pinceau ; on prend la couleur que l'on juge à propos d'employer , on l'étend sur le bois , & on forme un aussi bel enduit que le laque de la Chine. Les ouvrages que les Indiens font dans ce genre sont fort recherchés.

La *Canelle* qui vient dans certains cantons du Pérou est moins fine , à la vérité , que celle des Indes Orientales ; mais elle lui ressemble par l'odeur , l'épaisseur de l'écorce , & par la grosseur du tuyau. Sa couleur est un peu plus foncée : la plus grande différence consiste dans le goût que celle du Pérou a moins délicat & plus piquant. La feuille

est semblable & répand une odeur très-agréable. La fleur & la graine jettent un parfum si doux , qu'on imagine que ces arbres égaleroient en bonté ceux du Ceylan , si on prenoit le soin de les cultiver. On a découvert un autre arbre dans les forêts , dont la gomme , qui est une espèce de *Storax*, a une odeur de laquelle rien n'approche. Il est fort rare parce qu'on n'a pas soin de le cultiver.

On tire de ce pays beaucoup de *Copal* & de la *Cire* : mais elle a le défaut d'être rouge & de ne pas durcir. En général toutes les cires de ces régions ne valent pas celles de l'Europe.

Reptiles.

Entre les Reptiles du pays de Macas , le plus extraordinaire & le plus redoutable en même-tems , est une espèce de serpent nommé *Cuvi-Mullinvo*. Il a la peau couleur d'or , régulièrement tigrée , couverte d'écaillles : toute sa figure est affreuse. Sa tête est d'une grosseur démesurée ; sa gueule est armée de dents longues & pointues. Jamais il ne lâche prise , lorsqu'il a saisi sa proie , & ses moindres blessures sont mortelles. Les braves , pour se rendre

plus terribles, peignent sur leur ron-dache la figure de ce monstre.

Dans les montagnes du Pérou, qu'on nomme *Paramos*, c'est-à-dire, les plus élevées & les plus stériles, l'air est si rude qu'il n'y a point d'animaux qui puissent y faire un séjour continué. Il y en a cependant qui y vont paître quelques herbes qui leur conviennent. Tels sont les chevreuils, dont on rencontre quelquefois des troupes dans les plus hautes parties de ces montagnes, &, où l'air est moins supportable. La chasse de ces animaux est un exercice pour lequel on est généralement très-passionné au Pérou.

Les Oiseaux qu'on trouve dans les Paramos ne sont gueres que des *Perdrix*, des *Condors*, ou *Buvtres*, & des *Zumbadors*, ou *Bourdonneurs*. Nous avons déjà remarqué que les perdrix du Pérou ne ressemblent pas tout-à-fait à celles de l'Europe, & qu'elles peuvent être comparées à nos cailles : elles n'y sont pas très-communes.

Le *Condor* avoit été regardé jusqu'à nos jours comme un animal fabuleux ; mais M. de la Condamine en vit plusieurs

*Animaux
des Paramos.*

dans son voyage au Pérou. Ulloa, assure aussi en avoir vu, & en donne la description. C'est le plus grand oiseau de l'Amérique. Il ressemble par la couleur & la forme aux Gallinazos, dont on a donné la description. Jamais on ne le voit dans les lieux bas, ce qui fait juger que sa complexion demande un air fort subtil. On l'apprivoise cependant assez facilement. Il est si carnassier, qu'on le voit souvent enlever des agneaux du milieu des troupeaux qui paissent au bas des montagnes.

Cet oiseau est plus commun dans quelques montagnes que dans d'autres. Les Indiens lui tendent des pièges. Ils tuent quelque animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelque herbe forte, & l'enterrent pour diminuer l'odeur des herbes, parce que le Condor est si soupçonneux que, sans cette précaution, il ne toucheroit point à la chair. Lorsqu'on la déterre, le Condor s'élançe dessus & la dévore : il s'enivre, jusqu'à demeurer sans mouvement. Alors il est facile de l'assommer. On les prend aussi près des charognes, avec des pièges proportionnés à leur force :

ils sont si forts, qu'ils renversent d'un coup d'aile & estropient quelquefois ceux qui les attaquent.

Le *Zumbador* est un oiseau nocturne qui ne se trouve que dans les Paramos : on le voit rarement, mais il se fait souvent entendre, par son chant ou par un bourdonnement extraordinaire. On attribue ce bruit à la violence de son vol. Il est plus fort à mesure qu'on s'en approche. Cet oiseau pouffe quelquefois un sifflement assez semblable à celui des oiseaux nocturnes. Dans les nuits où la lune paroît, il se fait plus entendre. Ulloa n'en a vu que de petits, quoiqu'il ait fait l'impossible pour connaître la figure des grands. Il dit que les Indiens lui en apportèrent un jour une nichée. A peine les petits avoient-ils des plumes, cependant ils étoient de la grosseur des perdrix. Leurs plumes étoient mouchetées de gris foncé & de gris clair. Le bec étoit droit & proportionné, les narines beaucoup plus grandes que dans aucun autre oiseau ; la queue petite & les ailes plus grandes que celles d'aucun autre oiseau.

Dans les vallons des hautes montagnes, que les eaux remplissent de ma-

récages, on voit un oiseau que les habitans du pays appellent *Canelon*, nom qui, selon Ulloa, exprime assez bien son chant. Il a la grosseur & la tête de l'oie, le cou long & gros, le bec droit & gros, les pieds & les jambes proportionnées au corps, le plumage de dessus les ailes gris, & celui de dessous blanc. A la jointure des ailes, il a deux épérons qui sortent de deux pouces & qui servent à sa défense. Le mâle & la femelle ne sont jamais l'un sans l'autre, soit qu'ils volent ou qu'ils soient à terre. Ils volent rarement. On vante leur chair lorsqu'elle est un peu mortifiée.

Dans les jardins du Pérou, on trouve communément un oiseau singulier par sa petitesse & le coloris de ses plumes. Sa description le fait prendre pour le Colibri : mais il se nomme *Quinde* & plus communément *Beque-fleuri*, parce qu'il voltige sans cesse sur les fleurs & qu'il en suce légèrement le suc. Tout le volume de son corps, avec les plumes, n'est pas plus gros qu'une noix muscade. Il a la queue trois fois plus longue que le corps, le cou fort étroit, la tête proportionnée au corps, & les yeux fort vifs. Son bec est blanc à la

racine , noir à l'extrémité , long & fort mince , ses ailes sont longues & déliées. Le fond de son plumage est verd , mais tacheté presque par-tout de jaune & de bleu. On distingue diverses espèces de Quindes qui diffèrent un peu en grosseur & dans la couleur des taches de leurs plumages. La femelle ne pond que deux œufs de la grosseur d'un pois. Leur nid est toujours sur les arbres & composé des plus petites pailles.

Dans la partie du Pérou , qui n'a ni bruyeres ni montagnes , on ne voit que des animaux domestiques & la plupart de leurs espèces étant venues d'Espagne , à l'exception des Lamas , on peut juger qu'avant l'arrivée des Espagnols , celles qui sont particulières au pays étoient en fort petit nombre. *Llama* est un nom général qui signifie *Bête brute* , mais les Péruviens y joignent un autre mot pour désigner l'espèce. Ils nomment *Runa Llama* , l'animal que les relations appellent *Brebis des Indes*. Cependant il a moins de rapport avec la brebis qu'avec le chameau , dont il a la tête , le poil , & toute la figure du corps , à l'exception de la bosse. Il est plus petit ; mais quoiqu'il ait le pié

fourchu , il a la marche du chameau. Il y a dans ce pays des brebis blanches , brunes & noires : elles ont presque toutes la hauteur d'un ânon. Elles sont assez fortes pour porter un poids de quatre-vingt à cent livres. Les Indiens s'en font toujours servir pour des bêtes de charge. Avant la conquête , ils mangioient leur chair qui a le goût de celle du mouton ; mais elle est un peu plus fade. Ils mangent encore aujourd'hui celles que leur vieillesse met hors d'état de servir. Ces animaux sont très-dociles & d'un entretien fort aisé. Toute leur défense consiste dans leurs narines , d'où ils lancent une humeur visqueuse , qui cause la galle à ceux qu'elle touche. Il n'y a point de Jurisdiction où l'on en trouve un plus grand nombre que dans celle de Riobamba , parce qu'elles servent au commerce d'une Jurisdiction à l'autre.

Les Provinces méridionales ont deux espèces d'animaux assez semblables à ces brebis : on les nomme *Vicuna* & *Guanaco*. La première ne diffère de la brebis qu'en ce qu'elle est plus petite : sa laine est plus fine & plus déliée : elle est brune par-tout le corps , à l'ex-

ception du ventre qui est blanchâtre. Le Guanaco est au contraire plus grand ; il a le poil plus long & plus rude , & c'est la seule chose dans laquelle il diffère de l'autre. Les Guanacos sont d'une grande utilité dans les mines : ils transportent le minerai par des chemins si rudes & si difficiles , que d'autres animaux n'y peuvent passer.

On trouve dans les édifices de cette région , un animal que les Indiens nomment *Chucha* , & ceux des Provinces méridionales *Muca-muca*. Il a la figure d'un rat : mais il est plus gros qu'un chat ordinaire. Son museau , semblable au grouin d'un petit cochon , est d'une extrême longueur. Son dos & ses piés sont ceux d'un rat , mais le poil en est plus long & plus noir. Le Chucha femelle , a une bourse qui s'étend depuis l'entrée de l'estomac jusqu'à celle des parties naturelles , & qui consiste en deux peaux membraneuses , tenant aux côtes inférieures & au milieu du ventre dont elles suivent la configuration , & qu'elles enveloppent. Au milieu de cette bourse est une ouverture qui occupe environ les deux tiers de sa lon-

gueur , & que l'animal ouvre & ferme à son gré , par le moyen de quelques muscles. Lorsqu'elle a mis bas , elle y renferme ses petits & les y porte comme une seconde ventrée , jusqu'à ce qu'elle veuille les sevrer. Alors elle lâche ses muscles , pour se délivrer de son fardeau. Le mâle n'a point de bourse : ses testicules sont de la grosseur des œufs de poule , ce qui paraît monstrueux par comparaison à son corps. Cet animal détruit la volaille & tous les oiseaux domestiques. Il s'en trouve aussi dans les champs , où ils mangent beaucoup de maïs. Les Indiens mangent ces animaux & en trouvent la chair fort bonne.

Pourquoi
Pou ne divi-
vi e pas l'H-
toire Natu-
relle du Pé-
rou , par clas-
ses.

Nous parcourons , avec l'Auteur de l'Histoire Générale des Voyages , les différentes contrées du Pérou , & nous annonçons au Lecteur les diverses productions de la terre & les différents animaux qui s'y trouvent. Le climat étant très-varié dans ce pays , comme nous l'avons dit plus haut , on ne manquerait pas d'attribuer à un canton ce qui appartient à un autre , si nous avions suivi notre première méthode , qui est

de diviser l'Histoire Naturelle par classes , sans avoir égard aux différentes températures de l'air.

On trouve sur les Paramos la *Contra-Yerva*, plante fameuse par sa vertu contre toute sorte de poison. Elle s'éleve peu de terre , mais elle s'étend beaucoup. Ses feuilles sont longues de trois à quatre pouces sur un & quelques lignes de large , épaisses , veloutées en dehors & d'un verd pâle. Elle sont lisses en dedans & d'un verd plus vif. De chaque bourgeon naît une grande fleur , composée de fleurs plus petites qui tiennent un peu sur le violet.

La *Calaguela* est une autre plante qui ne mérite pas moins d'observation. Elle croît dans les lieux que le froid rend stériles ou sablonneux. Sa hauteur est de sept à huit pouces : sa tige consiste en divers petits troncs qui se font jour au travers du sable ou des pierres. Ces petits rameaux qui ne peuvent être mieux comparés qu'aux racines des autres plantes , n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur : ils sont remplis de nœuds , à peu de distance les uns des autres , & couverts d'une pelle-melle qui se détache d'elle-même lors-

qu'elle est sèche. Cette plante est un spécifique admirable pour dissiper les apostumes. Elle produit cet effet en très-peu de tems. Trois ou quatre morceaux en décoction simple , ou infusés dans le vin , suffisent dans l'espace d'un jour. Etant chaude au premier degré , elle deviendroit nuisible si l'on en prenoit excessivement. On remarque cependant qu'elle n'est pas si bonne sur les Paramos que dans les autres parties du Pérou.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc , & où la terre ne peut recevoir aucune semence , on trouve un arbre que les habitans du pays nomment *Quinoal*. Sa nature répond à la rudesse du climat. Il est de hauteur médiocre , touffu , d'un bois fort , & la feuille même est épaisse dans toute sa longueur. Sa couleur est un verd foncé.

Il vient dans le même climat une petite plante que les Indiens nomment dans leur langue *Bâton de lumiere*. Sa hauteur ordinaire est d'environ deux piés. Elle consiste en plusieurs petites tiges qui sortent de la même racine. Elles sont droites & unies jusqu'à leur sommet , où elles poussent de petits ra-

meaux qui portent des feuilles fort minces. On coupe cette plante fort près de terre où son diamètre est d'environ trois lignes. On l'allume , & , quoique verte , elle répand une lumiere qui égale celle d'un flambeau , sans demander d'autre soin que d'en ôter le charbon qu'elle fait en brûlant.

On trouve encore dans les mêmes lieux une plante que les Indiens nomment *Achupalla*. Elle est composée de diverses côtes , peu différentes de celle de la Sabine ; mais , à mesure qu'elle en produit de nouvelles , les premières séchent. Ces côtes forment une espèce de tronc creux & garni de feuilles horizontales. Il peut se manger comme celui des Palmites.

Au-deffus du lieu où croît le petit jonc , & où le froid devient plus sensible , on trouve une espèce d'oignons nommé *Puchugchu* , dans la langue du pays , & formé d'une herbe dont les feuilles sont rondes & si pressées les unes contre les autres , qu'elles composent une bulbe fort unie. Le dedans ne contient que des racines qui , à mesure qu'elles grossissent , ne font qu'élargir cette masse de feuilles & lui don-

uent la figure d'un pain arrondi de deux piés de haut , sur un diamètre égal. Cet oignon est si dur , lorsqu'il est verd , que le pié d'un homme ou d'un cheval ne peut l'écraser ; mais si-tôt qu'il est sec , il s'égruge facilement. Entre le verd & le sec , ses racines ont le jeu d'un ressort. En le comprimant on l'aplatit ; mais il reprend sa rondeur lorsqu'on cesse de le presser.

La *Cauchalagua* vient dans le même terrain que ces oignons. Elle ressemble aux plus petits jocas , n'a aucune feuille ; sa graine croît aux extrémités. Le goût en est amer , & se communique à l'eau dans laquelle on la fait infuser. On assure qu'elle est bonne pour la guérison de toute sorte de fièvres , & pour la purification du sang.

L'*Algarotable* , dont on a parlé plusieurs fois , est le fruit d'un arbre légumeux qui croît particulièrement au-dessus de Tumbez , dans l'intérieur des terres. C'est une espèce de haricot fort résineux , avec lequel on nourrit toutes sortes de bestiaux. Ses coiffes ont quatre ou cinq pouces de long , sur environ quatre lignes de large. Il est blanchâtre , entremêlé de petites taches

jaunes. Cette nourriture engrasse les bœufs & les moutons : elle fortifie encore les bêtes de somme : elle donne même à leur chair un très-bon goût , & il est facile de distinguer ceux qui en ont mangé.

On a parlé plusieurs fois de l'*Herbe du Paraguay*. C'est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier moyen. Son nom désigne assez où il croît. Le goût de cette feuille approche de celui de la mauve , & sa figure est à peu près celle de l'orange. On en distingue communément deux espèces , quoique ce soit la même feuille. La première se nomme *Caa* , ou *Caamini* , & la seconde *Caacuys* ou *Yerva de Palos*. Le P. Del Techo , dit que le Caacuys est le premier bouton qui commence à peine à déployer ses feuilles. Le Caamini est la feuille qui a toute sa grandeur. On en tire les côtes avant de la faire griller. Si on y laisse les côtes , on l'appelle *Caaguazu* ou *Palos*. Lorsqu'on a grillé les feuilles , on les conserve dans des fosses creusées en terre & couvertes d'une peau de vache. Le Caacuys ne se conserve pas aussi long-tems que les deux autres espèces dont on transporte les feuilles au Tucu-

man , au Pérou , même en Espagne. Il souffre difficilement le transport. On assure que cette feuille prise sur les lieux , a une amerume qu'elle ne conserve pas ailleurs , & qui augmente sa vertu avec son prix. La maniere de prendre le Caacuys est de remplir un vase d'eau bouillante , d'y jeter la feuille pulvérisée & réduite en pâte. A mesure qu'elle se dissout , le peu de terre qui y est reîté furnage assez pour être écumé. On passe ensuite l'eau dans un linge , & l'ayant laissée reposer , on la prend avec un chalumeau. On n'y met point de sucre , mais on y mêle un peu de jus de citron , ou des pastilles d'une odeur fort douce. Lorsqu'on la prend pour vomitif , on y jette un peu plus d'eau qu'on laisse tiédir.

La plus grande fabrique de cette herbe est à *la Villa* , qui est voisine des montagnes de Maracazu , situées à l'Orient du Paraguay , vers le vingt-cinquième degré vingt-cinq minutes de latitude australe. On vante ce canton pour la culture de l'arbre. Il croît dans les fonds marécageux qui séparent les montagnes.

Les Espagnols prétendent que cette

herbe est un spécifique contre tous les maux. Il est certain qu'elle est apéritive & diurétique. On assure que dans les premiers tems de la conquête, quelques-uns en ayant pris avec excès, elle leur causa une aliénation totale des sens, dont ils ne revinrent que plusieurs jours après. Il paroît qu'elle produit souvent des effets fort opposés, tels que de procurer le sommeil à ceux qui sont sujets à l'insomnie, de nourrir & de purger. L'habitude d'en user la rend nécessaire. Ceux qui en prennent ont souvent de la peine à se contenir dans un usage modéré. Cependant l'excès enivre & cause les incommodités que l'on attribue aux liqueurs fortes. Ulloa dit que la liqueur de l'herbe du Paraguay se nomme *Maté* au Pérou. Pour la préparer, ajoute-t-il, on en met une certaine quantité dans une coupe de calabasse. On jette dans ce vase une portion de sucre, & l'on verse un peu d'eau froide sur le tout, afin que l'herbe se détrempe : on remplit ensuite le vase d'eau bouillante, & comme l'herbe est fort menue, on boit par un tuyau assez large pour laisser passage à l'eau, mais trop petit pour en laisser à

l'herbe. A mesure que l'eau diminue on la renouvelle , ajoutant toujours du sucre , jusqu'à ce que l'herbe cesse de furnager. On met alors une nouvelle dose d'herbe. Souvent on y mêle du jus d'orange amere ou de citron , & des fleurs odoriférentes. Cette liqueur se prend ordinairement à jeun. On en prend aussi l'après-diner. La maniere de la prendre est dégoûtante pour les François. Quelque nombreuse que soit un compagnie , chacun boit par le même tuyau , & tour-à-tour. Les Espagnols qui arrivent d'Europe ne font pas grand cas de cette boisson , mais les Créoles l'aiment avec passion.

Taureaux ; vaches , chevaux. Dans les vastes plaines du Paraguay ; on trouve une si grande quantité de vaches , de chevaux & de taureaux , qu'on les donne , pour ainsi dire , pour rien. Les cuirs y sont aussi à très-grand marché. Les Chasseurs , après en avoir tué une certaine quantité , se contentent d'en prendre la langue & la graisse , qui , dans ce pays tient lieu de beurre , de lard , d'huile & de sain-doux. On prétend que ces chevaux , ces taureaux & ces vaches , viennent de ceux que les Espagnols lâcherent dans les campagnes

pagnes peu de tems après la conquête.

Les chiens , qui , par la suite des temps , sont devenus sauvages , les tigres ^{Chiens sauvages.}
 & les lions en détruisent une très-grande quantité. On assure que les lions & les tigres n'attendent pas que la faim les pressé pour les tuer. Ils se font souvent un plaisir de leur donner la chasse & en égorgent quelquefois dix ou douze , dont ils ne mangent qu'un seul. Les plus grands ennemis de ces animaux sont les chiens. Un Gouverneur de la Province ayant envoyé quelques compagnies de soldats pour donner la chasse à ces terribles animaux , on railla ces soldats à leur retour , on les appella *Tueurs de Chiens* , &c.

Les Mulets sont encore fort communs au Paraguay. Ces animaux sont d'une grande ressource dans ce pays où il y a tant à monter & à descendre.

Mulets

On trouve dans les forêts une multitude incroyable d'abeilles , qui font leur miel dans le creux des arbres : on en compte jusqu'à dix espèces différentes. Il y en a une nommée *Opemus*, dont la cire est plus blanche & le miel plus délicat que ceux des autres.

Abeilles.

Le coton est naturel à tout le pays ; *Coton ; Chanvre.*
Tome XXIII. ○

& l'arbre qui le porte y croît en buisson. Il veut être taillé tous les ans, comme la vigne. Sa fleur est jaune & approche de la tulipe : elle s'ouvre au mois de Décembre & de Janvier : trois jours après elle se fane & se séche. Le bouton qu'elle renferme a toute sa maturité au mois de Février, & contient un coton fort blanc & d'une bonne qualité. Les Indiens avoient commencé à semer du chanvre ; mais ils ont mal réussi à en faire du fil, & la plupart y ont renoncé. Les Espagnols en font un usage assez avantageux.

Outre le maïs, le manioc & les patates qui sont communs dans ce pays, & dont les Indiens faisoient leur nourriture ordinaire avant l'arrivée des Européens, on y trouve divers fruits & simples qui sont propres au pays. Les Espagnols y font des confitures excellentes. Quelques-uns y ont planté des vignes, mais avec un succès inégal. A Rioja & à Cordoue, deux villes du Tucuman, on fait beaucoup de vin. Celui de Cordoue est gros, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts : mais on en fait à Mendoza, ville dépendante du Chili

& située dans la Cordeliere à vingt-cinq lieues de Cordoue, qui n'est pas fort inférieur à celui d'Espagne. On a semé du froment en quelques endroits, & l'on emploie la farine à faire des gâteaux & de la pâtisserie.

Ce pays est rempli d'herbes venimeuses, dont les Indiens se servent pour empoisonner leurs fléches : mais il y a partout des contre-poisons. Le plus renommé est l'*Herbe au Moineau* : elle forme d'assez gros buissons. Voici comment elle fut connue & d'où lui vient ce nom. Parmi les différentes espèces de moineaux qu'on voit dans ce pays, & dont la plupart sont de la grosseur de nos merles, on en distingue un fort joli qui se nomme *Macagua*. Ce petit animal fait une guerre continue aux vipères & les mange avec avidité. Dès qu'il en apperçoit une, il cache sa tête sous ses ailes & demeure immobile dans la forme d'une boule. La vipere s'approche ; mais l'oiseau, qui la regarde au travers de ses plumes, lui donne un coup de bec si-tôt qu'il la voit à portée : elle le mord : lorsqu'il se sent blessé, il va manger de son herbe qui le guérit dans l'instant : il retourne

*Herbe au
Moineau.*

O ij

promptement au combat , & , chaque fois qu'il est mordu , il a recours à son spécifique. Ce combat dure jusqu'à ce que la vipere , qui n'a pas la même ressource , ait perdu tout son sang. Alors le moineau la mange , & lorsqu'il est rassasié , il fait encore usage de son contre-poison.

Serpens du Tucuman & du Paraguay : On trouve un nombre extraordinaire de Reptiles dans le Tucuman & le Paraguay : il y a , entr'autres , beaucoup de Serpens , mais ils ne sont pas tous venimeux. Les Indiens connaissent ceux qui ne sont pas dangereux , s'en font une ceinture , sans qu'il leur en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux piés de long , & d'une grosseur proportionnée , qui avalent des cerfs entiers : les Espagnols prétendent en avoir été témoins. Les Indiens assurent qu'ils s'accouplent par la gueule , & que les petits déchirent le ventre de la mere pour en sortir. Les plus forts dévorent ensuite les plus faibles ; sans cela , l'on seroit sans cesse exposé aux attaques de ce monstreux reptile. Entre ceux qui sont ovipares , il y en a qui font de fort gros œufs & que les mères couvent,

Il n'y a point d'endroit où le Serpent à sonnettes soit si commun qu'au Paraguay. Lorsque ses gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup. Pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre : par deux crochets creux, assez larges à leur racine, & terminés en pointe, il insinue dans la partie qu'il saisit l'humeur qui l'incommodeit. L'effet de sa morsure, & de plusieurs autres Serpens du Paraguay, est fort prompt. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les oreilles, les narines, les gencives & le bout des doigts : mais les antidotes ne manquent point contre ce poison. On y emploie principalement une pierre qu'on nomme *Saint-Paul*; le bézoard & l'ail qu'on applique sur la plaie, après l'avoir mâché. La tête du Serpent & son foie que l'on mange pour purifier le sang, ne sont pas un remede moins vanté. Le plus sûr est, cependant, de faire promptement une incision à la partie piquée, & d'y appliquer du souffre. Ce remede suffit souvent seul pour la guérison.

Le Paraguay a des Serpens qu'on nomme *Chasseurs*. Ils montent sur les

Serpens
Chasseurs.

arbres pour découvrir leur proie, s'élançant dessus lorsqu'elle s'approche, la serrent avec tant de force qu'elle ne peut remuer, & la dévorent toute vivante : mais lorsqu'ils ont avalé quelque bête entière, ils deviennent si pe-sans, qu'ils ne peuvent plus se traîner. On dit que n'ayant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périrraient, si la nature ne leur avoit pas suggéré un remède fort singulier. Ils tournent le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir : les vers s'y mettent, les oiseaux fondent dessus & se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le Serpent ne manque pas de les empêcher d'aller trop loin, & bien-tôt sa peau se rétablit : mais en se rétablissant, elle enveloppe des branches d'arbres sur lesquelles l'animal étoit couché. Nous nous contenus de rapporter notre autorité, sans garantir le fait.

Le P. Montoya, conquête spirituelle.

Plusieurs de ces reptiles vivent de poisson. L'Auteur raconte qu'il vit un jour une couleuvre dont la tête étoit de la grosseur d'un veau, & qui péchoit sur le bord d'une rivière. Elle commençoit par jeter de sa gueule beaucoup

d'écume dans l'eau ; ensuite y plongeant la tête & demeurant quelque-tems immobile , elle ouvroit la gueule & avaloit quantité de poisson que l'écume sembloit attirer. Le même Missionnaire vit un jour un Indien de la plus grande taille qui étoit dans l'eau jusqu'à la ceinture , occupé à la pêche. Il fut englouti par une couleuvre qui le rejetta le lendemain tout entier. Ses os étoient aussi brisés que s'ils eussent été entre deux meules de moulin. Les couleuvres de cette espèce ne sortent jamais de l'eau , & dans les endroits rapides , on les voit nager la tête haute. Les Indiens prétendent qu'elles engendrent comme les animaux terrestres , & que les mâles attaquent les femmes , de la même maniere qu'on le rapporte des singes. Le Missionnaire qui nous fournit ces détails , fut appellé pour confesser une Indienne qui , étant un jour occupée à laver du linge sur le bord d'une riviere , avoit été attaquée par un de ces animaux qui l'avoit violée. Le Missionnaire la trouva étendue au même endroit. Elle lui dit qu'elle sentoit que sa fin approchoit. A peine

320 HISTOIRE
sa confession fut-elle achevée qu'elle
expira.

Caymans &
Requins. Les Caymans du Paraguay sont d'une prodigieuse grosseur. Il ont une qualité qu'on ne trouve point à ceux de Guayaquil : sous leurs pattes de devant, on trouve des bourses remplies d'une substance dont l'odeur est si forte qu'elle fait mal à la tête. Séchée au soleil elle a toute la douceur du musc. Les Requins du fleuve de la Plata sont aussi plus grands que ceux des autres rivières. Ils saisissent par le museau les taureaux qui y vont boire & les étouffent.

Cameleons. On voit dans quelques cantons des Cameleons d'une espèce singulière. Ils ont cinq ou six pieds de long : ils portent toujours leurs petits avec eux, & tiennent toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. C'est un animal fort doux, mais très-stupide.

Singes. Les Singes de ce pays sont presque tous de grandeur humaine ; ils ont une grande barbe & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroyables lorsqu'ils sont atteints d'une flèche, l'arrachent de la plaie & la rejettent contre ceux qui les ont blessés.

Les Renards sont fort communs dans ce pays. Du côté de Buenos-Aires ils tiennent beaucoup du lièvre, & leur poil est d'une belle variété. Cet animal est si familier qu'il carresse les passans : mais son urine est si puante, qu'on est obligé de jeter au feu tout ce qui en est mouillé.

Renards

Il y a dans ce pays deux espèces de Tatars : les uns sont de la taille d'un cochon de six mois, ont dans le ventre une sorte de nacre ou coquille, & une autre dans les reins. Tous ont le museau allongé. Les deux pattes devant leur servent de mains, & chaque patte a cinq doigts.

Tatars

Les Lapins du Pérou n'ont presque point de queue & sont d'un gris argenté. Il y en a une espèce dont la gueule est si petite, qu'à peine une fourmi peut y entrer.

Lapins

On trouve dans ce pays trois espèces de Cerfs : les uns sont presque de la taille des bœufs, & ont le bois fort branchu : ils se tiennent ordinairement dans les lieux marécageux. D'autres sont un peu plus grands que la chèvre : ils paissent dans les plaines. La troisième

Cerfs

O v

est un peu plus grande qu'un taureau de si mois.

Chevreuils. Les Chevreuils du Paraguay n'ont presque rien qui les distingue des nôtres.

Sangliers. Les Sangliers ont le nombril sur le dos , ce qu'ils ont de commun avec tous les autres de l'Amérique. La chair de ceux du Pérou est si délicate & si saine qu'on en fait manger aux malades.

Buffle. On trouve dans cette partie du continent de l'Amérique une espèce de Buffle qui est de la grosseur d'un âne , & en approche beaucoup par la figure ; mais il a les oreilles fort courtes. Il a une trompe qu'il allonge & qu'il retire à son gré , & par laquelle on croit qu'il respire. A chaque pié il a trois ongles , auxquels on attribue une vertu souveraine contre toutes sortes de poissons. Il se fert des deux piés de devant comme les singes & les castors. On trouve dans son ventre des pierres de bézoard qui sont fort estimées. Il broute l'herbe pendant le jour , & mange la nuit d'une espèce d'argille qu'il trouve dans les marais , où il se retire au coucher du Soleil. Sa chair est fort saine & ne dif-

fere de celle du bœuf, qu'en ce qu'elle est plus légère & plus délicate. Il a la peau si forte, que lorsqu'elle est séche, on la croit à l'épreuve des balles de mousquet. Les Espagnols s'en font des casques & des cuirasses. Ces animaux se rendent par troupes dans leur retraite : lorsqu'en les voit paraître, on va au-devant d'eux avec des torches allumées qui les éblouissent, & pendant qu'ils se renversent les uns sur les autres, on tire sur eux, & au jour, on en trouve une multitude qui sont blessés ou morts.

La Province du Chaco, dont on a donné une description particulière, est couverte de vastes forêts ; quelques-unes n'ont point d'autre eau que celle qui se trouve dans le creux des arbres. La chaleur devroit y être excessive, d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du sec : mais le vent du Sud y souffle tous les jours & y apporte la fraîcheur. Dans les parties méridionales, on y éprouve quelquefois des froids très-piquants. Les arbres y sont d'une beauté singulière. Le long d'une petite rivière nommée *Sinta*, on trouve des cèdres qui

Arbres du
Chaco.

O vj

surpassent en hauteur tous ceux des autres pays : on en trouve des forêts entières , dont les troncs ont plus de trois braies de circonférence. Le Quinaquina y est fort commun. C'est un grand arbre dont le bois est rouge , d'une agréable odeur , & d'où découle une résine odoriférante. Son fruit est une grosse féve fort dure & célèbre par ses vertus médicinales. Il y a dans le même pays des forêts de dix ou douze lieues de long , uniquement composées de grands palmiers. Le cœur de ces arbres croît avec sa moëlle , & fait un aliment sain & d'assez bon gout. Le Riial est un arbre tout hérissé d'épines. On prétend que les feuilles machées font un remede souverain contre le mal d'yeux. Son fruit est doux & agréable. Il y a deux espèces de Gayac dans le Chaco. La plus estimée est celle que les Espagnols nomment Santo Palo.

Ses Animaux. Les Lions de ce pays ont le poil rouge & fort long. Ils sont si timides qu'ils prennent la fuite au cri d'un chien : s'ils n'ont pas le tems de grimper sur un arbre , ils se laissent prendre. Ils n'y a point d'endroits où les Tigres soient plus grands & plus furieux. On a remar-

qué qu'ils ne peuvent souffrir l'urine d'un homme, & l'on se sert de cette découverte, pour se garantir de leurs insultes. On a encore remarqué qu'ils perdent toute leur force lorsqu'ils sont blessés au rable, du côté des reins. Ils sont aussi bons chasseurs dans l'eau que sur terre. Il y a dans cette Province des *Peccaris* ou des *Sangliers* de deux couleurs ; de gris & de noirs. Les *Chevres* y sont noires ou rouges comme dans le Tucuman, & l'on n'en voit de blanches que sur les bords du Pilcomayo. On trouve dans ce pays jusqu'à six espèces différentes d'*Oies*, & toute sorte de *Volailles*.

L'*Anta* de cette Province est un peu différent de celui dont on a déjà donné la description. Les Espagnols le nomment *la grande Bête*. Il a le poil châtain & fort long, la tête d'un cheval, les oreilles d'un mulet, les lèvres d'un veau, les piés de devant fourchus en deux & ceux de derrière en trois. Il a sur le museau une trompe qu'il allonge dans sa cavité. Sa queue est courte, ses jambes sont déliées & ses dents pointues. Il a deux estomacs ; un lui sert de magasin. On y trouve quelquefois

Anta du Chaco.

du bois pourri & des pierres de bézoard. Sa peau durcie au soleil & passée en buffle est impénétrable aux coups de feu ; sa chair ne diffère point de celle du bœuf. La corne de son pied gauche de devant a la même vertu qu'on attribue à celle de l'Elan, ou l'Orignal du Canada. Il en fait le même usage dans les accès d'épilepsie auxquels il est sujet comme l'Orignal. Lorsqu'il a trop de sang, il se perce la veine avec la pointe d'une canne. C'est de lui que les Indiens ont appris ce remède.

Guanaco, Le Guanaco est une espèce de Llama ou Wanorra. du Pérou. Les Anglois le nomment *Wanorra*. Il n'est pas moins commun dans le Chaco. Il porte des pierres de bézoard de trois livres & demie. On dit que l'Indien qui en donna la première connaissance aux Espagnols fut massacré par ses compatriotes. En 1723, quelques Anglois portèrent deux Guanacos en Angleterre. Ces animaux ne multiplierent pas dans un climat si différent de celui de leur origine. On ne voit jamais les Guanacos qu'en troupes. Pendant qu'ils paissent, il y en a toujours un qui se tient en sentinelle sur une hauteur, pour avertir les autres du

moindre danger, par une espèce de hennissement. Alors ils se réfugient tous dans des lieux bordés de précipices : les femelles marchent les premières avec leurs petits. La chair de cet animal est blanche, d'assez bon goût, mais un peu séche.

On trouve encore dans ce canton du Pérou un animal nommé *Zorillo*. Il ne paroît pas différer de la bête puante du Canada ; un autre nommé *Capivara*. Ce dernier est un amphibia qui ne diffère pas du Porc. L'*Iguana* diffère peu de celui de l'Isthme ; le *Quinquiuchon* est très-rare : il porte avec lui sa maison ; c'est-à-dire, une écaille fort dure, dans laquelle il se replie tout entier. Il a aussi la figure du Porc. Avec ses pattes & son museau, il se creuse en terre un trou de trois ou quatre piés de diamètre, & se tapit dedans. Des écailles qu'il a sous le ventre, il sort un poil fort long & fort épais. On assure que quand il pleut, il se tourne sur le dos pour recevoir la pluie, & qu'il reste dans cette posture jusqu'à ce que quelque Daim altéré vienne boire l'eau qui est dans sa conque : mais aussi-tôt que

Zorillo ;
Capivara.

le Daim y a fourré son museau , il se trouve pris , sans pouvoir respirer. Ne pouvant se retirer , il sert de nourriture au Quinquiuchon. Quelques Anglois en présentèrent deux au Roi d'Angleterre en 1728. Leur chair jette un fumet qui en rend le goût désagréable.

Tatou.

Il y en a une autre que l'on nomme Tatou au Paraguay & Mulica au Tucuman. Il forme avec sa coque une boule si bien fermée , qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a point de poil , & sa chair ne differe pas de celle du cochon de lait. Les vallées qui séparent les montagnes par lesquelles on entre dans le Chaco , sont remplies de cette espèce de moutons qu'on nomme Llamas au Pérou , & que l'on prendroit pour de petits Chameaux , s'ils avoient une bosse. Les Indiens s'en servent pour bêtes de charge.

Quelques Voyageurs assurent qu'on ne trouve dans le Chaco aucun animal venimeux : les Missionnaires y en ont cependant trouvé un assez grand nombre : ils assurent en même-tems que le pays est riche en contre-poisons.

Toutes les forêts de cette Province

sont remplies d'abeilles : il est rare qu'on y trouve un arbre sans ruche : le miel est d'une qualité admirable.

Dans le pays des Magnacicas qui est à l'extrême septentrionale de celui des Chiquites, à deux journées de la Réduction de Saint François Xavier, la terre produit partout, & sans aucune espèce de culture, diverses sortes de fruits. La vanille y est fort commune, aussi bien qu'une espèce de cocotier qui est différent de ceux des autres contrées, & dont le fruit est plutôt un melon qu'un coco.

Entre les animaux qui s'y trouvent, on distingue par sa singularité celui qui se nomme *Famacosio*. Il a la tête d'un tigre, le corps d'un mâtin & n'a point de queue. Il est d'une férocité & en même-tems d'une légéreté extrêmes. Ceux qu'il apperçoit ne peuvent éviter d'être dévorés, qu'en montant avec précipitation sur un arbre : mais l'animal reste au pied & pousse des cris qui en attirent d'autres. Alors ils travaillent tous ensemble à déraciner l'arbre, & en viennent bien-tôt à bout : mais si l'homme est armé de flèches, il lui est facile de les percer tous. Les Indiens, pour dé-

Productions
du pays des
Magnacicas

Famacosio ;
animal très-
bien.

truire ces animaux, dont la multiplication rendroit le pays absolument inhabitable, se réunissent dans un enclos bien palissadé, poussent de grands cris pour faire venir les Famacosios. Tandis que ces monstres sont occupés à creuser la terre pour faire tomber la palissade, on les tue à coups de flèches.

Moineaux Les *Mapficas*, qui occupoient un des plus beaux cantons du pays, n'ont pu réussir à se délivrer d'un ennemi moins terrible en apparence. Ce n'étoit qu'une espèce d'oiseaux auxquels on donne le nom de *Moineaux*.

Histoire du Paraguay. Ces petits animaux s'envolent si furieusement sur les hommes, qu'ils les tuoient, sans qu'ils puissent se défendre, & qu'ils ont dépeuplé presque tout le canton.

M. de la Condamine donne la description des animaux les plus singuliers qu'il eut occasion d'observer dans son voyage sur la riviere des Amazones.

Poisson bœuf de la rivière des Amazones. « Je dessinai, dit-il, dans la relation de son voyage, le plus grand des poissons connus d'eau douce, à qui les Espagnols & les Portugais ont donné le nom de *Pexe-bœuf*, ou *Poisson bœuf*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Phoca*, ou *Veau marin*. Celui dont il

» est question paît l'herbe qu'il trouve
» sur le bord de la riviere. Sa chair
» & sa graisse ont assez de rapport à
» celle du veau. La femelle a des ma-
» melles qui lui servent à alaiter ses pe-
» tits. Le P. d'Acuna rend sa ressem-
» blance avec le bœuf encore plus com-
» plette : il attribue à ce poisson des
» cornes dont la nature ne l'a pas pour-
» vu. Il n'est pas , à proprement parler,
» amphibia , puisqu'il ne sort jamais en-
» tièrement de l'eau , & qu'il n'en peut
» sortir , n'ayant que deux nageoires à
» côté de la tête , plattes & rondes , en
» forme de rames , de quinze à seize
» pouces de long. Elles lui tiennent
» lieu de bras & de piés , sans en avoir
» la figure. Il ne fait qu'avancer sa tête
» hors de l'eau pour prendre l'herbe qui
» est sur le rivage. Celui que je dessinai
» étoit femelle. Sa longueur étoit de
» sept piés & demi , & sa plus grande
» largeur de deux. J'en ai vu de plus
» grands. Les yeux de cet animal n'ont
» aucune proportion avec la grandeur
» de son corps : ils sont ronds & n'ont
» pas trois lignes de diamètre. L'ou-
» verture de ses oreilles est encore plus
» petite & ne paroît qu'un trou d'épin-

» gle. Quelques-uns ont cru que ce poif-
 » son étoit particulier à la riviere des
 » Amazones ; mais il est aussi commun
 » dans l'Orinoque. Il se trouve encore ,
 » mais moins fréquemment , dans l'Oya-
 » poc , & dans plufieurs autres rivieres
 » des environs de Cayenne , de la côte
 » de Guyane & des Antilles. C'est le
 » même qu'on nommoit autrefois *Ma-*
 » *nati* , & qu'on nomme aujourd'hui *La-*
 » *mentin* dans les Isles Françoises de
 » l'Amérique. Cependant je crois que
 » l'espéce qui se trouve dans la riviere
 » des Amazones est un peu différente.
 » Ce poifson ne se rencontre pas en
 » haute mer ; il est même rare d'en voir
 » à l'embouchure des fleuves : mais on
 » le trouve à plus de mille lieues de la
 » mer , dans le Guallaga , le Pastaca ,
 » &c. Il n'est arrêté dans le fleuve des
 » Amazones que par le Pongo , au-des-
 » sus duquel il ne s'en trouve plus ».

Mixano.

On trouve dans le même fleuve un autre poifson aussi petit que le précédent est grand. Il y en a qui font aussi petits que le doigt. Ils arrivent tous les ans en foule à Borja , vers la fin de Juin , quand les eaux commencent à baiffer. Ils n'ont de singulier que la for-

ce avec laquelle ils remontent contre le courant. Comme le lit de la riviere les rassemble nécessairement près du détroit , on les voit traverser en troupes d'un bord à l'autre , & vaincre alternativement , sur l'une ou l'autre rive , la violence avec laquelle les eaux se précipitent dans le canal étroit. On les prend à la main quand les eaux sont basses , dans les creux des rochers du Pongo , où ils se reposent pour prendre des forces , & dont ils se servent comme d'échelons pour remonter.

Le *Puraqué* a le corps comme celui de la lamproie : il a encore la même propriété que la torpille. Ceux qui le touchent , même avec un bâton , sentent dans le bras un engourdissement douloureux. Il en est même quelquefois renversé.

Puraqué

Les *Tortues* de l'*Amazone*¹ sont fort recherchées à Cayenne. Ce fleuve en nourrit de diverses grandeurs & de diverses espèces , en si grande abondance , que seules avec leurs œufs elles pourroient suffire à la nourriture des habitans de ses bords.

Tortues de l'Amazone

Il y a aussi des tortues de terre qui se nomment *Sabutis* , & que les habi-

tans du Para préfèrent aux autres espèces. Toutes, particulièrement les dernières, se conservent plusieurs mois hors de l'eau sans nourriture sensible.

Pêches.

La nature semble avoir favorisé la paresse des Indiens & prévenu leurs besoins. Les lacs & les marais qui se rencontrent à chaque pas sur les bords de l'Amazone, & quelquefois bien avant dans les terres, se remplissent de toutes sortes de poissons dans les crues de la rivière ; & lorsque les eaux baissent, ils demeurent renfermés comme dans des étangs & des réservoirs naturels, où la facilité ne manque point pour les pêcher.

Crocodilles.

Les Crocodilles sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, même dans la plupart des rivières que ce fleuve reçoit. Il s'y en trouve de vingt pieds de long, même de plus grands. Comme ceux de l'Amazone sont moins chassés & moins poursuivis, ils craignent peu les hommes. Dans le tems des inondations, ils entrent quelquefois dans les cabanes des Indiens. Leur plus dangereux ennemi, & peut-être le seul qui puisse leur résister, est le tigre. Les Indiens dirent à M. de la Conda-

mine , que quand le tigre va boire au bord du fleuve , le crocodile met la tête hors de l'eau pour le saisir , comme il attaque dans la même occasion , les bœufs , les chevaux , les mulets & tout ce qui se présente à sa voracité . Le tigre lui enfonce ses griffes dans les yeux , seul endroit que la dureté des écailles du crocodile lui laisse le pouvoir d'offenser : le crocodile se plonge dans l'eau , y entraîne le tigre qui se noye sans lâcher prise .

Les Tigres que M. de la Condamine vit dans son voyage , & qui sont communs dans tout les pays chauds couverts de bois , ne lui parurent point différents en beauté & en grandeur de ceux d'Afrique . Ils n'attaquent l'homme que quand ils sont fort affamés . Il y en a une espèce dont la peau est brune , sans être mouchetée . Les Indiens Maynas sont fort adroits à combattre les tigres avec la demi-pique qui est leur arme ordinaire .

Quoique les Ours ne se trouvent que dans les pays froids , les Indiens de ces climats parlent cependant d'un animal qu'ils nomment *Arrumari* , ce qui , dans la langue du Pérou , signifie *Ours* . M. de

Tigres

Ours

la Condamine ne vit point cet animal pendant son voyage dans ce pays.

Le Coati. L'Académicien, en passant chez les Yameos, dessina une espèce de *Belette* qui s'apprivoise aisément : les Brasiliens la nomment *Coati*.

Singes de l'Amazone. Les Singes sont le gibier le plus ordinaire & le plus recherché des Indiens de l'Amazone. Lorsqu'ils ne sont pas poursuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'homme. C'est par-là que les Sauvages de l'Amazone reconnaissent si le pays qu'ils visitent a été fréquenté par les hommes. M. de la Condamine dit que le nombre est prodigieux, & qu'il y en a de tant d'espèces, qu'il renonça à en faire l'énumération. Il ajoute qu'il y en a d'aussi grands qu'un levrier & d'aussi petits qu'un rat. Le poil des derniers est long, lustré, ordinairement couleur de maron & quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois aussi longue que le corps, la tête petite & quarrée, les oreilles pointues & saillantes comme les chiens & les chats, non comme les autres singes avec lesquels ils ont peu de ressemblance, ayant plutôt l'air & le port du lion. Le Gouverneur de Para-

en

en fit présent d'un à M. de la Condamine. C'étoit l'unique de son espèce que l'on eût vu dans le pays. Le poil de son corps étoit argenté & de la couleur des plus beaux cheveux blonds. Celui de sa queue étoit d'un maron lustré , approchant du noir. Il avoit une autre singularité plus remarquable encore ; ses oreilles , ses joues & son museau étoient teints d'un vermillon si vif , qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle. M. de la Condamine ajoute qu'il l'apporta vivant jusque sur les côtes de France , où le froid le fit mourir. N'ayant pas dans son vaisseau les commodités pour l'empailler , il le mit dans l'esprit de vin.

Il y a d'autres quadrupedes dans ce pays , mais ils se trouvent dans différentes contrées de l'Amérique , & on en a déjà donné la description.

L'animal le plus rare & le plus singulier dans son espèce , est un grand serpent amphibie de vingt-cinq à trente piés de long & de plus d'un pié de grosseur. Les Indiens le nomment *Yacu-Mama* , c'est-à-dire , *Mere de l'eau*. Il habite ordinairement , dit-on , les grands lacs formés par l'épanchement des eaux du

fleuve au dedans des terres. Les Indiens prétendent que cette monstrueuse couleuvre engloutit un chevreuil tout entier ; qu'elle attire invinciblement par sa respiration les animaux qui l'approchent & qu'elle les dévore. Les gens sensés regardent ce fait comme fabuleux.

Suglacura
ou Ver Macaque. Le ver qui se nomme chez les Maynas *Suglacura*, & *Ver Macaque* à Cayenne, c'est-à-dire, *Ver Singe*, prend son accroissement dans la chair des animaux & des hommes. Il croît jusqu'à la grosseur d'une féve & cause une douleur insupportable ; mais il est fort rare. On assure qu'il naît dans la piquûre d'une sorte de Moustique ou de Maringouin ; mais on ne connoît pas encore l'animal qui dépose l'œuf.

Oiseau de l'Amazone. La quantité de différents oiseaux dont les forêts de l'Amazone sont peuplées, est plus considérable encore & plus variée que celle des quadrupèdes : mais on remarque ici, comme dans le reste du nouveau monde, qu'avec le plus charmant plumage, il n'y en a presqu'aucun qui ait le chant agréable. On y trouve le *Colibri*, des *Perroquets* & des *Aras* de toute espèce. Les Indiens

Manière de les embellir.

des bords de l'Oyapoc ont l'adrefle de procurer aux Perroquets des couleurs différentes de celles qu'ils ont reçues de la nature. Ils leur tirent des plumes à différents endroits , sur le col & sur le dos , frottent l'endroit plumé du sang de certaines Grenouilles.

Le *Cahuitahu* est de la grandeur d'un Oie. Son plumage n'a rien de remarquable ; mais le haut de ses ailes est armé d'une corne très-aiguë , semblable à une grosse épine d'un demi pouce de long. Il a cela de commun avec l'oiseau nommé *Canelon* à Quito ; mais il est plus grand , & a , au-dessus du bec , une autre petite corne , droite , déliée & flexible , de la longueur du doigt.

L'Oiseau nommé *Trompetero* par les Espagnols dans la Province de Maynas , est le même qu'on nomme *Agami* au Para. Il est très-familier & n'a rien de particulier que le bruit qu'il fait quelquefois , & qui lui a fait donner son nom. C'est mal-à-propos , dit M. de la Condamine , que quelques-uns ont pris ce bruit pour un chant. Il paroît qu'il se forme dans une organe tout différent.

Le fameux Oiseau qu'on appelle ^{Condor ou} *Contur.*
P ij

Contur au Pérou , & par corruption *Condor* , est le plus grand oiseau , non-seulement de l'Amérique , mais encore de tous ceux qui s'élèvent en l'air , ce qui semble en excepter l'Autruche . Les Indiens lui tendent des pièges . Le plus ingénieux consiste à lui présenter une figure d'enfant , d'une argile très-visqueuse . Il fond dessus , d'un vol très-rapide , y engage ses serres , de maniere qu'il lui est impossible de les tirer .

Chauve-Souris qui détruisent le bétail.

Les *Chauve-Souris* , de l'espèce de celles qui sucent le sang des chevaux , des mulots , même des hommes , s'ils n'ont soin de s'en garantir en dormant sous un pavillon , sont le fléau de l'Amazonie comme des pays chauds de l'Amérique . Il y en a de monstrueuses pour la grosseur . Elles ont entièrement détruit à Borja & dans d'autres lieux le gros bétail que les Missionnaires y avoient apporté & qui commençoit à s'y multiplier .

Tucan.

Le *Tucan* est de la grosseur du Pigeon , & si célèbre par son bec , qu'on l'a placé au Ciel parmi les constellations australes . Le bec de celui dont on fit présent au P. Feuillée , avoit à sa paissance deux pouces & demi de gros .

feur , & sa longueur étoit de six Le Religieux crut que ce poids devoit gêner l'oiseau : mais l'ayant examiné de près , il le trouva creux & fort léger. La partie supérieure , arrondie au-dessus , étoit en forme de faux , émoussée à la pointe. Les deux bords qui la terminoient étoient coupés en dents de scie. On voyoit le long du sommet de cette partie une bande jaune , large d'environ quatre lignes , qui régnoit sur toute sa longueur. Cette couleur s'étendoit depuis l'origine du bec , jusqu'à un demi pouce au-delà , embrassant toute cette partie d'une ligne & demie de largeur , ce qui faisoit un bel effet. Tout le reste de cette partie étoit un mélange de noir & de rouge obscur. La partie inférieure du bec , un peu recourbée , avoit à sa naissance une bande azurée de huit lignes de longueur , & tout le reste étoit un mélange semblable à celui de la partie supérieure. Ses bords étoient ondés , à la différence de l'autre partie qui étoit en dents de scie.

La langue de cet animal , presqu'aussi longue que le bec , étoit composée d'une membrane blanchâtre fort déliée ,

découpée profondément de chaque côté , avec tant de délicatesse qu'on l'aurroit prise pour une plume. Ses yeux étoient plaqués sur deux joues nues & couvertes d'une membrane azurée : ils étoient grands , ronds , d'un noir vif & étincelant. Son couronnement , le dessus de la tête , ses ailes étoient noirs. Il avoit , au-dessus de la queue , une grande bande d'un beau jaune. Son parement étoit d'un blanc de lait : il continuoit jusqu'à la poitrine , où une bande jaune , large de deux lignes , séparoit ce beau blanc d'une couleur rouge d'environ quatre lignes de largeur. Suivoit une couleur noire qui alloit se perdre au-dessous du ventre , où un rouge clair prenoit naissance & continuoit jusqu'à l'anus. La queue étoit toute noire & avoit quatre pouces de longueur. Ses jambes étoient bleuâtres & couvertes de grandes écailles : elles avoient deux pouces de longueur. Chaque pied étoit composé de quatre ferres , deux devant & deux derrière ; les deux premières étoient longues d'un pouce & demi , & les deux autres d'un pouce , toutes terminées par un angle de trois lignes , noir & émoussé. On distingue si

peu les narines du Tucan , qu'on croiroit qu'il n'en a point , parce qu'elles sont cachées entre la tête & la racine du bec. Cet oiseau s'apprivoise aussi facilement que les poules. Il va à la voix de ceux qui l'appellent , & mange indifféremment tout ce qu'on lui présente.

Le *Chinche* est de la grosseur d'un chat. Il a la tête longue , se rétrécissant depuis sa partie antérieure , jusqu'à l'extrémité de la mâchoire inférieure , & les deux forment une gueule fendue jusqu'aux angles extérieurs des yeux. Les yeux sont longs & fort étroits : l'uvée est noire & tout le reste est blanc. Ses oreilles sont larges & presque semblables à celles d'un homme. Les cartilages qui les composent ont les bords renversés en dedans : leurs lobes , ou partie inférieure , pendent un peu bas , & toute la disposition de ses oreilles marque que l'animal a l'ouïe fort délicate. Il a les pattes courtes , les ongles longs & pointus. Son dos est voûté comme celui d'un Porc , & le dessous du ventre est tout plat. Sa queue ressemble à celle du Renard. Son poil est d'un gris obscur & long comme ce-

Chinche.

346 HISTOIRE
de cet oiseau ressemble à ceux dont on
a donné la description.

Plante qui
send les fem-
mes fécon-
des.

Le P. Feuillée dit qu'un Médecin qui étoit avec lui au Pérou , Jui as-
sura qu'on trouvoit dans les campagnes de Bambo ; qui sont à dix degrés de la ligne , du côté du Sud , la célebre plante dont les Indiens font tant de cas pour rendre les femmes fécondes. Ils la nomment *Macha*. Des expériences sans nombre , ajoute le même Voyageur , prouvent que c'est un spécifique admirable contre la stérilité dans les femmes qui s'en nourrissent pendant quelques jours. Sa tige n'a pas plus d'un pied de hauteur. Ses feuilles & ses graines ressemblent à celles du *Nasturium horrense*. Sa racine est un oignon semblable au nôtre , d'un goût merveilleux & d'une qualité chaude.

Contra-
Yerva.

On trouve sur les Paramos du Pérou une fameuse plante que Ulloa nomme *Contra-Yerva*. C'est un contre-poison admirable.

Sanglier
marin.

Le P. Feuillée dit qu'un Pêcheur Indien lui apporta un Sanglier marin qu'il avoit pris dans la baie de la Conception au Chili. Il avoit presque la forme du Turbot : son corps étoit un

peu plus large que long. Sa longueur , depuis l'extrémité du museau jusqu'à la naissance de la queue , n'excédoit pas dix pouces , & sa largeur , depuis le dos jusqu'à l'extrémité du ventre , n'en avoit pas moins de sept. Sa gueule qui étoit fort petite avançoit en maniere de grouin. Elle étoit garnie de quelques petites dents , si serrées les unes contre les autres , qu'elles paroiffoient n'en composer qu'une. Ses yeux , comparés à la tête , étoient fort grands. Ils étoient ronds , dorés & ornés d'une petite prunelle noire. La tête étoit presque toute renfermée dans la substance du corps , & couverte de fort petites écailles. Sa queue ressemblloit à un petit éventail arrondi , dont le manche étoit une petite portion du corps , couvert de petites écailles. Les écailles étoient de quatre couleurs différentes. Tout le fond étoit or , traversé de quelques bandes grises & noires.

Ce poisson est de très-bon goût ; mais il est fort rare , même dans ces contrées , & celui qu'on apporta au P. Feuillée est le seul qu'il y ait vu.

Le même Voyageur dit qu'allant Salamandre chercher des plantes sur une montagne aquatique.

du même canton , il prit dans les eaux d'une belle source un animal auquel il donna le nom de *Salamandre aquatique* , parce qu'il avoit la queue longue , plate , arrondie à son extrémité , & presque semblable à une spatule , ce qui lui donnoit beaucoup de rapport avec la Salamandre de Fabius *Columna* . Sa longueur depuis ses lèvres jusqu'à sa queue étoit de quatorze pouces sept lignes . Sa peau sans écailles étoit délicatement chagrinée , semblable à celle des Cameleons qu'on apporte d'Alexandrie & qui se trouvent encore dans les campagnes de Smirne . Cette peau étoit d'un noir tirant sur le blanc d'indigo , excepté la paupière & un peu au-dessous du ventre , où ce bleu paraisoit de couleur d'ardoise . Son museau étoit un peu plus aigu que celui des Lézards , & sa tête , beaucoup plus élevée , avoit au sommet une espèce de crête ondée , qui commençant au-devant du front , s'étendoit jusqu'au bout de la queue , où elle étoit beaucoup plus élargie & perpendiculairement élevée au-dessus du plan .

Entre le museau & le front , on voyoit de chaque côté une narine fort

ouverte , bordée par un grand cercle charnu que l'animal ouvroit & fermoit par intervalles comme deux espèces de paupières. Ses yeux étoient situés au milieu des deux côtés de la tête. Ils étoient plus longs que larges & couverts par deux grandes paupières ardoisées. Leur couleur étoit d'un jaune de safran , à la réserve de la prunelle qui étoit d'un bleu foncé. Il avoit la gueule fendue , armée de deux rangées de dents fort pointues & un peu crochues. Sa langue , épaisse , large , vermeille , étoit attachée dans le gosier par sa partie inférieure , qui s'étendoit au-dehors par un grand goître qu'il gonfloit & rétrécissoit comme une vessie. Ses bras étoient fort courts , à proportion des jambes , & les pattes de devant plus petites que celles de derrière : les doigts , tant des piés que des mains , étoient joints par un cartilage semblable à ceux des Canards & des Oies ; leur extrémité étoit terminée par un autre cartilage arrondi , plat , large & relevé par une crête qui leur tenoit lieu d'ongle. Son thorax étoit court & étroit : mais l'abdomen , partie contenue par le dos & le ventre , étoit fort enflé & relevé

par quatorze ou quinze côtes, tant vraies que fausses, qui l'environnoient comme des cercles.

La queue est ce que cet animal a de plus singulier : elle est ronde, étroite à sa naissance, s'élargit ensuite peu-à-peu jusqu'à deux pouces, comme l'aviron d'une spatule, s'arrondissant à l'extrémité avec des bords dentelés en forme de scie, & le dessus relevé par une crête large & ondée.

Ce seroit donner trop d'étendue à cet ouvrage si l'on suivoit le P. Feuillée dans toutes ses observations : nous nous bornerons à rapporter celles qui nous paroissent le plus dignes de l'attention du Lecteur. Le Savant Naturaliste dit qu'il rencontra sur le rivage du Chili une *Holoture*. Il se servit de son bâton pour la mettre dans son mouchoir, parce qu'il avoit envie de la dessiner. Le lendemain il prit son mouchoir pour s'essuyer les mains après les avoir lavées. Il sentit aussitôt un feu violent qui augmenta jusqu'à lui causer des convulsions par-tout le corps, avec une douleur insupportable, dont il ne se délivra qu'en tenant long-tems ses mains dans un bain de vinaigre & d'eau.

M. Frezier regrette qu'on ne cultive pas mieux des terres aussi fertiles & si faciles à labourer que le sont celles du Chili, & qu'on n'ait pas plus soin du vin qu'on tire des vignes qui y sont abondantes. On le met dans des pots de terre qui, au lieu d'être vernissés, sont enduits d'une sorte de résine, qui, jointe aux peaux de boucs dont on se sert ensuite pour le transporter, lui donne un goût amer, semblable à celui de la thériaque, & une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement.

Les *Fruits* du même pays viennent presque sans culture. On n'y greffe point les arbres. Cependant la quantité de *Poires* & de *Pommes*, dont on n'est redévable qu'à la nature, étonne ceux qui font attention que tous ces fruits n'y étoient point avant la conquête.

On trouve des campagnes entières couvertes d'une espèce de *Fraisiers*, différents des nôtres par les feuilles : elles sont plus arrondies, plus charnues & fort velues. Leurs fruits sont de la grosseur d'une noix & quelquefois de celle d'un œuf de poule. Ils

Vignes &
vins du Chi-
li.

Fruits du
Chili.

Fraisiers.

sont d'un rouge un peu blanchâtre, un peu moins délicats pour le goût que nos fraises de bois : on en trouve cependant de l'espèce des nôtres.

Légumes. Les *Nayets*, les *Patates*, la *Chicorée* des deux espèces, &c, y croissent naturellement.

Herbes aromatiques. Le *petit Beaume*, la *Melisse*, la *Tanefie*, les *Camomilles*, la *Menthe*, la *Sauge*, une espèce de *Riloffelle*, couvrent toutes les terres. On y trouve une espèce de petite *Sauge* qui s'élève en arbrisseau, dont la feuille ressemble un peu au *Romarin*, & qui doit contenir beaucoup de principes volatils, si l'on en juge par l'odeur & par le goût.

Fleurs. Les collines sont embellies de *Rosiers* qui n'ont point été plantés, & l'espèce la plus commune est sans épines. Les campagnes sont couvertes d'une espèce de *Lys* que les habitans appellent *Linto*. Il s'en trouve de différentes couleurs, & des six feuilles qui composent cette fleur, il y en a toujours deux panaçées. La racine de l'oignon de *Lys* donne une farine très-blanche, dont on fait des pâtes de confitures.

Herbes médicinales. On cultive dans les jardins un arbre qui donne une fleur blanche en forme

de cloche. L'odeur en est fort agréable, principalement à la fin du jour & pendant la nuit : sa longueur est de huit à dix pouces, sur quatre de diamètre par le bas. La feuille est velue & un peu plus pointue que celle du Noyer. C'est un très-bon résolutif pour certaines tumeurs.

Les habitans de ce pays ont un remede infaillible pour les chutes violentes qui font jeter du sang par le nez : c'est la décoction d'une herbe appellée *Quinchumali*, espéce de *Santoline*, dont la fleur est petite, jaune & rouge. Outre nos vulnéraires & nos plantes médicinales, il y en a de particulières au pays.

Les herbes de teinture n'y sont pas moins abondantes : telle est celle qu'ils nomment *Reilbon*, espéce de *Garence* qui a la feuille plus petite que la nôtre. On en fait cuire la racine pour teindre en rouge. Le *Poquell* est une sorte de bouton d'or qui teint parfaitement en jaune. L'*Anil* du Chili est une espéce d'*Indigo* qui teint en bleu. La teinture noire se fait avec la tige & la racine du *Panqué*, dont la feuille ronde & tisue comme celle de l'*Acanthe*, a deux ou

Herbes de
teinture.

trois piés de diamètre. Lorsque la tige est rougeâtre , on la mange crue pour se rafraîchir : elle est d'ailleurs fort astringente. Bouillie avec le *Maki* & le *Goutthiou*, arbrisseaux du pays , la teinture qu'elle donne en noir est non-seulement très-belle , mais elle ne brûle point les étoffes , comme les noirs de l'Europe. Cette plante ne se trouve que dans les lieux marécageux.

Arbres aromatiques. Les forêts du Chili sont remplies d'arbres aromatiques , tels que des Myrthes de différentes espèces ; une sorte de Laurier dont l'écorce a l'odeur de saffran ; le *Boldu* , dont la feuille jette l'odeur de l'encens , & l'écorce tient un peu du goût de la Cannelle. Le Canellier même qui a les qualités de celui d'Orient , sans lui ressembler : ses feuilles approchent beaucoup de celles du grand Laurier ; mais elles sont un peu plus grandes.

Arbre dont l'ombre fait enfler tout le corps à ceux qui dorment dessous. Le *Litti* , dont l'ombre fait enfler tout le corps à ceux qui dorment dessous , est fort commun au Chili. Le remède pour l'enflure de cette espèce est fort aisé : on pile avec du sel une herbe nommée *Pelboqui* , espèce de Lierre terrestre , & l'on s'en frotte. L'écorce

du *Puemo*, en décoction, est un grand soulagement dans l'Hidropisie. Cet arbre porte un fruit rouge de la forme d'une olive : son bois peut servir à la construction des vaisseaux : mais le meilleur du pays pour cet usage est une espèce de chêne, dont l'écorce, comme celle de l'*Yeuse*, est un liège. Les bords de la rivière de Biobio sont couverts de Cédres qui peuvent servir à toute sorte de construction, même à faire de très-bons mâts : mais la difficulté de les transporter par la rivière, dont l'embouchure n'a point assez d'eau pour un navire, les rend inutiles.

Les oiseaux dont ces campagnes sont peuplées diffèrent peu de ceux des autres contrées méridionales. On y trouve d'ailleurs une partie de ceux qui sont connus en Europe, tels que des Pigeons ramiers, des Tourterelles, des Perdrix, des Bécassines, toutes sortes de Canards, des Courlis & des Sarcelles. Les *Pipelines*, qui ont quelque ressemblance avec l'oiseau de mer qu'on nomme *Mauve*, sont d'un très-bon goût. Les *Pechiolorados* sont une espèce de *Rouge-gorges*, d'un beau ramage. On voit quantité de *Cignes* & de *Flamans*,

dont les plumes , qui font un beau mélange de blanc & de rouge , servent de parure aux bonnets des Indiens. La chasse est souvent interrompue par ces oiseaux , qu'on nomme *Criards* , parce qu'à la vue d'un homme , ils viennent voltiger & crier autour de lui , comme pour avertir les autres oiseaux qui s'envolent aussi-tôt qu'ils les entendent. Tout ce qu'on vient de dire concernant l'Histoire Naturelle du Chili regarde les cantons voisins de la Conception.

Herbes médicinales des montagnes de Valparaiso. Aux environs de Valparaiso , les montagnes , quoique fort séchées par la rareté des pluies , produisent quantité d'herbes dont on vanne les vertus. La plus renommée est le *Cachalingua* , espèce de petite *Centauree* , plus amère que celle de France , & par conséquent plus abondante en sel. Elle passe pour un excellent fébrifuge. La *Vira-Verda* est une sorte d'*Immortelle* , dont l'infusion guérit la fièvre tierce. L'*Unoperquen* est un *Senné* semblable à celui qui nous vient du Levant. L'*Alva-quilla* nommée *Culen* par les Indiens , est un arbrisseau dont la feuille a l'odeur du Basilic , & contient un baume d'un

grand usage pour les plaies. Un autre arbrisseau nommé *Havillo*, n'est pas moins célèbre par les mêmes vertus : il a la fleur du Genêt, la feuille très-petite, d'une odeur forte qui tient un peu de celle du miel, & si pleine de baume qu'elle en est gluante.

Le *Payco* est une plante de moyenne grandeur : sa feuille est fort déchiquetée & jette une odeur de citron pourri. Sa décoction est sudorifique & très-bonne pour la pleurésie. Le *Palqui*, espèce d'*Hieble* à fleur jaune, guérit la reigne. Le *Thoupa* est un arbrisseau semblable au Laurier-rose. Sa fleur est d'un jaune aurore, approchant pour la figure de celle de l'Aristolochie. Il rend par les feuilles & l'écorce un lait jaune qui sert à guérir certains chancre. Les *Bismaques*, dont on fait des Curedents en Espagne, & dont la plante ressemble fort au Fenouil, couvrent les vallées qui sont autour de Valpariso. Le *Quillay* est un arbre du même pays : sa feuille a quelque ressemblance avec celle du Chêne verd. Son écorce fermente dans l'eau comme le savon, & la rend bonne pour le lavage des laines ; mais elle jaunit le linge,

Payco.

Les Indiens l'emploient à se nettoyer les cheveux , & c'est ce qui leur donne cette noirceur qui paroît être leur couleur commune.

On trouve dans le même canton le *Mollo*. Cet arbre , dont la feuille est à-peu-près semblable à celle de l'*Acacia* , porte pour fruit une grappe composée de petits grains rouges qui ont le goût de poivre & de genievre. Les Indiens en tirent une liqueur plus forte que le vin. Cet arbre produit une gomme qui est purgative. On tire de cet arbre du miel & du vinaigre. En ouvrant un peu l'écorce , il en distille un lait qui-dissipe les taies des yeux. Du cœur de ses rejettons , on fait une eau qui éclaircit & fortifie la vue. Enfin la décoction de son écorce fait une teinture d'un brun rouge.

Poissons.

Les *Poissons* de cette côte sont les mêmes que ceux des environs : mais le P. Feuillée nous donne la description d'un qu'il nomme *Poisson-Caq*. Il a jusqu'à cinq piés de long , & son épaisseur vers le milieu est de cinq pouces. Il va en grossissant depuis la tête jusqu'au milieu du ventre , & diminue ensuite jusqu'à la queue qui est faite en

forme de faux recourbée vers le ventre. Il a cinq nageoires, quatre au-dessous du ventre & une sur le dos. Elle est appuyée sur une arête fort pointue, qui passe au-delà de l'angle aigu de l'extrémité de la nageoire, & prend naissance au derrière de la tête. C'est l'unique arête que l'on trouve à ce poisson, tout le reste n'étant que cartilages. Des quatre nageoires qui sont au-dessous du ventre, deux sont à l'anus & faites en palettes, & les deux autres qui sont fort larges prennent naissance au-dessous des branchies. L'épine du dos est une corde qui s'étend depuis l'occiput, jusqu'à la queue : elle n'a ni moëlle ni cavité, ni nerfs ; ce n'est qu'une espèce de cartilage. Le fond de ses yeux est noir & le tour jaune. La trompe que l'on voit allongée à l'extrémité de la tête, est aussi un cartilage couvert d'une peau d'un gris bleuâtre. Sa gueule a deux pouces de largeur : il y a un rang de dents en forme de scie, composé d'un cartilage semblable à celui de la corde qui tient lieu de l'épine du dos. La peau de ce poisson est lisse, sans écailles, d'une couleur bleuâtre sur le dos. Sa chair est blanche & d'un goût assez agréable, mais un peu fade.

Pulpo, ani- Les habitans du Chili nomment *Pul-*
mal extraor- *po* un animal très-singulier. Lorsqu'il
dinaire. est sans mouvement, on le prend pour
une branche d'arbre, couverte d'une
écorce semblable à celle du Châtaignier.
Il est de la grosseur du petit doigt,
long de six à sept pouces & divisé en
quatre ou cinq articulations qui vont
en diminuant du côté de la queue. Cette
queue a la forme d'un bout de branche
rompue. Lorsque cet animal déploie
ses jambes qui sont au nombre de six &
qu'il les rassemble vers sa tête, on les
prendroit pour autant de racines & la
tête pour un pivot rompu. On assure
qu'il engourdit la main de ceux qui le
touche à nud, sans leur causer d'autre
mal. Il y a à Valparaiso des Araignées
monstrueuses & velues ; mais elles ne
passent pas pour être venimeuses.

Doradilla. Aux environs de Coquimbo, on voit
une espèce de *Ceterach*, que les Espa-
gnols ont nommée *Doradilla*. Sa feuille
est toute frisée, & l'on en vante beau-
coup la décoction. Elle sert à purifier
le sang & à rétablir un Voyageur des
fatigues d'une longue marche. On trou-
ve dans le même pays une espèce
de Citrouille, nommée *Lacatoya* : les
habitans

habitans la cultivent & la font ramper sur les toits des maisons : on en fait d'excellentes confitures. On trouve encore dans le même canton un arbre que Frezier nomme *Lucumo*. Sa feuille ressemble un peu à celle de l'Oranger, & son fruit est, à-peu-près, semblable à la poire qui contient la graine de Floripandio. Dans sa maturité l'écorce est un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, à-peu-près du goût & de la consistance du fromage frais. Le noyau ressemble beaucoup à la Châtaigne : mais il est amer & ne sert à rien. Les vallées qui sont au bas de la Cordeliere produisent une herbe qu'on peut manger en salade, lorsqu'elle commence à pousser : mais en croissant elle devient très-funeste aux chevaux.

Le *Pacay* est un arbre dont les feuilles approchent de celles du Noyer : ses fleurs sont, à peu-près celles de l'*Inga*. Sa graine vient dans des gousses quartées : elle a la forme d'une féve plate, est enveloppée dans une substance blanche & filamentuse que l'on prendroit pour du coton : mais ce n'est qu'une huile cristallisée qu'on mange pour se rafraîchir & qui laisse dans la bouche

Pacay.

un goût musqué , des plus agréables : Les François ont donné à cette graine le nom de *Pois sucrin*.

Fleurs &
Plantes sin-
gulières.

On ne trouve dans les jardins qu'une fleur particulière au pays : elle ressemble à la fleur de l'Oranger , a même l'odeur plus suave & plus forte. Elle se nomme *Niorbe*. Dans les plaines de Truxillo , il croît un arbre qui porte vingt à trente fleurs , toutes différentes par la couleur & la figure : elles forment une grappe qu'on nomme *Fleur de Paradis*. Aux environs de Caxa-Tambo & San-Matheo , village du pays de Lima , à la chûte des montagnes , on trouve des arbrisseaux qui portent des fleurs bleues : leur fruit forme une croix si parfaite , qu'on ne la feroit pas mieux avec l'équerre & le compas. Dans la Province de Charcas , sur les bords de la grande riviere de Misco , il croît de grands arbres qui ont la feuille de l'Arrayan ou du Myrthe , & dont le fruit est une grappe de cœurs verds , un peu plus petits que la paume de la main. Lorsqu'ils sont ouverts , ils présentent plusieurs petites toiles blanches comme du papier. Dans chaque feuille il y a un cœur , au centre duquel on

voit une croix avec trois clous au pié. On trouve dans la même Province l'herbe nommée *Pito réal*. Lorsqu'elle est réduite en poudre, elle dissout le fer & l'acier. Elle prend son nom de celui d'un oiseau qui s'en purge, qu'on dit être verd, à-peu-près de la forme du Perroquet, à l'exception qu'il a le bec long & une couronne sur la tête.

Le *Curvi* est un poisson fort singulier. Sa longueur est d'un pié. Il a sur la lévre inférieure deux cornes flexibles de chaque côté, longues de huit pouces, épaisses d'une ligne à leur naissance, terminées en pointe & de couleur d'or. A l'extrémité de la même lévre il a quatre autres cornes, dont deux ont six pouces de long & les deux autres trois. Toutes ont la même couleur & la même flexibilité que les deux premières. Sa tête est plate. Vers le haut il a six nageoires, deux au-dessous des ouies : elles commencent par une arête fort dure, découpée en scie. Au-dessous & vers le milieu du ventre, il a une autre nageoire composée de sept épines qui se divisent en plusieurs branches vers leurs extrémités. Entre chaque il y a une pellicule mince, de couleur

Curvi

Q ii

grise. Au-delà de l'anus , & toujours au-dessous du ventre , est une autre nageoire , également composée de sept épines , divisées vers leurs extrémités & couvertes d'une pellicule grise. Sur le dos il y a deux autres nageoires. La première commence derrière la tête ; celle des mâles est découpée d'un côté en dents de scie ; celle des femelles est toute unie. La seconde nageoire est vers la queue. Cette dernière partie de ce poisson est divisée en deux vers le milieu. Sa chair est d'un très-bon goût.

S. VI.

Mines du Pérou.

LES plus grandes richesses du Pérou , même de toutes les Indes Occidentales , consistent dans les précieux métaux qui pénètrent , par une infinité de ramifications , dans toute l'étendue de cette grande contrée. Ce n'est point dans les relations des Espagnols qu'il faut chercher des détails sur cet article. Nous croyons que le meilleur guide est M. Frezier , dans sa relation de la Mer du Sud.

Selon cet Ecryain , les plus riches

mines d'argent qu'on trouve au Pérou sont celles d'*Oruro*, petite ville située à quatre vingt lieues d'*Arica*, d'*Ollachea* près de *Cusco*; des *Lipes* & du *Potosi*; mais elles ne sont pas aujourd'hui si abondantes qu'elles l'étoient autrefois, & entraînent beaucoup de frais par leur grande profondeur. Les mines d'ot sont rares dans la partie méridionale du Pérou. Il ne s'en trouve que dans les Provinces de *Guanuco*, du côté de *Lima*, de *Chuquiago*, ou *Chuquiaguillo*, nom Indien qui signifie *Maison d'or*.

Les veines des Mines, de quelque qualité qu'elles soient, sont ordinairement plus riches au milieu que vers les bords. Lorsqu'il arrive que deux veines se coupent, l'endroit où elles sont confondues est toujours très-riche. On remarque en même-tems que celles qui courent du Nord au Sud le sont plus que les autres. Une mine riche qui s'enfonce est ordinairement noyée d'eau : alors les frais du travail deviennent excessifs. Corréal compte dix-neuf Mines fort riches de différents métaux au Pérou.

La Province de Quito n'en contient pas moins que les autres parties du Pé-

sou : mais elles y sont fort négligées.

Le Popayan en est rempli , & on les exploite avec beaucoup de soin , ce qui est cause que ce canton est fort peuplé & fort riche. L'or des Mines de *Zaruma* est de bas-aloi : mais cette mauvaise qualité est réparée par son extrême abondance. Celles de *Jaén de Bracamoros* étoient dans le même cas , mais on a perdu ces précieuses sources depuis que les Indiens de ces cantons se sont révoltés. Celle de *Latacunga* est fort riche.

La Mine d'argent de *Guayana* est fort abondante : mais on l'a négligée. Ulloa prétend que la montagne de *Pichinchá* renferme des richesses considérables , aussi bien que la Cordeliere de ce canton.

Plusieurs montagnes aux environs du bourg de *Mira* sont encore remplies d'or : on fait , par la tradition , que les anciens Péruviens y en tiroient beaucoup : mais ces Mines sont négligées , sans qu'on en sache la cause.

Le pays de *Palačanga* , dans la Jurisdiction de Riobamba , en est si rempli , qu'en 1743 un habitant de cette ville avoit fait enregistrer pour son seul

compte , au Bureau des Finances de Quito , dix-huit veines d'or & d'argent , toutes riches & de bon-aloi.

Une ancienne tradition annonce que les montagnes de la Jurisdiction de *Cuença* sont autant de Mines d'or & d'argent : mais on en a fait ouvrir plusieurs qui n'ont pas rendu ce qu'on espéroit.

Les Gouvernemens de Quixas & de Macas sont très-riches en Mines. Ceux de Maynas & d'Atamès en ont aussi d'une grande valeur. Beaucoup de rivières roulent des grains d'or dans leur sable : mais on n'a pas jusqu'à présent songé à chercher d'où venoient ces grains.

Outre les Mines d'or & d'argent , on en trouve dans l'Audience de Quito de différents métaux & des carrières de pierres. Il y en a de mercure , de fer , de cuivre , d'étain & de plomb. Dans les carrières de pierres on trouve de

Carrières de pierres.

l'albâtre ; mais il a un peu de mollesse. Le même canton produit beaucoup de crystal de roche ; mais on n'en fait aucun usage ni aucun cas. Dans la même Jurisdiction on trouve une petite colline qui est toute couverte de pierres à feu , grandes & petites , la plupart très-

soires. Les habitans n'en tirent aucun avantage, parce qu'ils ignorent la manière de les tailler : ils tirent toutes leurs pierres à fusil de l'Europe, & elles leur coûtent des sommes considérables.

Les Mines d'Emeraudes, qui étoient autrefois abondantes dans les Jurisdic-tions d'Atacamès & de Manta, ne sont pas tout-à-fait épuisées ; mais on n'en tire qu'avec peine & beaucoup de travail. Les premiers Conquérans en détruisirent beaucoup à coups de marteau, dans l'opinion que si c'étoit des pierres fines, elles devoient résister : leurs descendants n'ont pas la même ignorance : mais l'indolence leur nuit encore plus. Il est affreux qu'il y a dans ce contré une mine de rubis : dans les bâches d'une petite rivière qui coule vers ces mines, on trouve souvent de très-beaux rubis de la grosseur d'une lentille & quelquefois plus gros : il paroit que ces petits grains sont des fragments q.e l'eau détache de la mine & qu'elle charie avec le sable.

Le même pays produit en abondance une autre espèce de pierre d'un verd foncé, plus dure que l'albâtre, sans

être transparente. On en fait quelques ouvrages. Il s'y trouve aussi des mines de soufre que l'on tire en pierre ; & dans quelques endroits des mines de vitriol, qui sont aussi négligées que les autres.

Au Nord de Quito, entre deux métairies qui sont au bas de la montagne de *Talanga*, passe une grande rivière qui pétrifie le bois qu'on y jette, même les feuilles d'arbres. On voit des branches entières absolument changées en pierres : on y apperçoit encore la porosité des troncs, les fibres du bois & de l'écorce, même jusqu'aux petites veines des feuilles. Elles changent de couleur, mais la figure est exactement conservée.

Les mines & les autres présents de la nature sont fort négligés dans l'Audience de Quito, sans qu'on en trouve d'autre motif que l'extrême négligence des habitans : mais les Gouvernemens de Quixas, de Macas, de Jaën & de Maynas, sont environnés d'un grand nombre de Barbares qui n'ont jamais laissé de repos aux ouvriers. Lorsqu'on passe cette partie de la Cordeliere, on voit la fumée de leurs feux qui part de

Rivière qui
pétrifie le
bois.

évers endroits. Ce spectacle a quelque chose d'effrayant sur les montagnes qui bordent les cantons de Cayambe & de Mira. Souvent on a vu paroître dans le bourg de Mira des troupes d'Indiens qui se sont retirés avec la même promptitude, après avoir exercé leurs ravaages. Ceux même qu'on croit le plus fous n'ont quelquefois les Corrégiens pour se retirer chez ces terribles voisins.



ARTICLE V.

Découverte & Conquête du Pérou.

Nous avons vu dans le Volume précédent que ce fut le brave & en même-tems infortuné Nugnez qui eut les premiers indices du Pérou. Lorsque Pédrarias d'Avila, Gouverneur du Da-rien, eut fait périr ce brave Officier, il continua de signaler sa cruauté par des exécutions sanglantes, fit la guerre à différents peuples Indiens & les soumit. Il forma enfin le projet d'étendre les limites de son Gouvernement sur les côtes de la mer du Sud, & de faire de nouvelles découvertes en suivant les indications que Nugnez avoit données.

Deux hommes, François Pizare & Almagro, déjà célèbres par leurs différentes courses sur mer & par les exploits qu'ils avoient faits contre les Indiens, lui proposerent de se charger de l'entreprise qu'il méditoit. Comme ils s'étoient enrichis, ils se chargerent de toute la dépense & s'associerent Fernand

Q vj

— HISTOIRE

de Luques, Prêtre fort riche. Le Gouverneur n'eut pas de peine à leur accorder ce qu'ils lui demandoient : il ne lui en coûta rien , & , se trouvant satisfaits des conditions , il pouvoit en faire tout l'avantage. Les trois associés convinrent que Pizare , comme pour un homme de main , ierçir chargé de l'expédition . qu'Almagro iourroit toutes les traversies & auroit fait des exécutions . & que Fernand de Luques feroit les autres défenses. Le traité étant fait & signé , Fernand de Luques eut la Messe , partagea l'Hostie en trois , en pris une partie & donna les deux autres à les associés.

Avant de parler de l'expédition de Pizare , nous crovons devoir apprendre au Lecteur quelle étoit sa naissance. Il éoit fils de Gonzale Pizare , surnommé le *Lorez* , habitant de Traxilio dans l'Extremadure , ancien Capitaine d'Infanterie. Gonzale Pizare eut deux fils légitimes , *Fernand Pizare* & *Jean Pizare* , & de différentes mères deux fils naturels , *François Pizare* & *Gonzale Pizare*. C'est *François* qui va paroître sur la scène. Son pere maria sa mere à un Laboureur : elle en eut un autre fils. Quel-

ques Ecrivains ont assuré que François Pizare fut, au moment de sa naissance, porté à l'entrée d'une Eglise, où il resta exposé pendant quelque-tems. On découvrit qui étoit son pere & on l'obligea d'en prendre soin ; mais il le fit avec tant d'indifférence qu'il ne lui donna aucune éducation. Il l'envoya garder des pourceaux, & François Pizare passa une partie de sa jeunesse dans cet état abject. Arrivé à un certain âge, il eut honte de s'y trouver. Il quitta son troupeau & s'embarqua sur un flotte qui alloit aux Indes Occidentales. Il y fut bien-tôt regardé comme un homme actif, mais prudent, & fut élevé des plus bas emplois à un poste important. Il soutint l'opinion qu'on avoit conçue de lui lorsqu'il fut arrivé à Saint Domingue. Dans plusieurs expéditions il donna des preuves de sa valeur & acquit la réputation d'un brave Officier. La fortune seconde son courage, il amassa des richesses considérables, & s'établit à Panama. Il y étoit lorsqu'il fit le traité dont nous venons de parler.

Les préparatifs ; pour l'expédition que les trois associés méritoient, furent prêts vers la fin d'Octobre 1524, &

Départ^e de
Pizare. —

suivées jusqu'alors, leur firent connoître qu'ils devoient tenir toutes leurs forces réunies pour pénétrer dans un pays qui paroissoit si bien défendu. Ils recommencèrent à suivre la côte avec leur petite flotte qui étoit composée de deux vaisseaux, trois canots & deux cens Espagnols. Ils ignoroient les peines qui les attendoient. Ils trouverent d'abord quantité de rivières, dont l'embouchure est remplie de Caymans. Avant consumé leurs provisions, ils n'eurent d'autre ressource que de manger le fruit des Mangles dont ce pays est couvert & dont les racines, toujours abreuvées d'eau de mer, donnent au fruit un goût amer. Leurs canots, qui ne pouvoient aller qu'à la rame, travaillèrent continuellement contre les courants, & étoient continuellement emportés vers le Nord. Les Indiens ne perdoient aucune occasion de les attaquer, & leur reprochoient d'être des malheureux qui aimoient mieux ravager le pays d'autrui que de cultiver celui de leur naissance. Les deux Capitaines, voyant que la misère & les armes des Barbares leur enlevoient beaucoup de monde, décidèrent qu'Almagro retourneroit à Pa-

nama pour y prendre des vivres & y faire des recrues. Il partit & revint bien-tôt avec quatre-vingt hommes. Ce renfort leur donna la hardiesse de pénétrer dans le pays de Catamez, au-delà des Mangles. Ils y trouverent peu d'habitans, mais beaucoup de maïs. L'or qu'ils avoient vu chez les différentes Nations qu'ils avoient visitées, & dont ils se procuroient quelquefois une quantité considérable par des échanges ou par la force, excitoit leur courage. Dans quelques Nations, ils voyoient des hommes qui avoient le visage parfemé de clous d'or enchaissés dans des trous qu'ils se faisoient pour y mettre ces ornement.

Après la découverte du Catamez, les deux Capitaines jugeant qu'ils avoient encore plus besoin de monde, Almagro fit une seconde course à Panama, pour en ramener un nouveau renfort, que Pizare alla attendre dans une petite Isle qu'il nomma *Gallo*. Almagro trouva beaucoup de changement à Panama, Pédrarias n'y commandoit plus : son successeur étoit Pédro de Los Rios. Almagro craignit de le trouver moins disposé, à favoriser les

découvertes. Ses craintes étoient fondées : le nouveau Gouverneur, après lui avoir accordé quelques secours , lui défendit de faire de nouvelles levées. Quelques-uns des Compagnons de Pizare , rebutés par ce qu'ils avoient souffert , & tremblans pour l'avenir , avoient écrit à leurs amis qui étoient à Panama. Ceux-ci supplierent Pédro de Los Rios de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allassent périr dans une si dangereuse expédition , & lui demanderent ses ordres pour faire revenir ceux qui s'y étoient malheureusement engagés. Almagro fut obligé de partir sans secours d'hommes , avec le peu de vivres qu'il avoit pu amasser. Il trouva Pizare dans une très-grande misère. Ces deux Officiers prirent querelle ensemble : Pizare reprocha à Almagro sa lenteur à lui amener du secours , lui dit qu'allant & venant comme il faisait , il n'avoit rien à souffrir , tandis que les autres mourroient de faim. La querelle s'échauffa au point qu'ils mirent l'épée à la main : mais plusieurs autres Officiers se mirent entre deux & les séparèrent. Los Rios , pressé par les sollicitations des amis de ceux qui se

plaignoient de la misere qu'on enduroit avec Pizare , envoya un Lieutenant nommé *Tafur* , natif de Cordoue , pour ramener ceux qui n'étoient pas contens de leur sort. La plupart saisirent avec joie l'occasion qui se présentoit de terminer leurs peines & leur misere. Il s'en trouva treize & un Mulâtre qui voulurent suivre le sort de leur Capitaine. Pizare chargea Tafur de deux lettres , l'une pour le Gouverneür de Panama , auquel il reprochoit de rendre un mauvais service à la Couronne d'Espagne en mettant un obstacle à son entreprise ; l'autre pour Fernand de Luques , ce Prêtre qui étoit un de ses associés.

Pour attendre les réponses , il se re- Isle Gorgone.
tira dans l'Isle de Gorgone. Elle est si-^{nc.}
tuée à trois degrés Nord : son circuit
est d'environ trois lieues. Ceux qui ont
vu cette Isle la comparent à l'enfer ,
par la noire obscurité de ses bois , la
hauteur de ses montagnes , les pluies
continuelles , la mauvaise température
de son air , dont le soleil ne pénètre
jamais l'épaisseur , enfin par la prodi-
gieuse quantité de mosquites & de rep-
tiles dont elle est remplie.

Ce fut l'asyle que Pizare choisit , au-

tant pour se dérober aux attaques des Indiens, dans un séjour si affreux, que pour se procurer de l'eau qui lui avoit manqué dans l'Isle de Gallo. Il y fit un séjour de plusieurs mois : ses gens y bâtirent des cabanes & y fabriquerent un canot, avec lequel il alloit lui-même pêcher. Malgré les pluies, les oranges & les mosquites, il alloit presque tous les jours à la chasse & apportoit du gibier pour faire subsister ses gens. Ne recevant de nouvelles d'aucun côté, il crut qu'on le laisseroit périr dans cette Isle avec ses Compagnons. Il songea à faire un radeau des débris du navire qui n'avoit pu résister aux injures du climat de la Gorgone, & à retourner à Panama. La résolution étoit prise, lorsqu'ils découvrirent un vaisseau. Le Gouverneur, cédant enfin aux sollicitations de ceux qui avoient abandonné Pizare, lui envoya du secours. Ce vaisseau, à son arrivée, apporta la joie parmi les Espagnols qui étoient dans l'Isle. On s'attendoit que Pizare alloit retourner à Panama : mais il prit le parti d'aller droit à Tumbez sous la direction de deux Indiens de cette contrée qu'il s'étoit attachés par ses caresses,

& qui commençoint à savoir un peu d'Espagnol.

L'exécution suivit de près la résolution. Après vingt jours d'une navigation pénible, il arriva sous une Isle située devant Tumbez proche Puna. Il la nomma *Sainte-Claire*. Elle étoit inhabitée : mais les Indiens la regardoient comme un sanctuaire , parce qu'en certains tems ils y alloient faire des sacrifices à des Idoles de pierres. Les Espagnols ne les virent pas sans étonnement. La principale avoit une tête d'homme , de monstrueuse forme. Ils trouverent dans cette Isle plusieurs ouvrages d'or & d'argent , ce qui leur causa beaucoup de joie. Il y avoit en outre plusieurs couvertures de laine jaune assez bien travaillées. Pizare s'affligea beaucoup du départ de ses autres Compagnons avec lesquels il auroit pu faire quelque entreprise importante. Les Indiens qui étoient venus avec lui l'affuroient que ce n'étoit rien en comparaison des richesses qu'il trouveroit dans le continent. Ayant remis le lendemain à la voile , il apperçut un radeau si grand qu'il le prit d'abord pour un navire. Bientôt il en découvrit quatre autres. Il y

Pizare abordé à Tumbez.

avoit quinze Indiens dans chaque. Ils ne firent pas difficulté de s'arrêter, lorsqu'ils apperçurent deux hommes de leur Nation dans les vaisseaux Castillans. Ceux qui étoient dans les radeaux alloient à Puna pour faire la guerre aux habitans de ce canton : mais l'étonnement que le vaisseau & l'habillement des Espagnols leur causa, les fit retourner à la côte. Le Pilote du vaisseau Espagnol, ne voyant aucune apparence de danger, mouilla dans la rade de Tumbez. Alors Pizare fit dire aux Indiens des radeaux que son dessein étoit de rechercher leur amitié, & qu'il les prioit d'en avertir leurs Caciques.

On ne tarda pas à voir arriver sur le rivage une foule d'autres Indiens qui venoient admirer les barbes & les habilemens des Etrangers. Le Cacique du lieu, les croyant descendus du Ciel, ne tarda pas à leur envoyer sur dix ou douze radeaux toutes sortes de viandes, de fruits & divers breuvages dans des vases d'or & d'argent. Parmi les viandes il y avoit un mouton. C'étoit un présent des Vierges du Temple. Un Officier du Cacique dit aux Espagnols qu'ils pouvoient descendre, sans aucune

défiance , & prendre ce qu'ils jugeroient nécessaire à leurs besoins. Pizare envoya un Matelot dans la chaloupe : les Indiens lui aiderent à charger vingt pipes d'eau. L'Officier du Cacique fit diverses questions à Pizare par le moyen des interprètes. Le Chef des Espagnols lui répondit qu'il venoit de Castille avec ceux qui l'accompagnoient ; qu'il étoit sujet d'un Roi fort puissant ; que , par ses ordres il avoit fait le tour d'une grande partie du monde , pour venir apprendre aux Indiens que les Divinités qu'ils adoroient étoient fausses , & pour leur faire connoître un Dieu Créateur du ciel & de la terre qui promettoit une éternité de bonheur à ceux qui observoient ses loix. Il lui désigna ensuite l'enfer par un lieu obscure & rempli de feux , destiné à la punition de ceux qui ne connoissoient pas ces loix. L'Officier Indien l'écouta avec attention & but avec plaisir quelques verres de vin qu'on lui présenta. On lui donna ensuite une hache de fer , dont il parut faire beaucoup de cas & des bijoux de l'Europe pour son Cacique. Il pria Pizare de laisser descendre à terre quelques-uns de ses gens. Alfonse de Molina

Il tient le
langage d'un
Apôtre.

le suivit avec un Négre qui servoit
Pizare.

Lorsqu'ils furent au rivage, tous les Indiens qui s'y étoient assemblés marquerent une égale admiration pour la blancheur de l'un & la noirceur de l'autre. Ils lavoient le Négre pour essayer s'ils feroient disparaître sa couleur. Molina se laissa conduire dans une habitation voisine. Il y vit de beaux édifices de pierres, des canots, des fruits extraordinaires, des moutons dont on a donné la description ci-dessus, & qui étoient alors inconnus à l'Espagnol : il admira la parure & la beauté des femmes qui s'offrirent à ses regards. Les vases d'or & d'argent y étoient fort communs & tout y présentoit l'opulence. Le récit que Molina fit à son retour au vaisseau y excita des transports de joie, & augmenta le chagrin que Pizare ressentoit d'avoir été si malheureusement abandonné par ses gens. L'état de ses forces ne lui laissant aucune espérance de retirer quelque fruit de ces découvertes. Il fit descendre *Pédro de Candie*, Ingénieur estimé, pour étendre plus loin ses observations & reconnoître par où l'on pourroit attaquer cette place

place , lorsqu'on y reviendroit avec plus de monde.

Candie partit avec le même Négre & un Interprète : il reçut des Indiens l'accueil le plus favorable. Le Cacique , auquel il fut présenté , le voyant armé d'un fusil , lui en demanda l'usage. Candie en tira un coup contre une planche voisine qu'il perça. Le bruit & l'effet causerent aux Indiens une telle frayeur , que les uns se laisserent tomber & les autres pousserent un grand cri. Le Cacique , plus ferme , garda le silence de l'étonnement. Il fit amener un Tigre & un Lion & pria l'Espagnol de tirer dessus. Le coup fit encore tomber plusieurs Indiens & effraya les deux animaux au point qu'ils approcherent de Candie avec beaucoup de douceur. Le Cacique les fit reconduire dans leur loge , & , se tournant vers l'Espagnol , il lui présenta une liqueur du pays , lui dit : « Bois donc , puisque tu fais un bruit si terrible : tu ressemble au tonnerre ». Candie visita la place & fut conduit dans le Monastere des Vierges qui étoient consacrées au service des Idoles. Elles avoient fait demander au Cacique la permission de voir l'Etran-

ger. Elles étoient occupées à faire des ouvrages de laine , & presque toutes d'une rare beauté.

Lorsque Candie retourna au vaisseau , il y porta des instructions beaucoup plus intéressantes que les premières , & il avoit vu des vases d'or & d'argent , & des ouvriers en différens genres. Le portrait qu'il fit des Vierges frappa l'imagination des Castillans. Ayant appris que le Cacique de Tumbez avoit envoyé à Quito pour informer l'Empereur de l'arrivée des Etrangers & lui demander ses ordres à leur sujet , Pizare crut que la prudence ne lui permettoit pas de s'exposer avec le peu d'hommes qu'il avoit avec lui aux caprices d'un Monarque qui , selon toutes les apparences , étoit fort puissant. Il fit mettre à la voile , garda un Indien de Tumbez & parcourut toute la côte. On le recevoit fort bien par-tout , parce que le bruit s'étoit répandu qu'il étoit doux , humains & généreux. Un de ses Matelots , charmé de la beauté du pays & de la douceur des habitans , résolut de passer le reste de ses jours dans cet heureux climat.

Pizare , voyant que ses gens se mu-

étoient, résolut de retourner à Panama, pour y annoncer ce qu'il avoit vu, & tâcher d'obtenir des forces capables de le faire respecter. Il emmena avec lui plusieurs Indiens pour les instruire & en faire des interprètes. Les Espagnols s'accoutumerent à nommer cette grande région *Biru* ou *Birou*, du nom d'une rivière qu'ils avoient découverte ; dès lors, avec quelque changement, celui de Pérou.

Origine du
nom de Pé-
rou.

Pizare, de retour à Panama, fait ses efforts pour engager le Gouverneur à lui fournir les moyens de tenter une nouvelle entreprise. C'est en vain, Pedro de Los Rios ne veut point consentir à ses demandes. Les obstacles irritent l'opiniâtreté de Pizare : il s'embarque pour l'Espagne, arrive à la Cour, y annonce ce qu'il a entrepris, ce qu'il a souffert, & les avantages que la Couronne peut en retirer. Il offrit de tenter une nouvelle expédition, & demanda le Gouvernement du pays qu'il avoit découvert & qu'il espéroit conquérir. Cette grâce lui fut accordée, aux conditions qui étoient alors en usage ; c'est-à-dire, qu'il prendroit sur lui les frais & les dangers de la Conquête. Pizare, munî

de lettres qui l'établiscoient Gouverneur du Pérou, trouva quantité de Volontaires qui s'engagerent à suivre sa fortune : ses frères voulurent être aussi de la partie. Lorsqu'il fut de retour à Panama, il eut beaucoup de peine à trouver un vaisseau pour faire son embarquement, parce qu'ayant épuisé tous ses fonds avec ceux de ses associés dans sa première expédition, il n'avoit plus de quoi en acheter & en équiper un. Almagro, craignant que Pizare ne se passât tout-à-fait de son secours, lui fournit quelques bâtimens.

Second
Voyage de
Pizare au Pé-
rou.

On ignore quel étoit le nombre des vaisseaux avec lesquels Pizare entreprit la conquête du Pérou. Il partit au commencement de l'année 1531. Il avoit formé le projet de débarquer à Tumbez, où les observations de Molina & de Candie lui faisoient espérer de grandes richesses ; mais les vents contraires le forcerent de prendre terre cent lieues au-dessous, & d'y débarquer ses gens & ses chevaux, pour suivre la côte par terre. Les grandes rivieres qu'il falloit souvent passer à la nage rendirent la route très-pénible. Pizare trouva des ressources dans son courage & son adresse,

se. Il aidoit lui-même à nager à ceux qui se défioient de leur habileté, les soutenoit & les conduisoit jusqu'à l'autre bord. Ils arriverent dans un endroit nommé *Coaque*, y firent un tel butin, que Pizare, voulant engager les Espagnols qui étoient à Panama, y envoya un de ses vaisseaux chargé d'or. Son projet réussit : il ne tarda pas à voir arriver un renfort considérable.

Pizare, continua sa route, & se proposoit de passer au Port de Tumbez : mais se souvenant qu'il y avoit une Isle aux environs, il crut que la prudence demandoit qu'il s'y fit un établissement. Y étant arrivé, & les Insulaires lui ayant demandé la paix, il crut que ses vues étoient heureusement remplies : mais il ne tarda pas à être informé que les Insulaires avoient des troupes cachées, pour massacrer tous les Espagnols pendant la nuit. Il les attaqua promptement, les défit, se saisit du Cacique : le jour suivant il lui fallut encore combattre une multitude d'ennemis. Il fut même obligé d'envoyer du secours aux vaisseaux qui furent attaqués par un grand nombre de barques plates. Les Espagnols se défendirent avec tant de

réolution , qu'ils tuèrent une multitude d'Indiens , & forcerent les autres de se retirer. Pizare perdit cependant quelques soldats , & son frère Gonzale fut dangereusement blessé au genou. Il visita l'Isle , trouva beaucoup de prisonniers , ce qui annonça que les Insulaires étoient fort guerriers. Parmi les prisonniers , il se trouva plusieurs habitans de Tumbez : Pizare les mit tous en liberté , renvoya ceux de Tumbez dans leur pays & les pria de prendre dans leur barque trois de ses gens qu'il envoya à leur Cacique. A peine ces perfides Indiens furent-ils arrivés dans leur ville , qu'ils sacrifièrent ces trois Députés à leurs Idoles. Fernand Soto , qui s'étoit mis avec plusieurs Indiens sur une autre barque , pensa effuyer le même sort. Quelques-uns de ses amis le voyant partir , l'arrêtèrent , le firent descendre de la barque & lui sauvèrent la vie.

La trahison des Indiens à l'égard des Espagnols doit faire juger qu'ils n'étoient pas disposés à leur fournir des barques pour descendre , aussi ne reçut-on d'eux aucune espèce de secours. Pizare , ses frères , & quelques autres Officiers furent les seuls qui passèrent la

nuit à terre ; mais ils resterent toujours à cheval. Le lendemain on fit débarquer les troupes. Pizare avança plus de deux lieues dans les terres , sans rencontrer un seul Indien : il s'aperçut que tous les habitans s'étoient retirés sur une hauteur voisine. A son retour il rencontra un détachement de cavalerie qui partoit pour le chercher. Il résolut d'établir un camp , pour se donner le tems d'examiner le pays & ses habitans.

Il fit prier le Cacique d'écouter ses propositions : mais trois semaines se passèrent avant qu'il pût en obtenir une réponse. Il avoit distribué les Indiens par pelotons & faisoit faire d'effrayantes menaces à tous les Espagnols qui sortoient du camp. Un jour on découvrit un gros corps d'Indiens qui étoit posté de l'autre côté d'une riviere , & les prisonniers jugerent à diverses marques qu'il étoit commandé par le Cacique. Pizare , irrité de son obstination , prit enfin le parti de l'attaquer. Il fit préparer secrètement quelques barques plates , passa la riviere à la fin du jour , avec deux de ses freres & cinquante cavaliers , marcha toute la nuit. Se trouvant le

Pizare défait les Péruviens.

lendemain , dès la pointe du jour , fort près du camp des Indiens , il s'élança sur eux avec une impétuosité qui leur causa tant de frayeur , qu'ils ne songèrent qu'à fuir. Il en tua un grand nombre & leur fit une cruelle guerre pendant quinze jours , pour venger la mort des trois Espagnols qu'ils avoient sacrifiés. Le Cacique effrayé fit demander la paix , & accompagna sa demande de quelques présens d'or & d'argent. Cette victoire excitant le courage de Pizare , il avança dans le pays avec la plus grande partie de ses troupes , & laissa le reste proche de Tumbez , sous le commandement d'Antoine de Navarre & d'Alonse Requelmé. Le bruit de sa victoire engagea tous les habitans de cette Province à lui demander la paix. Son dessein étoit de pénétrer jufqu'au Port de Payta : mais il reçut des envoyés de Cusco , de la part d'un Prince nommé Guascar ou Huascar qui lui faisoit demander du secours contre Atahualipa , son frere. Cette circonstance lui fit changer tout-à-coup de résolution. Comme c'est à la méfintelligence de ces deux Princes que les Espagnols doivent la Conquête du Pérou , il paroît nécessaire d'en expliquer l'origine en peu de mots.

Huayna-Capac, Souverain de Cusco, Ce qui facilite la Conquête du Pérou. avoit soumis plusieurs Provinces à son Empire, & sa domination comprenoit une étendue de cinq cens lieues, à compter depuis sa capitale. Le pays de Quito avoit ses Souverains particuliers; celui de Cusco résolut de le conquérir & réussit. Le pays nouvellement conquis lui plut tant, qu'ayant laissé à Cusco Huascar son fils ainé, Mango & plusieurs autres de ses enfans, il se maria dans le pays de Quito avec la fille du Souverain qu'il avoit détrôné, en eut un fils nommé *Atahualipa*, auquel il donna toute sa tendresse. Ayant fait un voyage à Cusco, il abandonna le soin de ce fils cheri à des tuteurs, & retourna quelques années après dans sa nouvelle capitale, où il resta jusqu'à sa mort. En mourant il désigna pour son successeur Huascar, son fils ainé: mais il en sépara le Royaume de Quito, qui étoit sa Conquête particulière, & qui ne devoit pas être comptée entre les Provinces de l'Empire. Il en disposa en faveur d'*Atahualipa*, dont les ancêtres maternels avoient été en possession.

Après sa mort, *Atahualipa* s'empara
R v

de ses trésors , se mit à la tête de son armée , & envoya des Ambassadeurs à Cusco pour informer son frère aîné de la mort de leur pere , & le prier de confirmer le Testament qu'il avoit laissé. Huascar répondit que si son frère vouloit lui marquer sa soumission & venir à Cusco , il lui feroit un parti convenable à sa naissance ; mais qu'il ne pouvoit lui céder la Province de Quito qui étoit frontiere de son Empire. Il ajouta que si son frère s'obstinoit dans ses prétentions , il marcheroit contre lui avec toutes ses forces.

Atahualipa comprenoit dans l'héritage de son pere deux Capitaines d'une expérience & d'une valeur reconnues , *Quisquiz* & *Eplicachicua* qui s'étoient attachés à son service. Ils lui conseillerent de prévenir son frère aîné : il suivit ce conseil. La guerre fut vive entre les deux frères. Après une bataille qui dura trois jours entiers , Atahualipa fut pris & renfermé dans un Château : mais il profita de la négligence de ses gardes , perça la muraille de sa prison & s'enfuit. En restant dans ses Etats il annonça au peuple que le feu Roi , son pere , favorisant la justice de sa cause ,

l'avoit changé en serpent , pour lui donner le moyen de s'évader par un petit trou. Le peuple est toujours disposé à croire le merveilleux. Ses sujets , ranimés par l'espérance d'une protection furnaturelle , se rallierent autour de lui. Il marcha contre son frere , gagna sur lui une victoire si complète , que long-tems après on voyoit dans le champ de bataille les os des vaincus entassés les uns sur les autres. Le vainqueur rava-gea plusieurs Provinces , arriva jusqu'à Tumbez qui se soumit sans résistance : il voulut pénétrer dans l'Isle de Puna : mais il fut repoussé & forcé d'abandonner son entreprise. Il prit sa route vers Cus-co , s'arrêta à Caxamalca , où il apprit que son frere Huascar marchoit à sa rencontre avec une armée formidable. Il envoya un détachement à la découverte. Huascar avoit eu l'imprudence de s'écartez de son armée : il fut enveloppé par le détachement , chargé de chaînes & conduit à son frere. Ses partisans , informés qu'il étoit arrivé dans le pays des hommes extraordinaires qui passoient pour être enfans du So- leil , allerent implorer leur protection en faveur de l'infortuné Huascar. Les

Espagnols étoient au Port de Payta ; lorsque ces Députés arriverent. Pizare sentit combien la conjoncture étoit favorable à ses desseins : il rappella les troupes qu'il avoit laissées à Tumbez , fit construire un Fort sur la rivière de Payta & lui donna le nom de *Saint Michel*. Son dessein étoit de procurer une retraite assurée aux vaisseaux qui viendroient de Panama. Il distribua ensuite à ses soldats l'or & l'argent qu'on avoit amassé dans les différentes expéditions , & ne laissa dans la nouvelle ville que ceux qu'il destinoit à l'habiter.

Pizare , se hâta de faire ses préparatifs , & se mit en marche pour joindre Atahualipa qui étoit alors dans la Province de Caxamalca. Les Espagnols furent obligés de traverser un désert de vingt lieues , où ils eurent beaucoup à souffrir par la chaleur & la faim : mais , si-tôt qu'ils en furent sortis , ils trouvèrent des vallons peuplés où on leur fournit des rafraîchissemens en abondance. Ils rencontrerent bien-tôt un envoyé d'Atahualipa qui présenta au Général des brodequins très-riches & des bracelets d'or , en l'avertissant de s'en parez

lorsqu'il paroîtroit devant l'Inca , auquel cette marque le feroit connoître. Les autres présents consistoient en diverses sortes de fruits , de grains , d'étoffes précieuses , des oiseaux & différents quadrupedes du pays ; en vases , en coupes , en plats & bassins d'or & d'argent ; en pierreries , comme turquoises & émeraudes. Enfin la quantité de richesses qu'on présenta aux Espagnols leur fit juger que le Prince qui les envoyoit possédoit d'immenses trésors. Ils ne doutèrent pas qu'il ne fût allarmé des traitemens qu'on avoit faits aux habitans de Tumbez : mais ils ignoroient , dit Garcilasso , que ces peuples les regardoient comme fils du Soleil & comme exécuteurs de ses vengeances , & que leur but étoit moins d'acheter l'amitié d'un si petit nombre d'hommes , que d'appaiser la colere du Soleil qu'ils croyoient irrité contre eux.

Pizare n'avoit pour interprète qu'un jeune Indien de Puna , qui savoit peu la langue de Cusco qui étoit celle de Cour , ni celle des Espagnols : il ne put rendre le discours du Député. Les Espagnols ignorant ce qu'il leur avoit dit , délibérerent sur le parti qu'ils

gnols un salut qui étoit une espèce d'adoration, & les accompagna jusqu'au Palais avec les marques de la plus profonde vénération.

Ils furent éblouis des richesses qui se présentoient de toutes parts. L'Inca étoit assis sur un siège d'or. Il se leva pour les embrasser & leur dit : *Capac Viracocha ; soyez les bienvenus dans mes Etats.* On leur présenta des siéges d'or, & l'Inca , se tournant vers quelques Seigneurs qui étoient à côté de lui , leur dit : « Vous voyez la figure & l'habit de notre Dieu *Viracocha* * , tels que notre prédécesseur *Yahuarhuacac* a voulu qu'il fussent représentés dans une statue de pierre ». Deux Princesses , d'une extrême beauté , présentèrent des liqueurs : ces rafraîchissements furent suivis d'un festin. Fernand Pizare fit ensuite son compliment à l'Empereur , voulut lui parler de Religion : mais il avoit trop peu de tems pour développer les vérités qu'il annonçoit , & l'Inca ne put les comprendre : il se contenta de répondre avec honnêteté , mais conformément à ses préjugés. Il

* Voyez pages 228 & 230 de ce Volume.

promit aux deux Espagnols d'aller le lendemain voir leur Chef. Ils se retirerent tout remplis de l'idée des richesses qu'ils avoient vues.

Le Général, instruit que l'Empereur devoit lui rendre visite le lendemain, partagea soixante chevaux, dont toute sa Cavalerie étoit composée, en trois Compagnies de vingt chacune. Il en donna le commandement à ses trois frères qui se rangerent derrière un vieux mur, pour n'être pas d'abord apperçus des Indiens & leur causer plus de surprise en se montrant tout-à-coup. Il se mit lui-même à la tête de son Infanterie qui étoit composée de cent hommes, en fit un bataillon. Dans cet ordre il attendit le Prince, sans aucune espèce de crainte, quel que fût son projet. La marche de l'Inca fut si lente qu'il employa quatre heures à faire une lieue. Il étoit accompagné des principaux Seigneurs de sa Cour : ses gens de guerre formoient quatre corps de huit mille hommes : le premier composoit l'avant-garde : deux marchoient à ses côtés : le quatrième faisoit l'arriere-garde. Il eut ordre de s'arrêter à quelque distance.

Atahualipa vit , en arrivant , les Espagnols rangés en ordre de bataille : il dit à ses Officiers : « Ces gens sont les Messagers des Dieux : gardons-nous de les offenser ; il faut , au contraire , que nos civilités les appaissent ». Vincent de Valverde , Jacobin & Aumônier des Espagnols , marcha vers l'Inca , une Croix de bois dans une main & son Bréviaire dans l'autre. Ses cheveux coupés en couronne étonnerent l'Inca , qui demanda à quelques Indiens qui étoient familiers avec les Espagnols quelle étoit la condition de cet étranger. Ils lui répondirent que c'étoit un Messager de Pachacamac. Le Jacobin fit un assez long discours , qu'il divisa en deux parties. Son exorde roula sur la nécessité de la Religion Catholique : il passa ensuite à la Trinité , aux châtiments & aux récompenses d'une autre vie , à la Création du monde , à la chute d'Adam , dans laquelle il comptoit toute la race , à l'exception de Jesus-Christ. Il parla de la naissance de l'Homme-Dieu , de sa mort pour la Rédemption des hommes , de sa Réurrection , des Apôtres , enfin de la primauté de Saint Pierre. Dans la seconde partie , il dit que le Pape , suc-

esseur de Saint Pierre , informé de l'I^edolâtrie des Indiens , & voulant les attirer à la connoissance du vrai Dieu , avoit chargé l'Empereur Charles , Monarque de toute la terre , d'envoyer son Lieutenant pour les soumettre & les faire entrer volontairement ou de force dans la seule bonne voie qui étoit celle qu'on venoit leur indiquer. Il cita l'exemple du Mexique & d'autres pays. Enfin il déclara à l'Inca que s'il s'endurcissait contre l'Evangile , il périssoit comme Pharaon.

Il étoit difficile que l'Inca comprît quelque chose au discours que lui tint le Jacobin. Les Mystères de la Religion Chrétienne lui furent présentés avec tant de rapidité , qu'il ne put rien y comprendre. La maniere même dont ce discours lui fut rendu par l'interprète , qui étoit un Péruvien & connoissoit peu la langue Espagnole , augmenta la confusion dans l'esprit d'Atahualipa. Il ne fit attention qu'à la menace qu'on lui faisoit de soumettre son pays & de le faire entrer de force dans la voie qu'on venoit lui enseigner. Cet endroit du discours du Jacobin fut , peut-être , le seul qu'on put lui interpré-

ter. Ce Prince poussa un soupir, sans doute, parce qu'il se rappella dans le moment la prédiction d'un de ses prédeceſſeurs : mais, reprenant ses esprits, il répondit que ce pays avoit été conquis par ses peres, & qu'il feroit tous ses efforts pour le conſerver; qu'à l'égard de Jesus-Christ qu'on lui annonçoit comme le Créeateur du ciel & de la terre, il ignoroit ce qu'on vouloit lui dire; qu'il avoit appris de ses peres que cet ouvrage étoit celui du Soleil, & qu'il le croyoit. Il finit par demander au Jacobin où il avoit pris tout ce qu'il venoit de lui dire. Celui-ci répondit que cela étoit dans le livre qu'il tenoit & qui étoit la parole de Dieu. L'Inca le demanda, l'ouvrit, tourna les feuillets, dit que ce livre ne lui faisoit rien entendre, & le jeta par terre. Valverde, indigné de cette profanation, se tourna vers les Espagnols & cria aux

Pizare atta-
que les In-
diens.

armes. Pizare, jugeant de son côté qu'il lui feroit difficile de résister aux Indiens s'ils l'attaquoient les premiers, envoya dire à son frere Fernand de s'é-lancer dessus avec la Cavalerie. De son côté il fit faire une décharge de toute son artillerie, les attaqua avec son in-

fanterie , pénétra jusqu'à la litiere où étoit l'Inca , fit main-basse sur ceux qui la portoient ; mais si-tôt qu'il en tomboit un , d'autres se présentoient pour lui succéder. Pizare comprit qu'il étoit perdu si le combat tiroit en longueur , parce que la perte d'un seul Espagnol lui seroit plus funeste que celle de mille Indiens ne le deviendroit à l'Inca. Dans cette idée , il redoubla ses efforts , prit Athaualipa par la robe , le renversa de sa litiere , & le fit prisonnier , au milieu des Indiens , qui mirent tout en usage pour le sauver. D'après ce récit que nous tirons de Garcilasso , le Lecteur sera , sans doute , indigné de voir les Espagnols attaquer les Péruviens sans sujet , en massacrer un nombre incroyable , & faire leur Monarque prisonnier : mais les Ecrivains Espagnols , qui ont rapporté ce fait , assurent que Pizare ne commença les hostilités que parce qu'il étoit certain que l'intention des Péruviens étoit de laisser les Espagnols s'abandonner à la confiance & de profiter de leur sécurité pour les massacrer tous.

La relation de Jérôme Benzoni , Milanois , qui alla au Pérou peu d'années après cet événement , peut guider dans

Il fait l'Inca prisonnier,

Les relations sont partagées sur cet événement.

le jugement qu'on doit porter sur la conduite des Espagnols & des Péruviens. Aucun intérêt particulier ne l'engageoit à défendre une nation aux dépens de l'autre. Pour ne pas ennuyer nos Lecteurs nous donnerons le précis de sa narration.

Jérôme Benzon , Hist. du Nouveau Monde , liv. 3 , pag. 119 & suiv. Atahualipa , instruit de l'arrivée des Etrangers , donna ordre qu'on l'informerât de toutes leurs démarches. On les

examina , & on lui fit dire qu'ils étoient en petit nombre , & si las , qu'ils étoient obligés de se faire porter par de grands animaux. Il leur envoya dire de ne pas passer outre , sinon qu'il les feroit tous exterminer. Pizare répondit qu'étant si près de la Cour , il ne pouvoit se dispenser de rendre hommage à l'Empereur , & donna ordre en même-tems à ses gens de hâter leur marche. Il fit prendre les devants à quelques Cavaliers , afin d'être instruit de la contenance des Péruviens & de pénétrer dans les intentions de l'Inca. Les Péruviens furent effrayés à la vue des chevaux qu'ils prenoient pour des monstres. L'Inca seul tint une contenance assurée. Fernand Pizare s'avança vers lui , & lui dit , par le moyen des Interprètes qu'il

Étoit frere du Général, lequel étoit venu de la part d'un grand Monarque pour lui dire des choses importantes, puis qu'ils s'en retourneroient tous dans leur pays. L'Inca répondit qu'il se rendroit à la ville de Caxiamalca où il donneroit audience au Général, à condition qu'il partiroit avec sa suite aussi-tôt qu'elle seroit finie.

Fernand Pizare alla porter cette réponse à son frere, & lui fit une énumération des richesses qu'il avoit vues à la Cour du Monarque Péruvien : il lui dit en même-tems qu'il étoit résolu de faire sortir les Espagnols de ses Etats, de gré ou de force. Le Général fit avancer ses gens vers le lieu indiqué, & passa la nuit à ranger ses soldats en ordre de bataille, & à préparer les armes. Lorsque tout fut en ordre, il ordonna à ses gens de ne tirer que quand il leur auroit donné le signal.

Dès que le jour parut, on apperçut l'Inca qui avançoit à la tête de plus de vingt mille hommes. Il étoit dans une li-tierie d'or massif, portée sur les épaules de plusieurs Indiens. Ses habits consistoient en une camisole de coton, sans manches ; les parties naturelles étoient cou-

vertes d'une bande de coton. Un floque rouge de laine fine , pendoit sur sa joue gauche & lui ombrageoit les sourcils. Il avoit aux piés des souliers assez bien faits. Sa camisole étoit couverte de plumes de toutes sortes de couleurs & de pierreries de toutes espéces. Il entra dans la ville & se rendit au Palais où il devoit donner audience aux Espagnols.

On les fit avertir que le Monarque étoit disposé à les écouter. Ils entrerent dans la ville , & un Jacobin , nommé *Frere Vincent de Vauverde* , fendit la presse , s'approcha de l'Inca , tenant une Croix & un Bréviaire , lui fit un long discours pour lui prouver la vérité de l'Evangile , la puissance du Pape & celle du Roi d'Espagne , & finit par dire que si l'Inca ne vouloit pas se faire son ami & se rendre son tributaire , on lui feroit faire de force.

Atahualipa répondit qu'il consentiroit à être l'ami d'un Monarque aussi puissant que celui dont on lui parloit , mais qu'étant libre & indépendant , il ne consentiroit jamais à payer tribut à quelqu'un qu'il ne connoissoit point. Il ajouta qu'il ne quitteroit jamais sa religion

gion pour en prendre une autre ; que si les Chrétiens croyoient que Jesus-Christ avoit fait le ciel & la terre , lui croyoit que c'étoit le Soleil qui ne mouroit jamais. Il demanda ensuite au Jacobin comment il savoit que le Dieu des Chrétiens avoit fait le ciel & la terre de rien : le Religieux lui répondit que son livre le prouvoit & lui présenta aussitôt son Bréviaire. Atahualipa le prit, le regarda avec attention , tourna les feuillets , se mit à rire , dit : Je ne trouve là rien de ce que vous m'annoncez , & jeta le Bréviaire à terre. Le Religieux ramassa son Bréviaire , retourna vers les Espagnols , en criant de toutes ses forces : *Vengeance Chrétiens.* On vient de jeter l'Évangile par terre. Tuez ces Mécréans qui foulent aux pieds la loi de Dieu.

A l'instant François Pizare fit déployer les enseignes & donna le signal du combat. Aussitôt on fit une décharge de toute l'artillerie , afin de commencer le combat par étonner les Indiens : la cavalerie parut ensuite ; les trompettes & les tambours firent un bruit si terrible qu'ils acheverent de jeter la consternation parmi eux. Les Espagnols mirent

les armes à la main , s'élancèrent sur les Péruviens , & en firent un carnage horrible. Ceux qui leur échappoient ne songeoient qu'à fuir : ils se culbutoient les uns les autres & facilitoient encore plus aux Espagnols le moyen de les massacrer.

Lorsque la cavalerie eut commencé le massacre , François Pizare avança à la tête de l'infanterie & dirigea ses coups du côté où étoit l'Inca. Ce Prince avoit beaucoup d'Indiens autour de lui , mais ils étoient tous si consternés , qu'aucun n'osoit se défendre. Les Espagnols renverserent tout ce qu'ils rencontrerent sur leur passage & arriverent jusqu'à Atahualipa. Chacun s'empressa de le saisir , & de frapper sur ceux qui portoient sa litiere. François Pizare s'approcha , saisit Atahualipa par sa camisole & le renversa. Le Monarque Péruvien ne fit aucune résistance & se rendit prisonnier. Pizare fut légèrement blessé à la main par un Espagnol qui frappoit sur les Indiens sans discernement.

On envoya la cavalerie après les fuyards : dans cette poursuite il périra encore un grand nombre d'Indiens. Le

Jacobin ne cessoit d'exciter les Espagnols , & de leur dire de n'épargner personne & de prendre garde de rompre leurs sabres. Les vainqueurs passerent la nuit à se réjouir.

Plusieurs Ecrivains se sont occupés à faire des dissertations pour juger lesquels des Péruviens ou des Espagnols avoient le plus de tort : mais il est certain que les Espagnols avoient le projet d'attaquer les Péruviens pour s'emparer de leurs richesses , & que si cette occasion leur avoit manqué , ils en auroient trouvé ou fait naître une autre.

Le lendemain les Espagnols se rendirent au camp que les Péruviens avoient occupé. Ils y trouverent une quantité surprenante de vases d'or & d'argent , des tentes fort riches , des étoffes , des habits & des meubles d'un prix inestimable. La vaisselle d'or valoit seule , si l'on en croit Zarate , plus de soixante mille pistoles. Plus de cinq mille femmes allèrent les trouver & se remirent volontairement entre leurs mains.

Atahualipa , que les Espagnols conduisoient avec eux , pria le Général de le traîter avec ménagement , & lui proposa pour sa rançon de remplir d'or une

S ij

Richesses
qu'Atahualipa offre pour
sa rançon.

salle où ils étoient alors , jusqu'à la hauteur où son bras ~~avoit~~ pouvoit atteindre , & fit faire autour de cette salle une marque de la même hauteur . Il promit en outre une si grande quantité d'argent , que les vainqueurs ne pourroient tout emporter . Pizare accepta l'offre , & bien-tôt on vit la campagne couverte d'Indiens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportoient de toutes parts . Comme il falloit ramasser cet or de toutes les parties de l'Empire , les Espagnols trouvoient qu'on ne remplissoit pas les promesses de l'Inca avec assez de promptitude , & commençoient à soupçonner de l'artifice dans cette lenteur . Atahualipa s'apperçut de leur mécontentement , & dit à Pizare que la ville de Cusco étant éloignée de deux cens lieues , & cette distance étant remplie de chemins très-difficiles , il n'étoit pas étonnant que ceux qu'il avoit chargés de ses ordres tardassent à revenir . Il ajouta que si le Général vouloit y envoyer lui-même deux de ses gens , ils verroient de leurs yeux qu'il étoit en état de remplir sa promesse . Voyant que Pizare étoit rebuté par le danger que les Espagnols pourroient courir dans une si

longue route ; il lui dit en riant : Vous me tenez dans les fers avec ma femme , mes enfans & mes freres ; ne sommes-nous pas des otages suffisans. Soto & Pierre de Varco s'offrirent pour faire ce voyage. Atahualipa leur conseilla de le faire dans une de ses litieres , afin qu'ils fussent plus respectés.

Ils partirent & rencontrerent à quelques journées de Caxamalca un corps de troupes Péruviennes qui amenoient prisonnier Huascar , frere d'Atahualipa. Ce malheureux Prince , ayant appris qui étoient ceux qu'il voyoit dans des litieres , demanda à leur parler. Les deux Espagnols lui assurerent que l'intention de l'Empereur leur maître & celle du Général Pizare étoit de faire observer la justice à l'égard des Péruviens. Alors il leur exposa ses droits à la Couronne , l'injustice de son frere , & les pria de retourner vers le Général pour l'engager à prendre ses intérêts , & ajouta que si Pizare se déclaroit en sa faveur , il s'engageoit , non-seulement à remplir d'or la salle de Caxamalca , jusqu'à la ligne qu'on avoit marquée , mais encore jusqu'à la voûte , ce qui étoit le triple de plus. Atahualipa , ajouta

Celles que
son frere
Huascar of-
fit sont au-
dessus.

¶ 14 HISTOIRE

ta-t-il , sera obligé , pour remplir son engagement , de dépouiller le Temple de Cusco , & moi j'ai dans ma puissance toutes les piergeries & tous les trésors de mon pere. Les ayant en effet reçus de son pere , par héritage , il les avoit cachés sous terre , dans un lieu qui n'étoit connu de personne , parce qu'il avoit fait tuer les Indiens qui avoient travaillé à cette opération.

Les deux Espagnols ne voulurent pas manquer aux ordres qu'on leur avoit donnés & refusèrent de retourner sur leurs pas. D'un autre côté les partisans de l'Usurpateur , croyant sa délivrance prochaine , & , regardant les offres de son frere comme un obstacle à son rétablissement , l'informerent de ce qui s'étoit passé entre Huascar & les deux Espagnols. Il sentit de quelle importance il étoit pour lui que Pizare n'en fût pas informé : mais avant de suivre le barbare conseil que lui dictoit la politique , il crut devoir pressentir quels seroient les idées des Espagnols sur la mort de son frere. Il feignit une extrême affliction , & lorsqu'on le pressa d'expliquer la cause de son chagrin , il eut l'art de verser des larmes & d'entreco-

Atahualpa
les apprend
& le fait met-
tre à mort.

par son discours de sanglots, & dit que ses gens, le voyant dans les chaînes, & craignant que Huascar ne profitât de l'occasion pour rééouvrir sa liberté, l'avoient assassiné, & qu'il regardoit cette mort comme le comble de ses malheurs. Pizá, trompé par ces apparences de vérité, fit des efforts pour le consoler, & alla jusqu'à lui promettre de faire punir les coupables. Atahualipa, voyant que sa ruse avoit le succès qu'il attendoit, donna ordre de tuer promptement son frère, & cet ordre fut exécuté si promptuelement qu'il n'y eut point d'intervalle entre la douleur simulée & le fratricide. Zarate assure que Huascar, voyant les meurtriers prêts à l'immoler, dit avec fermeté. « Je n'ai pas régné long-tems: » mais le barbare qui m'arrache la vie, « malgré les cris de la nature qui l'avertissent d'épargner le sang de son frère & son Empereur, n'aura pas un plus long règne ». Cette prédiction qui ne tarda pas à s'accomplir, rapella aux Péruviens celle de Huayna Capac, & les confirma dans l'opinion que les Incas étoient véritablement fils du Soleil.

Pendant que Soto & Varco continuaient leur route vers Cusco, le Gou-

Découverte
& Conquête
du Pérou par
Augustin Za-
rate, tom. I,
pag. 125.

verneur envoya son frere Fernand Pizare avec une partie de la cavalerie , pour découvrir les Provinces intérieures. Ce détachement rencontra dans sa route un frere d'Atahualipa , nommé Illescas. Il conduisloit trois millions en or avec une très-grande quantité d'argent pour la rançon de son frere. Après une marche très-pénible , Fernand arriva dans la ville de Pachacama , où il trouva un Temple rempli de richesses , en enleva une partie : les Indiens prirent le reste pour la rançon de leur Empereur. Fernand Pizare , ayant appris que Culicuchima , un des Généraux de l'Empereur , étoit dans ce pays avec une armée assez nombreuse , le fit prier de venir le voir : mais le Général , soit par orgueil , ou par crainte , refusa de se rendre à son invitation. Fernand alla le trouver au milieu de ses troupes , l'engagea à les congédier & à le suivre. Ils parcoururent beaucoup de pays & retournèrent à Caxamalca. Lorsque le Général approcha du Palais où l'Empereur étoit détenu prisonnier , il ôta ses souliers , & , en paroissant devant lui , se jeta à ses piés , lui dit , en versant un torrent de larmes , que s'il avoit été au-

près de sa personne, il ne seroit pas chargé de chaînes. Atahualipa lui répondit, qu'il reconnoissoit dans sa disgrâce un juste châtiment de la négligence qu'il avoit eue pour le culte du Soleil, & que son malheur venoit principalement de la lâcheté de ses gens qui l'avoient abandonné.

La renommée porta rapidement à *Idem. Ibid.*
Panama la nouvelle des progrès que ^{Pag. 126.}
François Pizare faisoit au Pérou, & des richesses immenses qu'il y trouvoit. Almagro, un de ses associés, cédant à la jalousie, conçut le projet de se mettre en possession du pays qui étoit au-delà du Gouvernement de Pizare. Il équipa quelques vaisseaux, se rendit à Puerto Viejo, où le bruit de la défaite de l'Inca s'étoit répandu, avec l'engagement qu'il avoit pris pour sa rançon. A cette nouvelle, il changea de dessein, résolut d'aller à Caxamalca, espérant partager avec Pizare les richesses de l'Inca. En y arrivant il trouva qu'on avoit déjà ramassé une grande partie de la rançon d'Atahualipa. Son étonnement fut extrême à la vue de ces prodigieux montceaux d'or & d'argent : mais les Soldats de Pizare lui déclarerent que de nou-

veaux venus ne devoient pas partager les dépouilles des vaincus avec les vainqueurs. Il s'éleva à ce sujet une contestation qui eut de fâcheuses suites. Pizare, quoique le plus fort par le nombre de ses soldats & par l'affection qu'ils avoient pour lui, feignit de ne pas remarquer le mécontentement d'Almagro, & prit occasion de son arrivée pour envoyer Fernand, son frere, en Espagne. Il le chargea de rendre compte à la Cour des progrès de la Conquête, & de présenter à l'Empereur ce qui lui appartennoit des richesses qu'on avoit amassées. Atahualipa ne vit partir Fernand Pizare qu'avec un extrême chagrin. C'étoit le seul Espagnol auquel il avoit accordé sa confiance. On assure qu'il lui dit : « Vous me quittez Capitaine ! » je suis perdu : je suis persuadé que, pendant votre absence, ce gros ventre & ce borgne me feront astisser ». Le borgne étoit Almagro qui avoit perdu un œil dans une action contre les Indiens, & le gros ventre, Alfonse de Requelme, Trésorier de l'Empereur.

Fernand Pizare emporta avec lui cent mille pesos d'or & autant en argent. Chaque Cavalier eut pour sa part douze

mille pesos en or & à peu près la même quantité en argent, c'est-à-dire, deux cens quarante mares de chaque espèce. L'Infanterie fut payée à proportion. Soixante Soldats demanderent la permission de retourner en Espagne, pour y jouir paisiblement de leurs richesses. Pizare, ne doutant pas que leur fortune n'excitât les désirs de la plupart de ceux qui les verroient, & ne lui procurât, par cette raison, un grand nombre d'hommes, les laissa partir.

Les deux Espagnols que François Gomera, liv.
Pizare avoit envoyés à la capitale du v. chap. 1.
Pérou revinrent & annoncerent au Général qu'il y avoit dans les Temples & dans les Palais une si prodigieuse quantité d'or & d'argent, qu'ils avoient peine à croire eux-mêmes ce qu'ils avoient vu. Pizare, impatient de posséder toutes ces richesses, fit promptement fondre l'or & l'argent qui lui restoit. On assure qu'il se trouva deux cens cinquante-deux mille livres pesant d'argent, & treize millions deux cens soixante-cinq mille livres d'or, richesses qu'on n'a jamais vues assemblées depuis. Le Général, sentant combien il feroit dangereux pour lui de laisser sub-

S 4j

fister un motif de jalouse entre ses soldats & ceux d'Almagro , donna aux derniers une somme presqu'aussi considérable que celle qu'il avoit distribuée aux siens.

Motifs qui engagent les Espagnols à faire périr l'Inca.

Les Espagnols , instruits que Huascar avoit fait cacher les trésors de ses peres & qu'il étoit mort sans indiquer le lieu où ils étoient , eurent peur qu'Atahualipa n'en fit faire autant de ceux qui étoient dans les Temples & les Palais : ils savoient qu'un simple ordre de sa part suffisoit pour les faire enlever. D'ailleurs Almagro & ses soldats disoient que tout l'or & l'argent qu'on apporteroit seroit regardé comme faisant partie de sa rançon , & qu'on pourroit refuser de le partager avec eux. Ils déciderent qu'ils feroient périr ce Prince , pour s'affranchir des embarras qu'il pourroit leur causer. Pizare , de son côté s'intéressoit peu pour cet infortuné Prince. Benzoni prétend que , dès le premier moment de sa victoire , il avoit songé lui-même à s'en défaire. Garcilasso fait connoître la cause de sa haine. Atahualipa , dit-il , qui avoit un esprit naturel , admirroit les Arts qu'il voyoit exercer aux Espagnols : celui d'écrire , entre

autres, lui parut surprenant : il le prit d'abord pour un don de la nature. Pour s'en assurer, il pria un Espagnol de lui écrire sur l'ongle du pouce le nom de son Dieu. Le soldat le satisfit. Atahualipa montra son ongle à plusieurs soldats qui lui dirent tous ce qui étoit dessus. Le Gouverneur parut quelque tems après & Atahualipa le pria de lui dire ce qui étoit sur son ongle. Pizare, qui, comme on l'a vu, avoit été élevé à garder des Porcs, ne savoit pas lire : il fut fort embarrassé pour lui répondre. L'Inca comprit alors que c'étoit un talent acquis & le fruit de l'éducation, &, poussant plus loin ses raisonnemens, il conclut qu'un homme à qui l'éducation avoit manqué devoit être de basse extraction & d'une naissance inférieure à celle des soldats qui étoient mieux instruits. Il conçut depuis ce tems pour Pizare un mépris qu'il n'eut pas l'adresse de dissimuler.

Ces motifs n'étoient cependant pas assez forts pour qu'on se déterminât à faire mourir l'Empereur du Pérou : la crainte de déplaire à Charles-Quint, en faisant périr un Monarque sans aucun sujet plausible, retenoit les es-

priits des Officiers Espagnols dans l'irréolution : mais les méchans trouvent toujours les moyens d'autoriser leurs crimes. Un Indien , originaire de l'Isle de Puna , né parmi le bas peuple , avoit gagné la confiance de Pizare auquel il servoit d'Interprète : il s'étoit fait baptiser & avoit reçu le nom de Philippe qu'on avoit changé en celui de Philipillo.

Zarate , ubi suprad. Cet Interprète étoit devenu amoureux d'une des femmes de l'Inca & s'en étoit fait aimer : pour s'assurer un commerce paisible avec elle , il résolut de perdre l'Empereur , alla dire à Pizare qu'Atahualipa prenoit des mesures secrètes pour faire massacer tous les Espagnols , & qu'il avoit fait cacher dans plusieurs endroits un grand nombre de gens bien armés , qui n'attendoient que l'occasion pour exécuter les ordres qu'ils

Atahualipa est accusé de vouloir faire périr les Espagnols. avoient reçus. Comme l'examen des preuves ne pouvoit se faire que par le moyen de cet Interprète , il étoit maître de tout exprimer suivant ses vues. L'accusation de Philipillo fut écoutée , & l'on saisit avidement cette occasion pour faire périr l'infortuné Atahualipa. Cependant , pour donner une couleur de justice à son exécution , on observa

quelques formalités dans le procès. Pi-
zare nomma des Commissaires pour en-
tendre l'accusé , & lui donna un Avocat
pour le défendre. Cette procédure étoit
une barbare comédie : toutes ses répon-
ses devoient passer par la bouche de son
Accusateur. Il se trouva cependant par-
mi les Espagnols onze Officiers , tous
d'une naissance distinguée , qui blâme-
rent hautement la conduite des Chefs
& la nommerent cruauté barbare. Ils
dirent publiquement qu'on ne devoit
point attenter à la vie d'un Souverain ,
sur lequel on n'avoit pas d'autre droit
que celui de la victoire , que s'il parois-
soit coupable , il falloit l'envoyer à
l'Empereur qui avoit seul droit de le
juger ; que l'honneur de la Nation Es-
pagnole y étoit engagé ; que d'ailleurs
il étoit odieux de faire périr un prison-
nier , après avoir touché une grande
partie de sa rançon pour laquelle on
lui avoit promis de conserver sa vie &
de lui rendre la liberté ; qu'une action
si barbare & si injuste terniroit la gloire
des armes de l'Espagne , & ne manqueroit
pas d'attirer la malédiction du Ciel. Ils
finirent par appeler du procès & de la
sentence à la personne de l'Empereur ,

firent signifier leur opposition & leur appelle aux Commissaires , & nommerent *Jean d'Herreda* pour protecteur de l'Inca.

Ceux qui étoient d'avis qu'on fit périr Atahualipa , n'épargnerent rien pour effrayer les onze Officiers qui prenoient sa défense : on les menaça de les traduire à la Cour comme des traîtres qui s'opposoient à l'agrandissement de leur patrie , & , voulant mêler la persuasion aux menaces , on leur faisoit entendre que la mort d'un seul homme assuroit leur vie & leur conquête , & que si on le laissoit subsister , l'une & l'autre seroit en danger. La dispute alla si loin , qu'elle auroit produit une rupture ouverte , si les plus modérés ne se fussent mis à la traverse pour arrêter les plus ardents. Ils repréſenterent aux partisans de l'Inca que l'intérêt de l'Empereur & de la Nation se trouvant mêlé dans cette affaire , ils entreprenoient trop en s'y opposant , & qu'outre les suites fâcheuses que leur opposition pourroit avoir du côté de l'Espagne , ils hasarderoient leur vie à pure perte , puisqu'étant en très-petit nombre , ils ne sauveroient point l'Inca. Ce raisonnement les engagea à céder au torrent , & la sentence

de mort fut prononcée contre l'infortuné Atahualipa. Pizare poussa l'indécence jusqu'à se charger lui-même d'annoncer au Monarque l'horrible injustice qu'on yenoit de commettre à son égard. Il vouloit se repaître du barbare plaisir de voir la douleur que cette horrible nouvelle ne pouvoit manquer de causer à ce malheureux Prince. Il l'aborda avec cet air de fierté si ordinaire aux ames basses en présence des malheureux , & lui dit : « Votre trahison est découverte : vous aviez formé le projet de nous faire tous périr ; mais , pour arrêter vos complots , on vient de prononcer contre vous une sentence qui vous condamne à subir la juste punition due à votre crime ». Le malheureux Atahualipa demeura quelque tems dans le silence de la douleur & de la consternation. Il versa ensuite un torrent de larmes , se mit aux genoux de Pizare , lui dit : « Vous m'aviez promis , Seigneur , de me rendre la liberté lors que j'aurois payé ma rançon : elle est payée , & vous me faites mourir. Pour couvrir cette injustice , on m'accuse d'avoir tramé le complot de faire périr tous les Espagnols : mais on

Les Espagnols le font étrangler.

» n'en a d'autre preuve que la délation
» d'un scélérat sans naissance qui ne
» cherche ma perte que pour assouvir
» une passion brutale qu'il a conçue pour
» une de mes femmes, & qui, selon tou-
» tes les loix, doit être punie du der-
Benzoni, ubi suprad.
» nier supplice. Je proteste devant le
» ciel & la terre que je n'ai jamais songé
» à faire périr aucun Espagnol. Si vous
» ne voulez pas vous en rapporter à
» moi, vous pouvez m'envoyer en Es-
» pagne : l'Empereur me jugera selon
» les loix de l'équité. Si vous vous
» opiniâtrez à me faire mourir, mes su-
» jets éliront un autre Roi qui vengera
» ma mort & fera périr tous les Espa-
» gnols qui sont ici. Si on me laisse
» vivre, je tiendrai tous les Péru-
» viens dans le devoir & aucun ne fon-
» gera à la révolte ». Les larmes & les
» soupirs l'empêcherent d'en dire davan-
» tage. Pizare lui répondit qu'il n'étoit
» plus tems, que la sentence étoit pronon-
» cée, & qu'il falloit qu'on l'exécutât. Il
» ordonna aussi-tôt à quelques Mores qui
» étoient présens, & dont il se servoit
» pour ces sortes d'expéditions de l'em-
» mener & de l'exécuter. Quelques Espa-
» gnols, dit Gomara, lui conseillerent

de demander le baptême , si-non qu'on avoit donné ordre de le brûler vif. Il se fit baptiser , & si-tôt que la cérémonie fut achevée , les Mores lui mirent la corde au col , la serrèrent avec un bâton , & l'étranglèrent. Voilà quelle fut la fin du malheureux Atahualipa , Empereur du Pérou.

Ce Prince étoit d'une moyenne stature , généreux , aimoit le faste. On assure qu'une de ses affectations de grandeur étoit de ne pas cracher à terre : une de ses femmes présentoit la main pour recevoir sa salive. Celle qu'il aimoit le plus & qu'il regardoit comme sa femme légitime étoit sa propre sœur nommée *Pagha* : il en eut quelques enfans. De tout ce que les Espagnols lui montrent , il n'y eut que le verre qui lui plut : il dit à Pizare qu'il étoit étonné que des hommes qui possédoient une si belle chose dans leur pays , s'exposassent à tant de fatigues pour chercher des métaux qui n'étoient pas à mettre en comparaison pour la beauté.

Atahualipa étoit , suivant le témoignage des Historiens contemporains , digne du trône qu'il occupoit : mais on lui reproche d'y être monté par des

Caractère
d'Atahual-
pa.

voies iniques. La mort de Huascat & d'un grand nombre de Princes de la famille Royale méritoient la vengeance du Ciel : mais les Espagnols étoient-ils en droit de s'en rendre les Ministres ? Quoiqu'il y ait de l'obscurité dans le récit des Historiens, il paroît que si ce Prince avoit pris quelques précautions pour sa sûreté, il auroit pu exterminer les Espagnols. Une aveugle superstition le guida : il défendit à ses gens de les attaquer, écouta paisiblement leur Orateur, &c, soit frayeur ou religion, il ne rétracta pas ses ordres en voyant commencer les hostilités. La fermeté ne l'abandonna pas dans sa disgrâce ; il convint du prix de sa liberté ; en pressa le paiement & contint ses sujets dans la soumission, pendant qu'on dépouilloit ses Palais & ses Temples. Cette conduite n'annonçoit pas qu'il eût de pernicieux desseins contre les Espagnols. Enfin les Historiens le plus dévoués à l'Espagne traitent les Juges de l'Inca de tyrans cruels, & remarquent, comme de concert, que tous ceux qui avoient eu part à cette injuste sentence n'échapperent point à la punition du Ciel,

S'il étoit cependant permis d'excuser la cruauté, on diroit que les Espagnols étoient dans une conjoncture fort embarrasante. En rendant la liberté à l'Inca, ils rendoient un Chef aux Péruviens qui n'auroient pas manqué de se ranger autour de lui pour venger l'insulte faite à la Nation qu'on dépouilloit de toutes ses richesses, & à la religion dont on profanoit les Temples : en le tenant prisonnier, ils avoient à craindre que les Péruviens ne s'armassent & ne vinssent tous ensemble les attaquer pour ôter l'Inca d'entre leurs mains. La politique est cruelle, mais nécessaire,

La mort des deux frères laissa les Péruviens sans Chef, & il ne se trouva personne qui entreprît de venger celle d'Atahualipa. Le peuple rempli de l'idée du fantôme de Viracocha, & per-
Les Généraux Péruviens veulent se soustraire à la domination des Espagnols.
 suadé, par la conduite des deux derniers Incas, que les Espagnols étoient fils du Soleil, leur rendoit des hommages qui approchoient de l'adoration. Il se trouva cependant quelques Généraux qui formerent le projet de se soutenir dans l'indépendance. Un entre autres, nommé Ruminagui, se retira à Quito avec cinq mille hommes, se fit

fit des enfans d'Atahualipa & résolut de s'emparer du trône. L'Inca , peu de tems avant sa mort , lui avoit envoyé Illescas , son frere , pour lui recommander ses fils & le charger de

Cruauté de Ruminagui. leur éducation. Ruminagui le fit arrêter , & lorsqu'il apprit la mort d'Atahualipa , il fit étrangler les deux jeunes Princes.

Quelques Officers Pérviens crurent que leur honneur commandoit qu'ils rendissent les honneurs de la sépulture à leur Souverain : ils assemblèrent deux mille Soldats , tirerent son cadavre de l'endroit où les Espagnols l'avoient mis , le transporterent à Quito , pour le mettre dans le tombeau de ses ancêtres. Ruminagui , qui commandoit alors dans cette ville , affecta de le recevoir avec de grandes marques de respect : il lui fit faire des funérailles magnifiques & le déposa lui-même dans le tombeau de ses peres : mais il termina cette solemnité par un grand festin , & fit égorger tous les Officers & les Soldats lorsqu'il les vit dans l'ivresse. Il fit périr aussi le malheureux Illescas , & poussa à son égard la cruauté jusqu'au comble : il le fit écorcher vif , fit faire de sa peau un tambour , dans lequel sa tête fut renfermée.

Quisquiz , autre Général Péruvien , assembla des troupes & se fit un parti considérable. Pizare en fut informé , & se hâta de marcher contre lui. Il craignoit qu'un vieux guerrier qui avoit acquis de la réputation parmi les soldats ne fît beaucoup de mal & ne causât beaucoup de peine aux Espagnols. Il ne les attendit pas ; mais en se retournant , il leur tua quelques soldats de l'avant-garde. Soto qui la commandoit eût péri lui-même , si Dom Diégue d'Almagro ne fût venu à son secours avec un détachement de cavalerie. Tout le reste de la marche des Espagnols fut fort difficile : les Indiens profitoient des montagnes & des passages ; mais l'arrière-garde étant arrivée avec Pizare , on en tua un si grand nombre que le reste ne tarda pas à se dissiper. Quisquiz , sachant que deux jeunes frères d'Atahualipa vivoient encore , envoya chercher le plus jeune nommé Paulu & lui proposa de mettre sur sa tête la frange qui servoit de diadème. Il faisoit cette proposition au plus jeune des deux Princes , parce qu'il ne voulloit avoir qu'un fantôme d'Empereur. Paulu , élevé dans le respect pour son

Quisquiz : autre Général Péruvien , cause de l'embaras aux Espagnols.

frere ainé Mangu, qu'il reconnoissoit pour légitime successeur au trône après la mort de ses deux autres freres , refusa un honneur qui ne lui appartenloit pas , & dont il savoit qu'on ne lui laisseroit que le titre. Il quitta aussi-tôt l'armée de Quisquiz , se rendit à celle de Pizare , lui demanda la paix , lui apprit qu'il s'étoit rendu à Cusco un grand nombre d'Indiens , dont il croyoit pouvoir garantir la soumission , parce qu'ils attendoient ses ordres. Pizare tourna sa marche du côté de Cusco. Au bout de quelques jours , il arriva devant la ville ; mais il en vit sortir une si épaisse fumée qu'il crut que les Indiens y avoient mis le feu. Il y envoya un détachement de cavalerie , pour arrêter des effets qu'il attribuoit à leur désespoir. Ce détachement fut repoussé avec une vigueur étonnante & les hostilités durerent toute la nuit. Le jour suivant Paulu déclara aux habitans qu'il avoit fait son accommodement avec Pizare , & les Espagnols y furent admis sans aucune résistance. La quantité d'or & d'argent qu'ils y trouverent étoit encore plus considérable que celle qu'ils avoient reçue à Caxamalca. Ils étoient occupés à le partager ,

partager , lorsqu'ils apprirent que Quisquiz ravageoit la Province de Condé-fujos. C'étoit une ruse : on détacha Soto contre lui avec cinquante Cavaliers ; l'habile Indien , averti de cette marche , prit la route de Xuaxa , dans l'espoir de surprendre une partie du bagage des Espagnols & leur trésor , qu'on y avoit laissés sous l'escorte de quelque Infanterie : mais il trouva ce petit détachement si bien posté qu'il ne put l'entamer , & Pizare , instruit qu'il tournoit de ce côté-là , fit partir ses deux freres avec un détachement considérable. Lorsqu'ils eurent joint Soto , Quisquiz décampa : ils le poursuivirent l'espace de plus de cent lieues , sur la route de Quito , & , perdant l'espérance de le joindre , ils retournèrent vers Xuaxa , prirent leurs bagages , leurs trésors & les transporterent à Cusco.

Pizare , dans ses prospérités , n'oublia pas la Colonie de Saint-Michel , où il avoit laissé fort peu de Cavalerie. Avant de quitter Caxamalca , il y avoit envoyé un de ses Officiers nommé Belalcazar , avec dix Maîtres. Ce petit détachement , dans une Nation que l'approche d'un cheval faisoit encore trembler ,

valoit une armée. Lorsqu'il arriva, les Cagnares, peuple soumis aux Espagnols, se plaignirent à Belalcazar, qu'ils étoient continuellement exposés aux insultes de Ruminagui. Dans le même tems il arriva à Saint-Michel un nombre assez considérable d'Avanturiers, qui étoient partis de Nicaragua & de Panama pour chercher fortune. Belalcazar en prit deux cens, dont quarante-vingt étoient à cheval, se mit à leur tête & marcha droit à Quito, dans l'intention d'humilier Ruminagui & d'enlever les trésors qu'Atahualipa devoit avoir laissés dans cette ville. Ruminagui employa toutes sortes de ruses pour faire périr cette petite armée. Il fit faire de larges & profonds fossés dans lesquels on fachoit des pieux pointus, & on les couvroit de roseaux jusqu'au niveau de la terre ; la surface étoit revêtue de gazon. Ailleurs il faisoit faire des trous en terre, fort près les uns des autres, & à-peu-près de la grandeur du pié d'un cheval.

Toutes ces ruses n'empêcherent pas les Espagnols, d'arriver à Quito. Etant à la vue de cette ville, il apprit que Ruminagui ayant fait assebler les fem-

mes d'Atahualipa & les siennes qui étoient en fort grand nombre , leur avoit dit : « Vous aurez bien-tôt le plaisir de voir les Chrétiens , & vous mènerez une vie fort agréable avec eux ». Il ne leur tenoit ce langage que pour connoître leurs dispositions. La plupart , prenant ce discours pour un badinage , se mirent à rire. Ce rire leur coûta la vie ; il leur fit couper la tête. Prenant ensuite la résolution d'abandonner la ville , il mit le feu à la partie du Palais qui contenoit les plus précieux meubles d'Atahualipa , & prit la fuite. Ainsi Belalcazar se rendit maître de Quito. Pizare avoit envoyé dans le même tems Diégue d'Almagro vers la mer , pour connoître la vérité d'une nouvelle très-importante qui s'étoit répandue. On assuroit que Dom Pédro d'Alvarado , Gouverneur de Guatemala au Mexique , s'étoit embarqué pour le Pérou avec une grosse armée. Dom Diégue se rendit à Saint-Michel ; n'y ayant rien appris qui eût rapport au bruit qui se répandoit , il retourna à Cusco.

Cependant ce bruit n'étoit pas sans fondement. Fernand' Cortez , après

avoir fait la Conquête du Mexique avoit donné à cet Officier , pour la récompense de ses services , la Province de Guatimala , dont le Gouvernement lui avoit été confirmé par l'Empereur. Alvarado , informé de ce qui se passoit au Pérou ; fit demander à la Cour d'Espagne la permission de travailler à la Conquête de ce Royaume . Sa demande lui fut accordée. Aussi-tôt il fit partie un homme de confiance pour reconnoître la côte du Pérou. Sur le récit qu'on lui fit de la prodigieuse quantité d'or que les Pizares y avoient trouvée , il résolut d'y passer , persuadé qu'en laissant les premiers vainqueurs à Caxamalca , il pouvoit remonter la côte & descendre à Cusco. Il croyoit que cette ville étoit hors du Gouvernement de Pizare & qu'il étoit en droit de s'en emparer. Ayant été informé qu'on équipoit deux vaisseaux à Nicaragua avec un secours d'hommes & de provisions pour les Pizares , il eut l'adresse de s'en approcher & de s'en saisir pendant la nuit avec cinq cents hommes qui s'embarquerent sous ses ordres. Il alla prendre terre dans la Province de Puerto-Viéjo , d'où il marcha vers l'o-

rirent presque sous l'équateur , & eut beaucoup à souffrir en traversant les montagnes. La faim & la soif y auroient fait périr tous ses gens s'ils n'eussent trouvé certaines cannes , de la grosseur de la jambe , creuses & remplies d'une eau fort douce , qu'on y croit venir de la rosée qui s'amasse pendant la nuit. Ils n'eurent point d'autre ressource contre la faim que de mangier leurs chevaux. Pour comble de malheur ils étoient accablés par une multitude de cendres chaudes qui sortoient d'un Volcan voisin de Quito : il les pousoit quelquefois à plus de quatre-vingt lieues , avec un bruit qui se faisoit entendre encoré plus loin. Souvent ils étoient obligés de s'ouvrir un passage au travers les broussailles en les coupant avec la hache & le sabre. Dans cette marche pénible , ils trouvoient un grand nombre d'émeraudes. Avant d'arriver à Quito , ils furent encore obligés de passer par des montagnes où une neige continue rendoit le froid si piquant qu'il y périt soixante hommes. Un Espagnol qui avoit amené sa femme & deux petites filles , les voyant tomber de lassitude & se trouvant hors d'état de les

porter & de leur donner quelque secours , aimant mieux périr avec elles que de les abandonner. On trouva quelque tems après leurs cadavres gelés. Alvarado & ses Compagnons arriverent enfin dans la Province de Quito : mais la fonte des neiges causa une inondation si violente , qu'il y périt plusieurs hommes. Se trouvant près d'une ville où un parti d'Indiens s'étoit fortifié , il en fit le siège & força les Indiens de l'abandonner.

Almagro , ce Concurrent de François Pizare , étoit dans ce canton à la poursuite de Ruminagui : il fut saisi de crainte à la nouvelle de l'arrivée d'Alvarado avec un corps formidable d'Espagnols. Sentant bien qu'il n'étoit pas en état de lui résister en cas qu'il voulût lui faire un mauvais parti , il se disposa à prendre le chemin de Cusco pour rejoindre Pizare : mais Philipillo , cet interprète dont nous avons parlé , résolut de le livrer à ceux qu'il vouloit éviter. Ayant mis dans son parti plusieurs Indiens qui l'accompagnoient , il concerta avec eux qu'au premier signe , ils passeroient du côté d'Alvarado. Pour remplir son projet , il se déroba du camp d'Almagro

avec un Indien, se rendit à celui du nouveau Capitaine, & lui proposa de le rendre maître du pays.

Alvarado n'avoit pas le projet de traverser les Pizares dans leur entreprise, il vouloit, au contraire, les affaiblir de toutes ses forces, s'ils en avoient besoin, & pousser les Conquêtes vers le Midi. Sans mépriser les avis de Philippi, il résolut de n'en faire usage que dans le cas où il verroit qu'Almagro ne voudroit entrer en aucun accommodement avec lui. Il ne vouloit cependant pas faire les premières démarches : Almagro de son côté restoit dans la même indifférence & se préparoit à la défensive en cas d'attaque. Cette fierté réciproque pensa être funeste aux Espagnols : Alvarado, impatient du silence de l'autre, fit avancer ses gens en ordre de bataille, & Almagro prit toutes les mesures nécessaires pour se défendre : mais un des Officiers d'Alvarado entreprit de les accommoder & y réussit. Les conditions du traité furent qu'on donneroit une certaine somme à Alvarado pour le dédommager de ses frais, qu'il iroit faire de nouvelles découvertes & qu'il laisseroit au Pérou ceux de ses gens

qui voudroient y rester. Ils prirent ensuite le chemin de Cusco.

Plusieurs Espagnols furent pris par Quisquis Pendant que ces choses se passoient dans la Province de Quito, Quisquiz continuoit de harceler les Espagnols qui étoient sous le commandement de Pizare : il en tua plusieurs & en prit quelques-uns, conduisit ces prisonniers à Caxamalca, où se rendit Titu-Autache, un des frères du feu Empereur. Ce Prince résolut de punir ceux d'entre les prisonniers qui avoient contribué à la mort de son frère. Il fut informé que Cuellar, en qualité de Greffier, avoit écrit la sentence de mort, & avoit assisté à l'exécution : il le fit étrangler de la même manière que son frère l'avoit été. On lui apprit que François Chaves, Fernand de Haro & quelques autres, qui étoient aussi ses prisonniers, avoient pris la défense d'Atahualipa ; il leur accorda la vie, prit soin de faire guérir les blessures qu'ils avoient reçues, leur prodigua les caresses & leur fit de

Capitulation que proposent les Péruviens. riches présens. Pensant ensuite à leur rendre la liberté, il entama avec eux une négociation de paix, dont les principaux articles étoient la cessation des hostilités & l'oubli de ce qui s'étoit

passé. Il demandoit une solide & durable amitié entre les Péruviens & les Espagnols : mais il vouloit qu'on accordât le bandeau Royal à Mango , fils ainé de l'Empereur & que tous les Péruviens reconnoissoient pour légitime héritier du trône ; qu'on reconnût les Péruviens pour alliés des Espagnols , comme les Péruviens promettoient de reconnoître les Espagnols pour leurs alliés.

Il avoit dressé lui-même ces conditions , & les fit interpréter aux Espagnols par quelques Péruviens qui , les ayant accompagnés depuis quelque tems , commençoient à parler leur langue. Les prisonniers Espagnols , de leur côté , demanderent , au nom de leur Nation , qu'il fût permis à leurs Prêtres de prêcher l'Evangile dans tout l'Empire. Ils représenterent ensuite qu'étant étrangères , ils n'avoient ni terres ni revenus pour les faire subsister , & demanderent qu'on leur donnât des vivres comme aux autres habitans , & des Indiens de l'un & de l'autre sexe pour les servir , non comme Esclaves , mais comme Domestiques.

Les Péruviens répondirent que , loin

de rejeter la Religion Chrétienne , ils souhaitoient d'en être instruits ; qu'ils prioient le Gouverneur de leur envoyer des Prêtres , & qu'ils en témoigneroient leur reconnoissance ; qu'ils savoient que la Religion des Espagnols étoit meilleure que la leur ; que Huayna Capac , un de leurs Incas , les avoit priés avant sa mort de l'embrasser , leur avoit même recommandé d'obéir à des Etrangers qui arriveroient bien-tôt dans ses Etats ; que cet ordre d'un Roi , dont ils honoroient la sagesse & la bonté , les obligeoit de servir les Espagnols , même aux dépens de leur vie , comme Atahualipa leur en avoit donné l'exemple . On voit , par ce récit qui est tiré de Garcilasso , que le préjugé continuoit de disposer les Péruviens en faveur des Espagnols .

Peu de tems après le départ des Espagnols , Titu-Autache fut attaqué d'une maladie mortelle : avant de mourir , il fit appeler Quisquiz & les autres Capitaines , leur enjoignit de vivre en paix avec les *Viracochas* , c'étoit ainsi qu'ils appelloient les Espagnols , comme on l'a vu plus haut . « Souvenez-vous , ajouta-t-il , que Huayna Capac , nous

» l'ordonna par son testament , & par
 » un oracle dont l'accomplissement a
 » commencé sous nos yeux. Obéissez :
 » c'est ma dernière volonté. Je vous
 » recommande l'exécution des volontés
 » de l'Inca mon pere ». Ce discours &
 l'espoir d'une paix dont on n'attendoit
 plus que la ratification , porterent Quis-
 quiz à cesser toutes les hostilités & à
 renvoyer tous les prisonniers Espagnols.
 Leur retour & le bon traitement qu'ils
 avoient reçu causerent une joie ex-
 trême : on les croyoit morts. Les plus
 zélés pour la Religion se réjouissoient
 particulièrement des progrès que l'E-
 vangile alloit faire à la faveur de cette
 paix.

Mango , légitime héritier du trône ,
 fut averti de la Négociation qui se tra-
 moit. Persuadé que les Espagnols agis-
 soient de bonne foi , il résolut d'aller à
 Cusco pour conférer avec le Général.
 Envain ses Officiers lui conseillerent de
 ne traiter avec eux que les armes à la
 main , & lui représenterent que le sort
 d'Atahualipa devoit l'instruire de ce
 qu'il avoit à craindre : mais il rejetta ces
 timides conseils & partit. Il arriva à
 Cusco , sans autre distinction que la

frange jaune qui étoit la marque distinctive de l'héritier présumptif du trône, & dit à Pizare qu'il vouloit recevoir la frange rouge de ses mains. Pizare la lui donna peu de tems après.

Quisquiz est Pendant ce tems Almagro & Alvarado continuoient leur route vers Cusco : ils traverserent la Province de Ca-

mal à propos
attaqué &
défait par les Espagnols.

gnares où Quisquiz s'étoit rendu avec une armée nombreuse pour y attendre la ratification de la paix. Ce Péruvien, informé qu'un détachement d'Espagnols passoit aux environs de son camp, envoya un Officier au-devant pour demander dans quels termes en étoit l'accommodelement. Almagro & Alvarado, ignorant la Négociation, firent arrêter cet Officier. Envain il leur raconta ce qui s'étoit passé, ils regardèrent ce qu'il leur disoit comme une feinte & se disposerent à surprendre les Péruviens. Quisquiz évita le combat pendant quelque tems, dans la crainte de nuire à la paix ; mais, voyant qu'on le pousoit vivement, il fit face dans trois actions consécutives, où il perdit beaucoup de monde. Les Espagnols perdirent quinze hommes & cinquante-trois furent blessés : mais ils demeurerent

maitres du champ de bataille, enlevèrent plus de quinze mille bestiaux & quatre mille Indiens des deux sexes qui étoient chargés de les garder.

Quisquiz le retira vers Quito avec les débris de son armée. Il fut encore attaqué par un détachement d'Espagnols que commandoit Belalcazar & qui mit son avant-garde en pièces. Cette seconde disgrâce le jeta dans la consternation : il étoit incertain de quel côté il devoit tourner pour rétablir ses forces. Ses Officiers lui conseillerent de demander la paix : mais, indigné d'avoir été trompé par une fausse confiance, il conçut tant d'aversion pour les Espagnols qu'il menaça de la mort ceux qui lui parleroient de paix. Comme ils manquoit de vivres, & qu'il n'avoit pas espérance d'en trouver ; d'autre lui rapprienterent qu'il valoit mieux mourir en attaquant les Chrétiens que d'aller périr de faim & de misere dans une contrée déserte. Il leur fit une réponse qui ne les satisfait pas, & Guaypalan, un des principaux, lui porta un coup de lance dans l'estomac : tous les autres s'élançerent sur lui, acheverent de le tuer à coups de haches & de massues. L'armée

est tué
par les gens.

ne tarda pas à se dissiper après sa mort.

Pizare, informé de ce qui s'étoit passé, & de la marche d'Almagro & d'Alvarado, crut qu'il n'étoit pas de son intérêt qu'Alvarado vit Cusco, parce que ses prétentions pouvoient croître avec
Politique de Pizare. ses lumières. Il se hâta d'aller au-devant d'eux, paya à Alvarado la somme stipulée par son associé ; lui fit tous les honneurs qui pouvoient satisfaire son ambition. Il joignit cent mille pesos d'or à ceux qu'Almagro lui avoit promis, & lui fit un riche présent en vasselle d'or & d'argent, d'émeraudes & de turquoises. Il se crut obligé à cette profusion à l'égard d'un homme qui venoit de détruire l'armée du plus dangereux des Officiers Péruviens, & dont la défaite entraînoit celle des autres Généraux qui tenoient encore pour les Incas.

Après cet arrangement, Alvarado ne tarda pas à partir pour son Gouvernement de Guatimala, & Almagro se rendit à Cusco. Pizare lui recommanda de traiter avec douceur l'Inca Mango qu'il y avoit laissé sous la garde de ses deux frères Jean & Gonzales Pizare : il le pria encore de ménager les Indiens qui s'étoient

soumis volontairement. Voyant que tout étoit tranquille , il alla fonder au bord de la mer , sur la riviere de Rimac ou Lima , la fameuse ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes* , parce qu'il en fit jeter les fondemens le 6 de Janvier , jour consacré à la Fête des Rois. Nous en avons donné la description ci-dessus , sous le nom de *Lima*.

Pendant que tous ces événemens se passoient au Pérou , Fernand Pizare ar-
riva en Espagne. L'Empereur fut si con-
tent de la conduite de son frere Fra-
çois qu'il l'honora de la dignité de Mar-
quis. Dans les lettres qu'on lui envoya ,
le pays qu'il avoit conquis & qui pou-
voit contenir deux cens cinquante lieues
de longueur , étoit nommé la *Nouvelle
Castille*. Les mêmes lettres donnoient
le nom de *Nouvelle Tolede* au pays plus
avancé vers le Midi & conféroient ce
Gouvernement à Dom Diégue d'Alma-
gro , avec la qualité d'Adelantade du
Pérou. Ces nouvelles qui furent ap-
portées avant le retour de Fernand ,
& par conséquent avant l'arrivée des
lettres patentes , ne produisirent point
d'aussi bons effets qu'elles sembloient
en devoir promettre. L'Adelantade , se

François Pi-
zare est fait
Marquis par
Charles-
Quint.

trouvant à Cusco avec l'Inca & les deux freres du Marquis, en prit aussi-tôt la qualité de Gouverneur , dans la supposition que cette ville étoit au-delà du territoire désigné pour le partage du Marquis , & qu'elle appartenloit à la Nouvelle Toleda , dont la Cour lui accordoit le Gouvernement. Il trouva assez de gens pour flatter son ambition & pour l'encourager à soutenir ses prétendus droits , avec promesse de le soutenir. Les deux Pizares avoient , de leur côté , des partisans. La mésintelligence ne tarda pas à s'établir parmi les Espagnols qui étoient à Cusco : elle auroit bien-tôt causé les plus grands désordres , si le Marquis n'en avoit pas été informé & ne s'étoit hâté de les prévenir par son retour. Il étoit alors à Truxillo , autre ville qu'il venoit de fonder. Les Indiens , charmés des espérances qu'il avoit données à leur nouvel Inca , le porterent avec zèle sur leurs épaules , & lui firent faire en peu de tems deux cens lieues de cheqiu.

Almagro ne put résister à l'ascendant de son rival , que plusieurs grandes actions l'avoient même accoutumé à respecter. A peine se furent ils vus , que

Leur société se renouvela & prit plus de force. Pizare fit peu de reproches à Almagro, & celui-ci marqua de la confusion d'avoir si légèrement formé une entreprise : il n'avoit réellement aucun titre. Ils convinrent que l'Adelantadé iroit faire la découverte du Chili, dont on vantoit beaucoup les richesses, & que s'il ne se trouvoit pas content de ce partage, Pizare lui céderoit une partie du Pérou. Après cet accord, ils firent tous deux serment sur l'Hostie de ne jamais rien entreprendre à l'avenir l'un sur l'autre. Ceux qui étoient attachés à Almagro eurent la liberté de le suivre. Pizare, voyant les prétentions des Officiers, même des moindres soldats, eut peur des cabales séditieuses : il résolut de les occuper, les divisa en plusieurs corps, en donna la conduite à différents Chefs, & les chargea de conquérir le reste du Pérou. Belalcazar fut chargé de la conquête du Royaume de Quito, Jean Porcello alla soumettre le pays de Bracamoros, un troisième alla subjuger une Province qui fut nommée par ironie *Buena Ventura*. Alfonsé d'Alvarado, frere de Pierre d'Alvarado qui avoit reçu tant de richesses de Pizare, pour abandonner le

Pérou, alla, avec trois cens hommes, soumettre le pays de Chachapoyas, & forma l'établissement de S. Jean de la Frontera, dont il obtint le Gouvernement.

ARTICLE VI.

Découverte du Chili.

Dom Diégue d'Almagro ne tarda pas à faire ses préparatifs pour son expédition. Il partit au commencement de l'année 1535 avec cinq cens soixante-dix hommes, tant infanterie que cavalerie, dont plusieurs, séduits par l'espérance, abandonnoient une fortune solide & des maisons au Pérou. Mango Inca lui donna, pour l'accompagner, son frere Paulu & le Grand-Prêtre des Péruviens que Garcilasso nomme *Villa-chumu*. Il y joignit quinze mille Indiens. Il espéroit se rendre plus respectable aux Espagnols par ce service. Cette armée traversa d'abord la Province de Charcas, où elle s'arrêta quelque tems. Il y a deux chemins qui conduisent de là au Chili ; l'un par la plaine, mais c'est le plus long ; l'autre par les mon-

tagnes, & c'est le plus court. Les neiges & le froid le rendent impraticable dans toute autre saison que l'été. Paulu & le Grand-Prêtre conseillerent à Almagro de prendre la plus belle de ces deux routes : mais il préféra la plus courte, & son obstination lui coûta cher. La faim, la soif le tourmenterent ; il eut à combattre des Indiens de grande taille & d'une adresse extraordinaire à lancer les fléches. Rien ne lui causa cependant tant de peine que l'excès du froid en traversant les montagnes. Un de ses Officiers & plusieurs Cavaliers resterent gélés avec leurs chevaux. Les Historiens qui assurent ce fait, disent que cinq mois après, l'armée, repassant par le même endroit, trouva les corps dans le même état & tenant dans leurs mains la bride de leurs chevaux. Leur chair étoit aussi fraîche que s'ils fussent morts dans le moment. Comme on n'avoit aucune espèce de vivres, on ne fit pas difficulté de manger celle des chevaux. Les Indiens qui portoient les bagages gelerent aussi.

Enfin Almagro & ses Compagnons arriverent au Chili. Ce pays étoit soumis aux Incas : les habitans, voyant

Peines qu'Almagro endure en allant à la découverte du Chili.

que les Espagnols étoient accompagnés du frère du Souverain & du Grand-Prêtre, les reçurent avec beaucoup d'accueil. Il paroît qu'Almagro s'avança jusqu'au trente-huitième degré de latitude Méridionale ; mais il ne fut pas tenté d'y former un établissement. Il fut effrayé par le naturel de plusieurs Nations belliqueuses qu'il avoit trouvées dans sa route, & principalement par les forces de deux Seigneurs qui, dans leurs guerres mutuelles, mettoient en campagne chacun plus de deux cens mille combattants. L'un possédoit à deux lieues du continent une Isle consacrée à ses Idoles, dans laquelle il y avoit un Temple servi par deux mille Prêtres. Ses sujets apprirent aux Espagnols que cinquante lieues au-delà de ses Etats, on trouvoit, entre deux rivières, une vaste Province qui n'étoit habitée que par des femmes, que la Reine se nommoit *Guaboymilla*, c'est-à-dire, en langue du pays, *Ciel d'or*, parce qu'outre l'or que la nature produisoit en abondance dans ses Etats, on y fabriquoit des étoffes fort riches ; mais quand même il n'auroit pas été rebuté par les difficultés du chemin, il apprit qu'il

s'étoit formé une conspiration contre sa vie & arrêta sa marche. Les Historiens ne disent point si elle s'étoit formée parmi les Espagnols, ou les Indiens, ils se contentent d'affirmer que l'Interprète Philipillo étoit à la tête. Ce perfide auquel Almagro avoit fait grâce en faveur de Pierre d'Alvarado, & dont il espéroit tirer beaucoup d'utilité dans son voyage, ennuyé, sans doute, d'une route si longue & si pénible, persuada à plusieurs mécontents que leurs fatigues ne pouvoient finir que par la mort du Chef. La maniere dont ce complot fut connu n'est pas moins obscure que l'origine & les circonstances. Lorsque l'Interprète Philipillo fut découvert, il prit la fuite, mais on l'arrêta bien-tôt : son procès fut si court que l'on en tire aucune lumière. Almagro le fit écarteler, & tous les Historiens conviennent de l'aveu qu'il fit en mourant d'avoir faussement accusé le malheureux Atahualipa, pour s'assurer la possession d'une de ses femmes.

Un autre incident détermina encore Almagro à reprendre le chemin de Cusco. Jean de Herrada, Officier Espagnol, vint dans son camp pour lui remettre les lettres patentes de son Gouverne-

ment, que Fernand Pizare lui avoit apportées à son retour d'Espagne, & lui apprendre le soulèvement général des Indiens du Pérou. Mango Inca, impatient de remonter sur le trône de ses peres, avoit formé quelques trames secrètes contre les Espagnols. Les Officiers en ayant été informés le firent mettre en prison dans la forteresse de Cusco. Comme le Général étoit alors à Los Reyes, l'Inca n'eut d'autre ressource contre la rigueur que l'on exerçoit contre lui que d'implorer la bonté de Jean Pizare, qui étoit alors occupé à réduire quelques Indiens qui s'étoient retirés dans les rochers. Il le fit prier de lui rendre la liberté, afin qu'il n'eût pas l'humiliation de se trouver dans les chaînes, lorsque Fernand Pizare seroit de retour. Jean Pizare fut sensible à la douleur de ce Prince & lui fit rendre la liberté. Fernand, son frere, qui étoit revenu d'Espagne, conçut beaucoup d'amitié pour Mango Inca. Ce Prince lui demanda un jour la permission d'assister à une Fête Péruvienne, avec promesse de lui apporter une statue de Huayna Capac, son pere, laquelle étoit fort vantée, parce qu'on la disoit d'or.

Fernand ne fit pas difficulté de lui accorder sa demande. Le lieu où cette Fête devoit se célébrer se nommoit Youcay : c'étoit une maison de plaisance. On y fit assembler plusieurs anciens Capitaines Péruviens qui s'étoient retirés dans les montagnes pour éviter le joug des Espagnols , & qui gémisssoient du malheur de leur patrie. Mango leur exposa la capitulation réglée avec les Espagnols ; leur dit qu'au lieu de l'exécuter , ils l'amussoient de vaines promesses , bâtissoient des villes & partageoient entre eux ses Etats. Il leur fit une peinture touchante de l'indignité avec laquelle on l'avoit chargé de chaînes & des outrages auxquels il étoit tous les jours exposé. Enfin il leur déclara qu'au prix de son sang & de son trône il défendroit sa liberté contre ces Tyrans barbus. Ce discours fit un tel effet sur les Péruviens , qu'ils lui promirent tous , d'une voix unanime , de prendre les armes pour secouer le joug étranger. L'effet suivit bien-tôt la promesse : tous les Indiens qui n'étoient pas examinés de trop près , se souleverent depuis Los Reyes , jusqu'aux Chicas , c'est-à-dire , dans un espace de plus de trois cens lieues. Ils

Révolte des
Indiens du
Pérou,

formerent en peu de jours deux armées nombreuses ; l'une marcha vers Los Reyes , pour attaquer François Pizare ; l'autre tourna sa marche vers Cusco. Leur arrivée jeta la consternation parmi les Espagnols : les Indiens en profitèrent pour se saisir de la citadelle & l'on eut beaucoup de peine à la repren-
Jean Pizare est tué. dre. Jean Pizare fut tué dans le siège qu'on en fit. Sa mort causa beaucoup de chagrin aux Espagnols. Tout le monde l'estimoit , à cause de sa douceur , de son courage & de l'intelligence particulière qu'il avoit acquise de la maniere dont il falloit attaquer les Indiens. Mango Inca ne tarda pas à paroître avec une armée formidable , pour secourir les Indiens qui étoient aux prises avec les Espagnols.

Ces fâcheuses nouvelles détermine- rent absolument Almagro à retourner au Pérou. Il fit une marche si précipi- tée , qu'en peu de tems il arriva à six lieues de Cusco , & , sans donner aucun avis de son arrivée à Fernand Pizare , il fit proposer un accommodement à l'In- ca. Il vouloit , malgré le serment qu'il avoit fait sur l'Hostie , se rendre maître de la ville : il croyoit trouver dans ses

Lettres

Lettres patentes des termes qui autorisent son parjure & ses prétentions ambitieuses. L'Inca lui fit proposer une entrevue à laquelle il consentit sans défiance. Il s'avanza avec une escorte peu nombreuse, laissant la plus grande partie de son monde dans son camp : mais il fut dupe de sa confiance, donna dans une embuscade que lui avoit tendue l'Inca & perdit beaucoup de monde.

Fernand Pizare apprit son malheur aussi-tôt que son arrivée. Il fut en même-tems informé qu'il avoit laissé la plus grande partie de son monde sous les ordres de Jean de Sayaverda. Il sortit de Cusco à la tête de cent soixante-dix hommes & marcha vers l'endroit où Sayaverda étoit campé. Celui-ci en fut averti & mit en ordre de bataille trois cens Espagnols qui étoient avec lui. Lorsque les deux armées furent en présence, Fernand fit demander à Sayaverda une entrevue particulière, pour chercher ensemble un moyen d'accordement. Sayaverda consentit à ce qu'on lui demandoit. Fernand lui proposa une somme considérable s'il vouloit céder à son frere François Pizare les troupes qu'il commandoit. Sayaverda

verda avoit l'ame trop élevée pour sacrifier son honneur à l'intérêt : il rejetta cette offre avec indignation.

Zarate, liv. 4. Cependant, Dom Diégue Almagro avoit échappé aux embuches des Péruviens & marchoit vers Cusco. Il enleva quatre Cavaliers que Fernand avoit envoyés pour examiner sa marche : ils lui apprirent ce qui s'étoit passé au Pérou depuis le soulèvement des Indiens. Mango & ses Officiers avoient, dans différentes attaques, tué plus de six cens Espagnols & brûlé une partie des édifices de Cusco.

Almagro re-
nouvelle ses
prétentions
sur Cusco. Cette nouvelle fit quelqu'impression sur l'esprit d'Almagro ; mais elle ne fit qu'augmenter le désir qu'il avoit de se rendre maître d'une ville dont il vouloit faire le centre de son Gouvernement. En conséquence il envoya ses provisions au Conseil Royal, que les Pizares y avoient établi, & fit dire aux Chefs qu'il les prioit de le reconnoître pour leur Gouverneur, puisque les bornes du pays qui étoit soumis à François Pizare ne s'étendoient pas si loin. On lui répondit qu'il pouvoit faire mesurer la juste étendue des deux Provinces, & que si Cusco se trouvoit dans la

fième, on étoit tout disposé à reconnoître ses droits. On nomma plusieurs Commissaires pour examiner ces bornes ; mais ils ne purent s'accorder. Les amis d'Almagro vouloient que les lieux désignés dans les provisions de François Pizare, fussent pris en suivant la côte maritime , ou le grand chemin Royal , & que l'on mit en ligne de compte tous les détours de l'une & de l'autre route. Par cette maniere de mesurer, son Gouvernement finissoit non-seulement à la ville de Cusco , mais encore avant celle de Los Reyes. Les partisans de Pizare prétendoient au contraire que la mesure devoit être en ligne droite , sans détour , sans circuit , soit avec une simple corde , soit en comptant les degrés de latitude & convenant d'un certain nombre de lieues pour chaque degré.

Fernand fit offrir à Almagro un quartier de la ville pour y loger avec ses gens , jusqu'à ce que François Pizare son frere fût informé de la contestation , afin que l'on cherchât quelque tempérament qui convint aux deux associés.

Sur cette proposition les deux parties

convinrent d'une trêve , & Fernand dans un excès de confiance , permit à ses soldats de prendre quelque repos. Almagro profita pendant la nuit de la trop grande sécurité de Fernand : il fit entrer ses soldats dans la ville. Fernand & son frère Gonzale , éveillés par le bruit , s'armèrent promptement & se défendirent avec un courage héroïque contre ceux qui attaquerent leur maison , sans autre secours que celui de leurs domestiques. Almagro y fit mettre le feu & les força de se rendre,

ARTICLE VII.

Suite de la Conquête du Pérou;

ALMAGRO , se croyant sûr de réussir dans ses projets par la prise des deux Pizares , se fit proclamer dès le lendemain Gouverneur de Cusco. Plusieurs de ses partisans lui conseillerent d'assurer sa conquête & son repos par la mort de ses prisonniers : mais il rejeta cette cruelle politique. Se voyant assuré du succès sans rendre sa victoire odieuse par un indigne assassinat , il donna la

frange rouge à Paulu. Pour faire diversion parmi les Péruviens , il vouloit donner un rival à Mango qui s'étoit retiré dans les montagnes , en se plaignant d'être trahi par ses Dieux.

Pendant que ces choses se passoient à Cusco , François Pizare étoit dans les plus cruelles inquiétudes à Los Reyes : il étoit enveloppé par une prodigeuse quantité de Péruviens qui le forçoient de se tenir continuellement sur la défensive : il ignoroit le sort de ses frères & croyoit qu'Almagro avoit été massacré au Chili. Il s'étoit hâté de faire partir tout ce qu'il avoit de vaisseaux , autant pour animer le courage de ses gens , en leur ôtant l'espérance de se sauver par mer , que pour faire demander du secours au Commandant de Panama , au Vice-Roi de la Nouvelle Espagne & à tous les Gouverneurs des Indes. Il avoit tiré les Garnisons de Truxillo & de quelques autres lieux voisins. Il avoit rappelé Alfonse d'Alvarado avec les troupes qu'il lui avoit confiées pour la découverte du pays des Chachapoyas. Il avoit plusieurs fois envoyé du renfort à ses frères ; mais il avoit toujours ignoré le sort de ceux qui le composoient. S'il

en avoit été instruit, sa confraternation auroit été beaucoup plus grande. Diégue Pizare, son cousin, parti à la tête de soixante dix Cavaliers, avoit été tué avec eux dans un passage à cinquante lieues de Cusco. Gonzale de Tapia, un de ses beaux-frères, avoit péri avec quarante-vingt Cavaliers. Plusieurs autres Officiers avoient effuyé le même sort avec leur troupe. Enfin plus de trois cens Espagnols avoient été détruits par les armes des Péruviens. Pour sortir d'inquiétude & avoir des nouvelles certaines de ce qui se passoit à Cusco, il y envoya Alvarado avec trois cens hommes. Ce brave Officier mit en fuite tous les Péruviens qui se présentèrent pour l'arrêter dans sa marche & arriva à Cusco. Étant instruit de la conduite qu'Almagro y avoit tenue, il ne jugea pas à propos d'y entrer avant d'avoir reçu de nouveaux ordres de François Pizare. Pendant qu'il les attendoit, Almagro lui fit signifier ses provisions de Gouverneur par quelques Cavaliers, & lui déclarer que Cusco étoit compris dans son Gouvernement. Alvarado lut ces provisions : mais il dit aux Cavaliers qu'il ne pouvoit s'attribuer la qualité

de Juge , & qu'il falloit les signifier à François Pizare. Almagro , trompé dans son attente , résolut d'employer la ruse : il gagna plusieurs Officiers du détachement d'Alvarado , pénétra , par leur moyen , dans son camp pendant la nuit , & l'enleva avec tous ceux qui étoient restés fideles aux Pizares.

Les différentes victoires qu'Alvarado avoit remportées sur les Indiens pendant sa route avoient causé tant d'effroi aux Péruviens qu'ils s'étoient retirés devant Los Reyes où ils tenoient François Pizare comme enfermé. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de voler au secours de ses freres. Il ignoroit le retour d'Almagro à Cusco , & ce qu'il avoit fait. Comme il avoit reçu des renforts des différents endroits où il en avoit demandé , son armée se montoit à plus de sept cens hommes. Ainsi il étoit en état de résister aux Péruviens , & arriva sans obstacle dans la Province de Nasca , à vingt-cinq lieues de Los Reyes. Il y apprit qu'Almagro étoit de retour à Cusco , & qu'il y agissoit en souverain. Craignant que ses soldats , qui n'étoient venus au Pérou que pour combattre les Indiens , ne refusassent de

marcher contre les Espagnols , il prit le parti de retourner à Los Reyes & d'envoyer à Cusco le Licentié d'Espinosa pour engager Almagro à la conciliation , & lui représenter que si la Cour d'Espagne apprenoit leurs démêlés , elle ne manqueroit pas de les rappeller l'un & l'autre , & de leur envoyer des successeurs qui jouiroient du fruit de leurs travaux . Si ce raisonnement ne faisoit aucune impression sur l'esprit d'Almagro , le Licentié étoit encore chargé de demander du moins la liberté des Pizares & de demeurer à Cusco , sans pousser plus loin ses entreprises , jusqu'à ce que la Cour eût fixé , par des ordres précis , les bornes des deux Gouvernemens . Almagro ne voulut se prêter à aucun ac-

Gomera ,
Ev. v , chap.
31.

commodelement . Il se mit en campagne à la tête de ses troupes , laissa à Cusco Gabriel Rojas , sous la garde duquel il mit Gonzale Pizare & Alvarado , fit mener Fernand Pizare à sa suite , marcha jusqu'à la Province de Chincha , où il établit , à vingt lieues de Los Reyes , une nouvelle Colonie dans un lieu qui faisoit , incontestablement , partie du Gouvernement de François Pizare .

Une conduite aussi injuste & aussi op-

niâtre de la part d'Almagro , lui attira l'indignation de tous ceux qui étoient capables de quelque raisonnement. Ils ne voyoient en lui qu'un ambitieux & un avare qui étoit prêt à tout sacrifier à son élévation & à ses intérêts : toutes les nouvelles troupes qui arrivoient embrassoient le parti des Pizares. Pédro de Bergara , Capitaine Flamand , avoit apporté de son pays beaucoup d'arquebuses & de munitions pour ces armes : il se rangea de leur côté. François eut encore la satisfaction de voir arriver à Los Reyes Alvarado & Gonzale , son frere. Ils avoient trouvé le moyen d'échapper de leur prison , & d'engager plus de soixante-dix soldats à les suivre. En partant ils avoient enlevé Gabriel de Rojas , Lieutenant de leur ennemi.

Almagro , instruit que le parti des Pizares augmentoit tous les jours , pendant que le sien diminuoit , résolut d'en venir à un accommodement. Il fit proposer une entrevue à François. Après quelques Négociations , on convint de part & d'autre de s'en rapporter au Pere François de *Boradilla* , Provincial de l'Ordre de la Merci & du Pere François de *Lusando*. Ils déciderent que Fer-

nand Pizare, qu'Almagro tenoit toujours prisonnier, devoit être mis en liberté, & qu'on devoit remettre Cusco au Marquis jusqu'à l'entiere décision de la Cour d'Espagne ; qu'on devoit, en attendant, congédier les deux armées, pour employer les soldats à la découverte de nouveaux pays. Almagro & ses partisans, voyant que cette décision étoit toute à l'avantage des Pizares, ne pu-

Almagro & François Pi-
zare con-
tent à une
conférence.

rent retenir leurs plaintes. Almagro convint cependant d'une conférence avec François Pizare : on espéroit qu'ils y termineroient tous leurs différents. Le village de *Mala* qui étoit entre les deux camps fut marqué pour cette entrevue, & l'on choisit douze Cavaliers de part & d'autre pour escorter les deux Chefs.

Leur défaite-
ce mutuelle.

Ils partirent au moment décidé : mais, Gonzale Pizare, se fiant peu à la parole d'Almagro, alla se poster, à peu de distance du village, & donna ordre à Castro de se tenir avec une Compagnie d'Arquebusiers dans des roseaux qui étoient sur le chemin d'Almagro, & de faire feu sur lui, s'il voyoit que son escorte fût plus nombreuse qu'elle né deroit l'être. Almagro, de son côté, avoit

donné ordre à Rodrigue d'Ordonez de tenir ses troupes en état de combattre , & de régler sa conduite sur celle du parti opposé. Pizare & Almagro s'embras- feren t en s'abordant & se donnerent des marques mutuelles d'affection : mais , avant qu'ils eussent commencé à s'ex- pliquer , un Cavalier de l'escorte de Pi- zare , qui s'étoit apperçu de ce que Gon- zale avoit fait , s'approcha d'Almagro & lui dit à l'oreille : *Votre vie est en danger.* Almagro se fit sur le champ amener un cheval & se retira. Pizare fut sollicité par ses soldats de le faire arrê- ter : mais il leur répondit qu'il étoit in- digne de lui de manquer à sa parole. Almagro , en se retirant apperçut les Arquebusiers qui étoient postés dans les roseaux : il s'en plaignit beaucoup : Pizare assura , avec serment , qu'il igno- roit ce que son frère avoit fait.

Cette négociation , dont on avoit conçu les plus grandes espérances , n'a- boutit qu'à aigrir encore les esprits. Il se trouva cependant des personnes assez zélées pour le bien public qui s'em- ployerent encore pour les accorder , & Almagro consentit à rendre la liberté à Fernand Pizare , sous deux conditions ;

l'une étoit qu'il partiroit promptement pour aller prendre les ordres de la Cour d'Espagne ; l'autre qu'on vivroit en paix jusqu'à son retour. Les amis d'Almagro lui représenterent que les mauvais traitemens que Fernand avoit subis dans sa prison lui avoient fait de cet Officier un ennemi implacable qui pourroit tôt ou tard exercer contre lui une vengeance cruelle : ils lui conseillèrent de le faire périr : mais il eut horreur de commettre un crime aussi atroce & le renvoya. Quelques Ecrivains prétendent qu'il ne le vit pas plutôt partir, qu'il se repentit de n'avoir pas suivi l'avis que ses amis lui avoient donné ; qu'il envoya après lui plusieurs Officiers & plusieurs soldats pour le ramener : mais Fernand fit tant de diligence qu'il se déroba à leur poursuite & rejoignit un gros détachement que son frère avoit envoyé au-devant de lui.

Il paroît que François Pizare n'a voit feint de consentir à l'accommodelement que pour délivrer son frère. Avant le traité, il avoit reçu des ordres de la Cour & n'en avoit pas fait la déclaration : mais si-tôt que Fernand fut en liberté, il les fit signifier à Almagro. Ils portoient

n substance que les deux Gouverneurs demeureroient , chacun dans le pays qu'ils auroient découvert & conquis , & dans lequel ils auroient fait des établissemens , lorsque ce règlement leur feroit apporté. Almagro répondit qu'il étoit disposé à s'y conformer & qu'étant maître de Cusco dans le moment qu'il lui étoit signifié , il y demeureroit tranquille. Pizare répliqua qu'il avoit occupé le premier Cusco & le pays voisin ; qu'il en avoit fait la découverte , qu'il y avoit formé les premiers établissemens ; qu'Almagro ne l'en avoit dépossédé que par la force , & que l'ordre de sa Majesté l'obligeoit d'en sortir. Pour ne pas perdre plus de tems en contestations , il déclara que toutes les conventions étoient abrogées par l'ordre de la Cour , & qu'il ne pouvoit se dispenser de prendre les armes pour en procurer l'exécution.

Almagro persista dans sa première réponse : mais comme il ne pouvoit contester que la Province où il étoit née fut du Gouvernement de Pizare , il leva son camp & partit pour Cusco. Pizare le suivit en queue : mais Almagro , pour l'arrêter , faisoit rompre tous les

Ils prennent
les armes
l'un contre
l'autre.

ponts par où il passoit. En arrivant à Cusco , il employa tous ses soins pour se fortifier , & pour lever des troupes. Il fit fondre de l'artillerie ; fit enfin tous les préparatifs pour un long siége. Au défaut de fer , il fit fabriquer des armes d'argent & de cuivre. Pizare , continuoit sa marche avec toute la diligence possible : se voyant près de Cusco , il dit à ses soldats que se trouvant dans l'obligation de faire exécuter les ordres de la Cour , il alloit assiéger la ville ; que plusieurs habitans se plaignoient de la tyrannie qu'Almagro y exerçoit. Il nomma Fernand Pizare , son frere pour commander l'armée , désigna Lieutenant Général Gonzale son autre frere , & retourna à Los Reyes où sa présence étoit nécessaire , pour mettre dans ses intérêts les nouvelles troupes qui continuoient d'arriver.

Fernand étant sous les murs de Cusco apprit qu'Almagro avoit fait jeter tous les partisans de son frere dans des cachots si profonds , qu'il y en avoit eu quelques uns d'étouffés. Tout étoit cependant très-calme dans la ville. Fernand ne douta pas que cette apparence de tranquilité ne couvrît quelque dessein

de le surprendre. Pour éviter toute embûche , il résolut de se tenir sur ses gardes pendant toute la nuit. Le lendemain , les premiers rayons du soleil lui firent appercevoir l'armée d'Almagro qui étoit rangée en bataille sous le commandement d'Ordonez. Almagro étoit malade ce jour-là , & n'avoit pu sortir de la ville.

L'armée de Fernand étoit si supérieure en nombre , qu'il n'y avoit pas d'apparence que celle de l'ennemi osât l'attendre : mais Ordonez étoit entièrement décidé à combattre : il ne s'ébranla pas lorsqu'il vit Fernand venir à lui. Les troupes se mêlerent & le combat devint fort sanglant , parce que les soldats des deux partis combattoient avec un courage qui approchoit de la fureur. L'armée de Fernand demeura enfin victorieuse. Deux Cavaliers s'étoient faisis d'Ordonez & l'emmeroient prisonnier ; mais un troisième survint : il en avoit reçu quelque outrage : pour se venger , il lui fit sauter la tête. Plusieurs autres Officiers qui s'étoient rendus volontairement subirent le même sort , & Fernand , qui vouloit arrêter ce massacre , ne put faire exécuter ses ordres,

Sanglant combat entre les deux partis Espagnols.

Cruauté des Espagnols Un Capitaine avoit pris en croupe ~~un~~ de ses amis qui ´etoit dans l'armée des uns contre les autres. vaincus & l'emmenoit pour lui sauver la vie : on courut après , & on tua son ami derriere lui d'un coup de lance. Cette bataille est nommée dans l'Histoire : *Bataille des Salines.* Elle se donna le 26 Avril 1538.

Almagro est fait prisonnier. Almagro , qui regardoit le combat d'une hauteur , d ploroit son malheur en voyant fuir ses soldats : il se retira dans la Forteresse de Cusco : mais Gonzale & Alvarado , qui y avoient ´t  long-tems renfermés , en connoissoient toutes les issus : ils ne lui laisserent ni le tems ni le pouvoir de s'y défendre , le firent prisonnier. Ils n'eurent pas de peine  se rendre maîtres de la ville ; les Indiens ´toient toujours prêts  se déclarer pour les plus forts. D'ailleurs les débris de l'armée d'Almagro ne firent aucune résistance : ils regarderent comme une grace d'y être reçus après leur défaite.

Les freres de Pizare tâcherent de gagner l'amitié des Officiers d'Almagro qui avoient échappé  la fureur du soldat. La plus grande partie promit de se soumettre : ceux qui refuserent de les imiter furent chaff s de Cusco.

Fernand Pizare , croyant sa conquête assurée par la détention du rival de son frere , envoya des détachemens pour faire de nouvelles découvertes : mais il apprit que plusieurs Officiers & plusieurs soldats qui avoient servi sous Almagro se mutinoient & se préparaient à prendre les armes pour mettre leur Chef en liberté. Il jugea de-là que ses freres & lui ne seroient tranquilles que par la mort d'Almagro , & résolut sa perte. Pour donner un air de justice à cette grande entreprise , il lui fit faire son procès dans les règles , & publia , lorsqu'il fit commencer l'instruction , que son dessein étoit de s'en tenir aux informations , de faire ensuite conduire Almagro en Espagne , de l'y accompagner & de se rendre prisonnier avec lui : mais ayant été averti que les fac-tieux disoient publiquement qu'ils en-leveroient Almagro dans la route , il prit ouvertement la résolution de le faire juger à Cusco. Les principales accusations portoient qu'il y étoit entré les armes à la main , & que cette violence avoit coûté la vie à plusieurs Espagnols ; qu'il avoit conspiré , avec l'Inca Mango , contre l'autorité de l'Empe-

reut ; que , sans commission & sans droit , il avoit donné des terres à ses partisans & en avoit dépouillé ceux qui en avoient été légitimement pourvus ; qu'il avoit rompu des tréves & violé son serment ; enfin qu'il avoit porté l'audace jusqu'à résister aux armes de l'Empereur.

Almagro est condamné à mort.

On ne tarda pas à prononcer sa sentence. Lorsqu'il l'eut entendue , il fit l'impossible pour flétrir son Juge. Il le conjura , au nom de Dieu , de lui conserver du moins la vie dans quelque prison honorable , où il pût pleurer ses péchés. Il lui dit qu'il n'avoit pas eu cette cruauté à son égard , lorsqu'il l'avoit eu en son pouvoir ; que loin d'avoir voulu répandre le sang de son ami , c'étoit à ses travaux , à ses blessures & au sacrifice de son bien , que François Pizare , son frere , devoit ses honneurs & ses richesses. Il ajouta que sa vieillesse & ses infirmités devoient exciter la pitié. Il appella de la sentence au Conseil de l'Empereur. Enfin il tenta tous les moyens pour conserver sa vie. Il n'auroit , sans doute , pas manqué d'exciter la pitié de tout autre que Fernand Pizare qui rejetta avec dédain l'appel

Comme injurieux à l'autorité de son frere , & ajouta qu'Almagro ne faisoit pas paroître les sentimens d'un homme de cœur , que l'arrêt de sa mort étant prononcé , il devoit se résoudre à mourir en bon chrétien & en soldat courageux. Almagro , perdant tout espoir , se confessa , & : dit « Qu'on me délivre de la vie , & que le cruel se rassasie de mon sang ». On l'étrangla dans la prison , & on porta ensuite son cadavre dans la grande place de Cusco , où on lui trancha la tête. On ignoroit son origine : quelques Ecrivains prétendent qu'il avoit été Moine , même Prêtre. Il laissa un fils dont on parlera dans la suite. Les cruautés que les Espagnols exerçoient les uns contre les autres annonçoient aux Péruviens ce qu'ils avoient à craindre d'eux.

Gomera ;
ubi suprd.

Fin du vingt-troisième Volume.



T A B L E D E S C H A P I T R E S E T D E S A R T I C L E S

Contenus dans le vingt-troisième Volume.

C H A P I T R E II.

R O Y A U M E D U P É R O U .	P a g e
A R T I C L E I .	A u d i e n c e d e L i m a o u d u
<i>Pérou , proprement dit.</i>	2
s. I . C o r r é g i m e n t d e L i m a .	3
s. II . D e s c r i p t i o n d e L i m a .	4
s. III . C o r r é g i m e n t d e C h a n c a y .	32
s. IV . C o r r é g i m e n t d e S a n t a .	33
s. V . C o r r é g i m e n t d e C a n t a .	36
s. VI . C o r r é g i m e n t d e C a g n e t e .	i b i d .
s. VII . C o r r é g i m e n t d ' I c a , P i s c o &	
<i>N a s c a .</i>	37
s. VIII . C o r r é g i m e n t d e G u a r a c h i t i .	38
s. IX . C o r r é g i m e n t d e G u a n u c o .	39
s. X . C o r r é g i m e n t d e Y a n y o s .	i b i d .
s. XI . C o r r é g i m e n t d e C a x a t a m b o .	40
s. XII . C o r r é g i m e n t d e T a r m a .	i b i d .
s. XIII . C o r r é g i m e n t d e J a u x a .	41
s. XIV . C o r r é g i m e n t d e C o n c h u c o s .	42
s. XV . C o r r é g i m e n t d e G u a y l a s .	i b i d .

DES CHAPITRES. 477

S. XVI. Corrégiment de Guamalies.	42
E V È C H È D E T R U X I L L O.	43
S. I. Corrégiment de Truxillo.	44
S. II. Corrégiment de Sagna.	45
S. III. Corrégiment de Piura.	47
S. IV. Corrégiment de Caxamalca.	50
S. V. Corrégiment de Chachapoyas.	51
S. VI. Corrégiment de Llulla.	52
S. VII. Corrégiment de Patas , ou de Caxamarquilla.	ibid.
E V È C H È D E G U A M A N G A.	53
S. I. Corrégiment de Guamanga.	ibid.
S. II. Corrégiment de Guanta.	55
S. III. Corrégiment de Vilcas Guaman.	56
S. IV. Corrégiment d'Andaguaylas.	57
S. V. Corrégiment de Guanca-Belica.	ibid.
S. VI. Corrégiment d'Angaraés.	58
S. VII. Corrégiment de Castro Virreyna.	ibid.
S. VIII. Corrégiment de Parina Cocha.	59
S. IX. Corrégiment de Lucanas.	ibid.
E V È C H È D E C U S C O.	60
S. I. Corrégiment de Cusco.	ibid.
S. II. Corrégiment de Quispicanchi.	67
S. III. Corrégiment d'Abancay.	68
S. IV. Corrégiment de Paucartambo.	ibid.
S. V. Corrégiment de Calcaylares.	69
S. VI. Corrégiment de Chilques & de Musqués.	ibid.

478 T A B L E

s. VII. Corrégiment de Cotabamba.	70
s. VIII. Corrégiment de Canas & de Cauchés, ou Tinta.	ibid.
s. IX. Corrégiment d'Aymaraès.	71
s. X. Corrégiment de Chumbi-Vilcas.	72
s. XI. Corrégiment de Lampa.	ibid.
s. XII. Corrégiment de Caravaya.	73
s. XIII. Corrégiment d'Asangaro & d'A- filo.	74
s. XIV. Corrégiment d'Apolobamba.	ibid.
EVÉCHÉ D'ARÉQUIPA.	75
s. I. Corrégiment d'Aréquipa.	ibid.
s. II. Corrégiment de Camana.	77
s. III. Corrégiment de Condéfuos.	ibid.
s. IV. Corrégiment de Caylloma.	78
s. V. Corrégiment de Maquagna.	79
s. VI. Corrégiment d'Arica.	ibid.
ART. II. Audience de Los Charcas.	80
ARCHEVÈCHÉ DE LA PLATA.	81
s. I. Corrégiment de Plata.	82
s. II. Corrégiment de Tomina.	86
s. III. Corrégiment de Porco.	ibid.
s. IV. Corrégiment de Taya ou Chichas.	87
s. V. Corrégiment de Lipes.	ibid.
s. VI. Corrégiment d'Amparaès.	88
s. VII. Corrégiment d'Oruro.	89
s. VIII. Corrégiment de Pilaya ou Pas- paya.	ibid.
s. IX. Corrégiment de Cochabamba.	90

DES CHAPITRES. 479

§. X. Corrégiment de Chayantas.	91
§. XI. Corrégiment de Paria.	ibid.
§. XII. Corrégiment de Carangas.	92
§. XIII. Corrégiment de Cicacica.	93
§. XIV. Corrégiment d'Atacama.	ibid.
EVÊCHÉ DE LA PAZ.	94
§. I. Corrégiment de la Paz.	95
§. II. Corrégiment d'Omasnios.	97
§. III. Corrégiment de Pacajes.	98
§. IV. Corrégiment de Laricaxas.	99
§. V. Corrégiment de Chicuito.	ibid.
§. VI. Corrégiment de Paucar-Colla.	103
EVÊCHÉ DE SANTA-CRUZ DE LA SIERRA.	ibid.
EVÊCHÉ DE TUCUMAN. ou TUCENA.	106
EVÊCHÉ ou GOUVERNEMENT DU PARAGUAY.	108
EVÊCHÉ & GOUVERNEMENT DE BUENOS-AIRES.	160
ARTICLE III. Audience du Chili.	165
§. I. Gouvernement de Mœstria de Cam- po.	167
§. II. Gouvernement de Valpariso.	169
§. III. Gouvernement de Valdivia.	172
§. IV. Gouvernement de Chiloé.	173
§. V. Corrégiment du Chili ou de San Iago.	174
§. VI. Corrégiment de Rancagua.	184
§. VII. Corrégiment de Cokchagua.	ibid.

480	TABLE DES CHAPITRES.	
§. VIII.	<i>Corrégiment de Chillan.</i>	184
§. IX.	<i>Corrégiment d'Acoucagua.</i>	185
§. X.	<i>Corrégiment de Melipilla.</i>	<i>ibid.</i>
§. XI.	<i>Corrégiment de Quillota.</i>	186
§. XII.	<i>Corrégiment de Coquimbo ou la Serena.</i>	<i>ibid.</i>
§. XIII.	<i>Corrégiment de Copaipe & de Guasco.</i>	189
§. XIV.	<i>Corrégiment de Mendoza.</i>	191
§. XV.	<i>Corrégiment de la Conception.</i>	192
LES CORDELIERES DES ANDES.		196
ARTICLE IX.	<i>Origine, Monarchie, Religion, Mœurs, Usages, Sciences, Monumens, Curiosités, &c., des anciens Péruviens.</i>	211
§. I.	<i>Origine des Incas & de l'ancien Empire du Pérou.</i>	<i>ibid.</i>
§. II.	<i>Mœurs, Usages, &c. des anciens Péruviens.</i>	238
§. III.	<i>Anciens Monumens du Pérou.</i>	261
§. IV.	<i>Climat, Saisons, Température.</i>	277
§. V.	<i>Histoire Naturelle.</i>	287
§. VI.	<i>Mines du Pérou.</i>	364
ARTICLE V.	<i>Découverte & Conquête du Pérou.</i>	371
ARTICLE VI.	<i>Découverte du Chili.</i>	450
ARTICLE VII.	<i>Suite de la Conquête du Pérou.</i>	460

Fin de la Table des Chapitres.

